



La Piste De Sable

Andrea Camilleri

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANDREA CAMILLERI

La piste de sable

Roman



Fleuve
Noir

ANDREA CAMILLERI

LA PISTE DE SABLE

*Traduit de l'italien (Sicile)
par Serge Quadrupani*

FLEUVE NOIR

Titre original :
La Pista di Sabia

© 2007, Sellerio Editore, Palermo
© 2011, Éditions Fleuve Noir, département d'Univers Poche,
pour la traduction française.
ISBN 978-2-265-08861-3

Avertissement du traducteur

L'œuvre littéraire d'Andréa Camilleri connaît dans son pays un succès tel, qu'on lui trouverait difficilement un équivalent dans le demi-siècle qui vient de s'écouler en Italie. Une bonne part de cette réussite tient à la langue si particulière qu'il emploie. En rendre la saveur est une entreprise délicate. Il faut d'abord faire percevoir les trois niveaux sur lesquels elle joue, chacun d'eux posant des problèmes spécifiques.

Le premier niveau est celui de l'italien « officiel », qui ne présente pas de difficulté particulière pour le traducteur : on le transpose dans un français le plus souvent situé, comme l'italien de l'auteur, dans un registre familier. Le troisième niveau est celui du dialecte pur : dans ces passages, toujours dialogués, soit le dialecte est suffisamment près de l'italien pour se passer de traduction, soit Camilleri en fournit une à la suite. À ce niveau-là, j'ai simplement traduit le dialecte en français en prenant la liberté de signaler dans le texte que le dialogue a lieu en sicilien (et en reproduisant parfois, pour la saveur, les phrases en dialecte, à côté du français).

La difficulté principale se présente au niveau intermédiaire, celui de l'italien sicilianisé, qui est à la fois celui du narrateur et de bon nombre de personnages. Il est truffé de termes qui ne sont pas du pur dialecte, mais plutôt des régionalismes (pour citer deux exemples très fréquents, » *taliare* pour *guardare*, « regarder », *spiare* pour *chiedere*, « demander »). Ces mots, Camilleri n'en fournit pas la traduction, car il les a placés de telle manière qu'on en saisisse le sens grâce au contexte (et aussi, souvent, grâce à la sonorité proche d'un mot connu). Voilà pourquoi les Italiens de bonne volonté (l'immense majorité, mais on en trouve encore qui prétendent ne rien comprendre à la langue « camillerienne ») n'ont pas besoin de glossaire, goûtent l'étrangeté de la langue et la comprennent pourtant.

Remplacer cette langue par un des parlers régionaux de la France ne m'a pas paru la bonne solution : soit ces parlers, tombés en désuétude, sont incompréhensibles à la plupart des lecteurs (et il semblerait bizarre de remplacer une langue bien vivante et ancrée dans les mots de la Sicile d'aujourd'hui par une langue morte), soit ce sont des modes de dire beaucoup trop éloignés des langues latines (un Camilleri en ch'timi aurait-il encore quelque chose de sicilien ?). Il a donc fallu renoncer à chercher terme à terme des équivalents à la

totalité des régionalismes. Le « camillerien » n'est pas la transcription pure et simple d'un idiome par un linguiste, mais la création personnelle d'un écrivain, à partir du parler de la région d'Agrigente. Et cependant, si toute vraie traduction comporte une part de création littéraire, le traducteur doit aussi éviter de disputer son rôle à l'auteur : il était hors de question d'inventer une langue artificielle.

Pour rendre le niveau de l'italien sicilianisé, j'ai donc placé en certains endroits, comme des bornes rappelant à quels niveaux on se trouve, des termes du français du Midi. D'abord, parce que le français occitanisé s'est assez répandu, par diverses voies culturelles, pour que jusqu'à Calais on comprenne ce qu'est un « minot ». Ensuite, ces régionalismes apportent en français un parfum de Sud. J'ai par ailleurs choisi le parti de la littéralité, quand il s'est agi de rendre perceptibles certaines particularités de la construction des phrases (inversion sujet verbe : « *Montalbano sono* » : « Montalbano, je suis ») ou ce curieux emploi du passé simple (*chè fu* ? « qu'est-ce qu'il fut ? », pour « qu'est-ce qui se passe ? ») par où passe l'emphase sicilienne, ou bien encore l'usage intempérant de la préposition « à » avec des verbes directs, et le recours très fréquent à des formes pronominales (« se faisait un rêve » pour « faisait un rêve »), etc.

J'ai tenté aussi de transposer certaines des déformations qu'impose le maître de Porto Empedocle à l'italien classique, pour faire entendre la prononciation de sa terre : *pinsare* au lieu de *pensare* (« penser », en italien classique) a été traduit par *pinser*, *aricordarsi* au lieu de *ricordarsi* (se rappeler) a été traduit par s'« arappeler », etc. Choix sûrement discutable, mais qui me paraît encore comme la moins mauvaise des solutions, car elle permet de suivre l'évolution du style de notre auteur. En effet, l'abondance des transpositions de déformations orales n'est pas la même dans les premiers Montalbano que dans les derniers (il semble que, son public désormais conquis et habitué, Camilleri hésite moins à faire entendre les singularités de sa musique), et leur présence plus ou moins importante dans tel ou tel passage du même livre n'est pas dépourvue de significations, volontaires ou non.

L'ensemble de ces partis pris de traduction aboutit à une langue assez éloignée de ce qu'il est convenu d'appeler le « bon français » : ma traduction peut paraître peu fluide et s'éloigne souvent délibérément de la correction grammaticale. Mais depuis quelques dizaines d'années, le travail des traducteurs a été orienté par la tentative de mieux rendre la langue de leurs auteurs en échappant à la dictature de la « fluidité » et du « grammaticalement correct », qui avait imposé à des générations de lecteurs français une idée trop vague du style réel de tant d'auteurs. Un tel mouvement rejoint aussi le travail des auteurs francophones qui s'emploient à libérer leur

expression du carcan d'une langue sur laquelle on a beaucoup trop légiféré. À l'intérieur de ce cadre, à mon artisanal niveau, l'essentiel était, me semble-t-il, de tenter de restituer auprès du lecteur français la plus grande partie de ce que ressent le lecteur italien non-sicilien à la lecture de Camilleri. Ce sentiment d'étrange familiarité que procure sa langue, écho de ce qu'on éprouve en rencontrant, en même temps qu'une île, une très ancienne et très moderne civilisation.

Serge Quadruppani

UN

Il ouvrit l'œil et aussitôt le referma.

Depuis un certain temps, il aconnaissait cette espèce de refus de s'arveiller, non pas pour prolonger un querconque rêve plaisant – ce que désormais il lui arrivait de faire toujours plus rarement, non, c'était pure et simple envie de rester encore un peu dedans le puits sombre, profond et chaud du sommeil, caché vraiment tout au fond, là où il serait impossible que querqu'un le trouve.

Mais il savait être irrémédiablement arveillé. Alors, gardant toujours les paupières serrées, il se mit à écouter le bruit de la mer.

Ce matin, c'était un petit bruit très léger, presque un bruissement de feuilles, qui s'arépétait toujours pareil, signe que le ressac dans son mouvement maintenait une respiration tranquille. Et donc la journée devait être bonne, sans vent.

Il rouvrit l'œil, mata la montre. Sept heures. Il voulut se lever mais à ce moment, il lui revint à l'esprit qu'il avait fait un rêve dont il ne s'appelait que des images confuses et détachées les unes des autres. Excuse magnifique pour retarder un peu son lever. Il se recroquevilla nouvellement et referma les yeux, tentant de mettre à la suite ces photos éparpillées.

La pirsonne qui se trouvait à côté de lui sur une espèce de grande prairie herbeuse était une femme ; maintenant il comprenait que c'était Livia et que ce n'était pas elle, puisqu'elle avait le visage de Livia, mais le corps était trop gros, déformé par une paire de fesses si énormes que la femme peinait à marcher.

Du reste, lui aussi se sentait fatigué après une longue marche, même s'il ne s'appelait pas depuis combien de temps ils étaient en chemin.

Alors, il lui demanda :

— C'est encore loin ?

— T'es déjà fatigué ? Même un enfant ne se fatiguerait pas si vite ! On est presque arrivés.

La voix n'était pas celle de Livia, elle était désagréable et trop aiguë.

Ils firent encore une centaine de pas et s'aretrouvèrent devant un portail de fer forgé, ouvert. Au-delà du portail, l'étendue herbeuse continuait.

Qu'est-ce qu'il faisait là, ce portail, alors qu'à perte de vue, on ne voyait ni route ni maison ? Il aurait voulu le demander à la femme, mais il s'en abstint pour ne pas entendre encore sa voix.

L'absurdité de passer par un portail qui ne servait à rien et ne

conduisait nulle part lui parut tellement ridicule qu'il fit un pas de côté pour le contourner.

— Non ! cria la femme. Qu'est-ce que tu fais ? Ce n'est pas permis ! Les messieurs risquent de se mettre en colère !

La voix fut si aiguë qu'elle faillit lui crever les tympans. Mais de quels messieurs parlait-elle ? En tout cas, il obéit.

À peine franchi le portail, le paysage changea, il devint un champ de course, un hippodrome avec sa piste. Mais il n'y avait pas de spectateurs, les tribunes étaient vides.

Alors, il s'aperçut qu'il portait des bottes avec des éperons à la place de ses chaussures et qu'il était habillé tout pareil qu'un jockey. Sous le bras, il avait même un fouet. Sainte Mère, qu'est-ce qu'ils voulaient de lui ? Jamais de sa vie, il n'était monté sur un cheval ! Ou peut-être que oui, quand il avait dix ans que son oncle l'avait emmené dans une campagne où...

— Monte-moi, dit la voix désagréable.

Il se retourna pour regarder la femme.

Ce n'était plus une femme, mais presque un cheval. Elle s'était mise à quatre pattes, mais les sabots aux mains et aux pieds étaient clairement faux, faits d'os, tant il est vrai qu'elle les avait enfilés aux pieds comme des pantoufles.

Elle était sellée et bridée.

— Allez, monte-moi, arépéta-t-elle.

Il la monta et elle partit au galop qu'on aurait dit un *furgarone*, une fusée. Cataclap, cataclap, cataclap...

— Arrête ! Arrête !

Mais elle se mit à courir plus vite. À un certain moment, il s'aretrouva tombé à terre, le pied gauche pris dans l'étrier et la jument qui hennissait, non, elle riait, elle riait, elle riait... Puis la jument-femme s'agenouilla sur les pattes antérieures et tout à coup libéré, il s'enfuit.

Il n'aréussit plus à s'arappeler rien d'autre, même en se forçant. Il ouvrit les yeux, se leva, alla à la fenêtre, ouvrit grands les volets.

Et la première chose qu'il vit, ce fut un cheval, recroquevillé sur le flanc dans le sable, immobile.

Un instant, il resta ébahi. Il pensa qu'il continuait à rêver. Puis il comprit que la bête sur la plage était réelle. Mais comment ce cheval était-il venu mourir devant chez lui ? Sûrement, quand il était tombé, il avait dû émettre un faible hennissement, assez pour lui faire inventer, dans le sommeil, le rêve de la femme-cheval.

Il se pencha à la fenêtre pour mieux voir. Il n'y avait pas âme qui vive, le pêcheur qui, chaque matin, dans les parages, partait dans sa barquette était maintenant un point noir au large. Sur la partie dure

de la plage, la plus proche de la mer, les sabots du cheval avaient laissé 'ne série d'empreintes dont on voyait le début.

Il était venu de loin, le cheval.

Il se passa en vitesse un pantalon et une chemise, ouvrit la porte-fenêtre et, de la véranda, descendit sur la plage.

Quand il fut près de l'animal et qu'il le mata, il fut pris d'un accès de rage irrépressible.

— Salopards !

La bête était toute couverte de sang, on lui avait frappé la tête avec une barre de fer, mais tout le corps portait les marques d'une dérouillée longue et féroce ; ici et là, il y avait de profondes blessures ouvertes, des bouts de chair qui pendaient. Il était clair qu'à un certain moment, le cheval, martyrisé comme il l'était, avait aréussi quand même à s'enfuir et qu'il s'était mis à courir désespérément jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus.

Montalbano était tellement furieux que, s'il avait eu entre les mains l'un de ceux qui avaient tué le cheval, il lui aurait fait faire la même fin. Il se mit à suivre les traces.

De temps en temps, elles s'interrompaient et à leur place, sur le sable, il y avait des signes que la pauvre bête avait trébuché, s'agenouillant sur les pattes de devant.

Il marcha durant près de trois quarts d'heure et enfin arriva à l'endroit où ils avaient massacré le cheval.

La surface de sable qui, à la suite du violent piétinement qu'elle avait subi, avait formé comme une espèce de piste de cirque était marquée par des traces de chaussures qui se superposaient à celles des sabots. Éparpillées tout autour, il y avait aussi une corde longue et cassée, celle avec laquelle ils avaient tenu la bête, et trois barres de fer tachées de sang séché. Il acommença à compter les empreintes de chaussures et ce ne fut pas une chose facile. Il arriva à la conclusion que le cheval avait été tué par au maximum quatre pirs. Mais deux autres avaient assisté au spectacle, immobiles au bord de la piste en se fumant de temps en temps quelques cicarettes.

Il revint en arrière, entra chez lui et appela le commissariat.

— Allô ! Ici, le...

— Catarella, Montalbano je suis.

— Ah, *dottori* ! C'est vosseigneurie ? Qu'est-ce qui fut, *dottori* ?

— Le *dottor* Augello est là ?

— Encore absentant.

— Si Fazio est là, passe-le-moi.

— Tout de suite, *dottori*.

Il ne se passa pas une minute :

— *Dottore*, je vous écoute !

— Bon, Fazio, viens tout de suite ici chez moi à Marinella, et s'ils sont là, amène aussi Gallo et Galluzzo.

— Il s'est passé quelque chose ?

— Oui.

Il laissa la porte de chez lui ouverte et se fit une longue promenade en bord de mer. L'assassinat barbare de la pauvre bête lui avait fait naître une rage sourde et violente. Il revint près du cheval. S'accroupit pour le regarder de plus près. On l'avait bastonné aussi sur le ventre, peut-être pendant que l'animal se cabrait. Puis il s'aperçut qu'un des fers était pratiquement détaché du sabot. Il se mit à plat ventre, tendit un bras et le toucha. Il ne tenait plus que par un clou à moitié sorti du sabot. Fazio, Gallo et Galluzzo arrivèrent à ce moment, regardèrent au-dehors depuis la véranda, virent le commissaire, descendirent sur la plage. Matèrent le cheval et ne posèrent pas de questions.

Seul Fazio commenta :

— Y'a vraiment des gens dégueulasses dans le monde !

— Gallo, t'y arrives, à conduire la voiture jusqu'ici et à la faire rouler le long de la mer ? demanda Montalbano.

Gallo eut un petit sourire de supériorité.

— À votre avis, *dottore* ?

— Galluzzo, tu vas avec lui. Vous devez suivre les traces du cheval. Vous repérerez sans doute possible où ils l'ont massacré. Il y a des barres de fer, des mégots, et peut-être autre chose. Vous verrez. Ramassez tout avec précaution, je veux faire faire un relevé des empreintes digitales, de l'ADN, tout ce qu'il faut pour comprendre qui sont ces canailles.

— Et après, qu'est-ce qu'on fait ? On les dénonce à la S.P.A. ? demanda Fazio pendant que les deux autres partaient.

— Pourquoi, tu penses que cette affaire s'arrête là ?

— Non, je ne le pense pas. J'ai juste voulu blaguer.

— Moi, j'ai pas l'impression qu'il y a de quoi rigoler. Pourquoi ils ont fait ça ?

Fazio eut une moue dubitative.

— *Dottore*, ça peut être une façon de s'en prendre au propriétaire.

— Peut-être. Et ça te suffit ?

— Oh que non. Il y a un truc plus probable. J'avais entendu dire...

— Quoi ?

— Que depuis quelque temps, à Vigàta, on fait des courses clandestines.

— Tu penses donc que le meurtre du cheval peut être la conséquence de quelque chose arrivé dans ce milieu ?

— Et qu'est-ce que ça peut être d'autre ? Nous n'avons rien d'autre à faire que d'attendre la conséquence de la conséquence qu'il va y avoir certainement.

- Mais peut-être que si on réussit à la prévenir, la conséquence, c'est mieux, non ? dit Montalbano.
- Ce serait mieux, bien sûr, mais ça serait difficile.
- Ben, commençons par dire qu'avant de tuer le cheval, ils doivent l'avoir volé.
- *Dottore*, vous voulez galérer ? Personne ne va venir porter plainte pour s'être fait chourer le cheval. Ce serait comme de venir nous dire : je suis un de l'organisation des courses clandestines.
- C'est une grosse affaire ?
- On parle de paris de millions et de millions d'« euri ».
- Et y'a qui derrière ?
- On donne le nom de Michilino Prestia.
- Qui est-ce ?
- Un quinquagénaire crétin, *dottore*. Qui jusqu'à l'année dernière faisait le comptable dans une entreprise de construction.
- Mais ça ne me paraît pas un truc de comptable crétin.
- Bien sûr, *dottore*. Et de fait, Prestia est un prête-nom.
- De qui ?
- On sait pas.
- Tu devrais essayer de le savoir.
- J'essaierai.

Quand ils furent rentrés dans la maison, Fazio alla à la cuisine et prépara le café pendant que Montalbano appelait la commune pour avertir que sur la *pilaja*, la plage de Marinella, il y avait un cheval.

- Il est à vous, le cheval ?
- Parlons clairement, Cher Monsieur.
- Pourquoi, je parle comment ? Obscurément ?
- Non, c'est que certains disent que la bête morte ne leur appartient pas pour ne pas payer le tarif de l'enlèvement.
- Je vous ai dit qu'il n'était pas à moi.
- Je veux bien vous croire. Vous savez de qui il est ?
- Non.
- Je veux bien vous croire. Vous savez de quoi il est mort ?
- Montalbano pesa le pour et le contre et décida de ne rien raconter à l'employé.
- Je ne sais pas, j'ai vu la carcasse de ma fenêtre.
- Donc, vous n'avez pas assisté à la mort.
- Évidemment.
- Je veux bien vous croire, dit l'employé.
- Et à ce point, il se mit à chanter « Toi qui à Dieu déployas les ailes »

Chant funèbre pour le cheval ? Sympathique hommage de l'administration communale en signe de participation au deuil ?

— Eh beh ? fit Montalbano.
— Je réfléchissais, dit l'employé.
— Et sur quoi il faut réfléchir ?
— À qui revient le prélèvement de la carcasse.
— Ça ne vous revient pas à vous ?
— Ça reviendrait à nous s'il s'agit d'un article 11, mais si en revanche, il s'agit d'un article 23, c'est de la compétence du bureau provincial d'hygiène.
— Écoutez, étant donné que jusqu'à maintenant vous m'avez cru, continuez à me croire, je vous prie. Je vous assure que ou bien vous l'emportez d'ici un quart d'heure ou bien je vous...
— Mais vous êtes qui, si vous permettez ?
— Le commissaire Montalbano, je suis.
Le ton de l'employé changea d'un coup.
— C'est un article 11, sûrement, commissaire.
Montalbano sentit venir l'envie de déconner.
— Donc, c'est à vous de le retirer ?
— Bien sûr.
— Sûr, sûr ?
L'employé s'inquiéta.
— Pourquoi me demandez-vous si...
— Je ne voudrais pas que les gens du bureau provincial d'hygiène le prennent mal. Vous savez comment c'est, ces histoires de compétence... Je le dis pour vous, je ne voudrais pas que...
— Ne vous inquiétez pas, commissaire. C'est un article 11. D'ici une demi-heure, quelqu'un va venir, soyez tranquille. Mes respects.

Ils se burent un café à la cuisine en attendant que Gallo et Galluzzo reviennent. Puis le commissaire se prit une douche, se rasa, changea de pantalon et de chemise vu qu'ils s'étaient salis, et quand il revint dans la salle à manger, il vit Fazio en train de parler sur la véranda avec deux hommes habillés comme des cosmonautes tout juste descendus de la navette spatiale.

Sur la *pilaja*, la plage, il y avait une camionnette Fiorino aux portières arrière fermées. Le cheval avait disparu, ils avaient dû le charger.

— *Dottore*, vous pouvez venir un moment ? demanda Fazio.
— Me voilà. Bonjour.
— Bonjour, dit un des deux cosmonautes.
L'autre se limita à le mater salement par-dessus son masque.
— Ils ne trouvent pas la carcasse, dit Fazio, ébahi.
— Comment ça... protesta Montalbano, ahuri. Mais elle était là, devant !
— On a regardé partout et on ne l'a pas vue, dit le plus sociable des

deux.

— C'est quoi, ça, une blague ? Vous avez envie de vous amuser ? demanda l'autre, menaçant.

— Ici, personne ne plaisante, rétorqua Fazio qui commençait à en avoir sérieusement plein le cul. Et fais attention à comment tu parles.

L'autre ouvrit la bouche pour répondre puis il se ravisa et la referma.

Montalbano descendit de la véranda et alla mater où se trouvait la carcasse auparavant. Les autres le suivirent.

Sur le sable, on voyait maintenant cinq ou six traces de chaussures et les deux ornières parallèles des roues d'une charrette bringuebalante.

Pendant ce temps, les deux cosmonautes montèrent sur la camionnette et s'en furent sans saluer.

— Ils se le sont volé pendant qu'on prenait un café, avança le commissaire. Ils l'ont chargé sur une charrette à main.

— Du côté de Montereale, à environ trois kilomètres, il y a une dizaine de baraques d'immigrés, dit Fazio. Ce soir, ils vont faire la fête, ils vont manger de la viande de cheval.

À ce moment, ils virent leur voiture qui revenait.

— On a pris tout ce qu'on a trouvé, dit Galluzzo.

— Et qu'est-ce que vous avez trouvé ?

— Trois barres, un bout de corde, onze mégots de cigarettes de deux marques différentes et un briquet Bic vide, ajouta Galluzzo.

— Faisons comme ça, dit Montalbano. Toi, Gallo, tu vas à la Scientifique et tu leur donnes les barres et le briquet. Toi, Galluzzo, tu prends la corde et les mégots et tu me les emmènes au bureau. Merci pour tout, on se voit au commissariat. Je dois passer deux ou trois coups de fil privés.

Gallo parut dubitatif.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Qu'est-ce que je dois ademander à la Scientifique ?

— Qu'ils relèvent les empreintes digitales.

Gallo se montra encore plus dubitatif.

— Et s'ils me demandent qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce que je leur dis ? Qu'on fait une enquête sur un cheval tué ? *Fora a cavuci 'n culu*, dehors à coups de pied au cul, ils me jettent !

— Dis-leur qu'il y a eu une rixe avec plusieurs blessés et qu'on doit identifier les agresseurs.

Resté seul, il rentra chez lui, retira ses chaussures et ses chaussettes, retira son pantalon et descendit nouvellement sur la plage.

Cette histoire des immigrés qui s'étaient volé le cheval pour se le manger ne le convainquait pas du tout. Combien de temps étaient-ils

restés en cuisine, Fazio et lui, à se boire le café et à bavasser ? Une demi-heure maximum.

Et en une demi-heure, les immigrés avaient eu le temps de s'apercevoir de la présence du cheval, de courir à leurs baraques à trois kilomètres de là, de se procurer une charrette, de revenir en arrière, de charger la bête et se l'emporter ?

Ça n'était pas possible.

À moins qu'ils n'aient aperçu la carcasse au petit matin, avant qu'il ouvre la fenêtre et puis, quand ils étaient revenus avec la charrette, ils l'avaient vu près du cheval et s'étaient cachés aux environs dans l'attente du bon moment.

À une cinquantaine de mètres, les ornières faisaient un virage et s'adiraient vers la terre, où se trouvait une esplanade de ciment toute crevassée que le commissaire avait toujours vue dans cet état depuis qu'il était arrivé à Marinella. De l'esplanade on pouvait aisément accéder à la route provinciale.

— Un moment, dit-il, réfléchissons.

Bien sûr, les immigrés auraient pu avancer plus facilement avec leur charrette sur la provinciale et plus vite, que sur le sable. Mais est-ce qu'il leur convenait de se faire voir de toutes les voitures qui passaient sur la provinciale ? Et si parmi ces voitures, il y en avait une de la police ou des carabinieri ?

Ils auraient été certainement interpellés et invités à répondre à une bonne quantité de questions. Et ils risquaient de se retrouver avec une invitation à quitter le territoire.

Non, ils n'étaient pas débiles.

Alors ?

Il y avait une autre explication possible.

C'est que ceux qui avaient volé la carcasse n'étaient pas extracommunautaires mais tout à fait intra, et même habitants de Vigàta.

Ou des environs.

Et pourquoi l'avaient-ils fait ? Pour récupérer la carcasse et disparaître.

Peut-être que l'affaire s'était passée comme ça : le cheval réussit à s'échapper et querqu'un le suit pour le finir.

Mais il est contraint de s'arrêter passqu'il y a des pirsonnes sur la *pilaja*, peut-être le pêcheur matinal, qui peuvent devenir des témoins dangereux. Il retourne en arrière et avertit le chef. Celui-ci adécide que la carcasse doit absolument être récupérée. Et organise l'histoire de la charrette. Mais à un certain moment lui, Montalbano, s'aréveille et les emmerde.

Ceux qui avaient volé le cheval étaient les mêmes que ceux qui l'avaient tué.

Oui, ça avait vraiment dû se passer comme ça.

Et sur la provinciale, à la hauteur de l'esplanade, il y avait certainement une camionnette prête à charger cheval et charrette.

Non, les immigrés n'y étaient pour rien.

DEUX

Galluzzo posa sur le bureau du commissaire un grand sac de plastique avec dedans la corde et un autre plus petit où il y avait des mégots de cicarettes.

— Tu as dit qu'elles étaient de deux marques ?

— Oh que oui, Marlboro et Philip Morris à double filtre.

Très répandues, il avait espéré qu'une marque fumée par cinq personnes maximum à Vigàta.

— Tu prends tout, toi, dit Montalbano à Fazio. Et garde-les bien. Il n'est pas dit que ça ne puisse pas nous être utile.

— Espérons, opina Fazio, peu convaincu.

À ce moment, il sembla qu'on eût mis une bombe de forte puissance derrière la porte, laquelle, s'ouvrant à la volée et allant battre violemment contre le mur, amontra Catarella recroquevillé à terre avec deux enveloppes à la main.

— La poste, j'étais en train d'apporter, dit Catarella, mais ça m'a glissé des mains.

Les trois hommes présents dans le bureau essayèrent de se reprendre de leur frousse. Ils se regardèrent et s'accomplirent au vol. Ils n'avaient que deux possibilités devant eux. Ou bien procéder à une exécution sommaire de Catarella ou bien faire mine de rien.

Ils choisirent la deuxième option sans piper mot.

— Je regrette de m'arépéter, mais je ne crois pas qu'il sera très facile d'identifier le propriétaire du cheval, dit Fazio.

— Nous aurions dû au moins le photographier, regretta Galluzzo.

— Il n'existe pas un registre de chevaux comme celui des automobiles ? demanda Montalbano.

— Je ne sais pas, répondit Fazio. Et puis, nous ne savons même pas quel genre de cheval c'était.

— En quel sens ?

— Dans le sens que nous savons pas si c'était un cheval de trait, d'élevage, de monte, de course...

— Les chevaux se marquent, dit à mi-voix Catarella qui, étant donné que le commissaire ne lui avait pas dit d'entrer, était resté devant la porte, les enveloppes en main.

Montalbano, Fazio et Galluzzo le fixèrent, ahuris.

— Qu'est-ce que t'as dit ? demanda Montalbano.

— Moi ? ! Rin, je dis, rétorqua Catarella, redoutant d'avoir eu tort de parler.

— Mais tu viens de parler à l'instant ! Qu'est-ce que t'as dit des chevaux ?

— Il dit qu'ils se marquent.

— Et de quoi ils se marquent ?

Catarella parut dubitatif.

— Quand c'est qu'y se marquent et comment y se marquent, moi j'en sais rien, *dottori*.

— Bon, laisse le courrier et va-t'en.

Vexé à mort, Catarella posa les enveloppes sur le bureau et sortit l'œil baissé. Et sur le seuil, il faillit entrer en collision avec Mimì Augello qui arrivait en courant.

— Excusez le retard, mais j'ai dû m'occuper du minot qui...

— Tu es excusé.

— Et ces pièces, c'est quoi ? s'enquit Mimì en voyant sur le bureau la corde et les mégots.

— On a tué un cheval à coups de barre, dit Montalbano.

Et il lui raconta toute l'histoire.

— Et toi, tu t'y connais, en chevaux ? demanda-t-il à la fin.

— Suffit qu'ils me regardent et ils me flanquent la frousse, tu t'imagines.

— Mais dans tout le commissariat, il y a quelqu'un qui comprend quelque chose ?

— Il me semble que non, répondit Fazio.

— Alors, pour le moment, laissons tomber. Comment s'est terminé, l'histoire avec Pepè Rizzo ?

C'était une histoire dont s'occupait Mimì. On suspectait Pepè Rizzo d'être le fournisseur en gros de tous les *vocumpràz* de la province, qui trouvaient chez lui tout ce que dans le monde on pouvait falsifier, des Rolex aux polos griffés d'un caïman, des CD aux DVD. Mimì avait repéré le dépôt et la veille il avait aréussi à avoir le mandat de perquisition du proc'. À la question, Augello éclata de rire.

— On a trouvé le grand bazar, Salvo !

— On a trouvé de ces chemises avec la marque exactement 'dentique à l'original, que ça m'a crevé le cœur de...

— Stop ! lui intima le commissaire.

Tout le monde le regarda, étonné.

— Catarella !

Le hurlement qu'il poussa fut si fort que Fazio fit tomber à terre les pièces à conviction qu'il était en train de ramasser.

Catarella arriva au galop, devant la porte ouverte, il glissa de nouveau, aréussit à agripper les montants.

— Catarella écoute-moi bien.

— À vos ordres, *dottori*.

— Quand tu as dit que les chevaux se marquent, tu voulais dire qu'on leur fait une marque, aux chevaux ?

— Exactement précisément ça !

— Merci, tu peux y aller. Vous avez compris ?

— Non, dit Augello.

— Catarella nous a rappelé, à sa manière, que les chevaux sont marqués au feu avec les initiales du propriétaire ou de l'écurie. Notre cheval doit être tombé sur le côté où il y avait la marque, et donc je ne l'ai pas vue. Et si je dois être sincère, ça m'est même pas passé par la tête, la marque...

Fazio devint quelque peu pensif.

— J'acomme à croire que les immigrés...

— ... n'y sont pour rien, compléta Montalbano. Ce matin, quand vous êtes partis, j'ai fini par m'en convaincre. Les ornières de la charrette n'arrivent pas jusqu'aux baraques, mais au bout d'une cinquantaine de mètres, elles dévient vers la provinciale. Où il y avait sûrement une camionnette à les attendre.

— Je crois comprendre, intervint Mimì, qu'ils ont fait disparaître la seule trace que nous avons.

— Et comme ça, ça sera pas facile d'arriver au nom du propriétaire, conclut Fazio.

— À moins d'avoir un coup de chance, dit Augello.

Montalbano remarqua que depuis quelque temps, Fazio semblait défiant, trouvait tout plus difficile. Peut-être que la vieillesse commençait à lui peser à lui aussi.

Mais ils se trompaient, et grossièrement, sur la difficulté à connaître le nom du propriétaire.

À l'heure de manger, il alla chez Enzo, mais aux plats qu'on lui servit, il ne fit pas l'honneur qu'ils méritaient. Il avait la tête à la scène du cheval martyrisé, recroquevillé sur le sable. À un certain point, il lui sortit une question qui le surprit lui, le premier :

— Comment c'est, à manger, la viande de cheval ?

— Je l'ai jamais essayée. On dit que c'est douceâtre.

Il n'avait pas mangé grand-chose et donc n'éprouva pas le besoin d'une promenade sur le môle. Il s'en retourna au bureau, vu qu'il avait des papiers à signer.

Il était 4 heures de l'après-déjeuner quand le téléphone sonna.

— *Dottori*, il y aurait qu'il y a une madame Essteme.

— Tu veux dire « étrangère » ?! Elle t'a pas dit comment elle s'appelle ?

— Oh que si, *dottori*, elle me le dit et moi je le lui dis tout de suite à l'instant, à vosseigneurie : Essteme.

— Son prénom, c'est Esther ?

— Pricisément, *dottori*. Et son nom, c'est Manni. Esther Manni,

jamais entendu parler.

— Elle t’a dit ce qu’elle voulait ?

— Oh que non.

— Alors, fais-la parler avec Fazio ou avec Augello.

— Absentement manquants ils sont, *dottori*.

— Bon ben, fais-la entrer.

— Je m’appelle Esterman, Rachele Esterman, dit la quadragénaire en jeans et veste, grande, blonde, cheveux aux épaules, longues jambes, yeux bleus, corps ferme et athlétique – ‘zactement comme on s’imagine les walkyries.

— Asseyez-vous, madame.

Elle s’exécuta, croisant les jambes. Comment se faisait-il que, croisées, les jambes paraissaient encore plus longues ?

— Je vous écoute.

— Je viens signaler la disparition d’un cheval.

Montalbano sursauta sur sa chaise, mais dissimula le brusque mouvement en feignant un accès de toux.

— Je vois que vous fumez, dit Rachele en montrant le cendrier et le paquet de cigarettes sur le bureau.

— Oui, mais je ne crois pas que ma toux soit provoquée par...

— Je ne parlais de votre toux, par ailleurs clairement feinte, mais étant donné que vous fumez, je peux fumer moi aussi.

Et elle tira le paquet de sa poche.

— En fait...

— ... ici, à l’intérieur, c’est interdit ? Ça ne vous dit pas d’être transgressif le temps d’une cigarette ? Après, on ouvrira la fenêtre.

Elle se leva, alla fermer la porte restée ouverte, s’assit nouvellement, glissa une cigarette entre ses lèvres, se pencha vers le commissaire pour se la faire allumer.

— Alors, je vous écoute, dit-elle en soufflant la fumée par le nez.

— Non, excusez-moi, c’est vous qui êtes venue pour...

— Dans un premier temps. Mais quand vous avez réagi si maladroitement à mes paroles, j’ai compris que vous étiez déjà au courant de la disparition. C’est bien ça ?

La Minerve était capable de noter les vibrations des poils du nez de son interlocuteur. Autant jouer cartes sur table.

— Oui, c’est bien ça. Mais on pourrait procéder par ordre ?

— Procédons donc.

— Vous vivez ici ?

— Je me trouve à Montelusa depuis trois jours, hébergée chez une amie.

— Si vous habitez, même provisoirement, à Montelusa, selon la loi, le signalement doit être fait à...

— Mais le cheval, je l’avais confié à quelqu’un de Vigàta.

— Qui s'appelle ?

— Saverio Lo Duca.

Putain ! Saverio Lo Duca était certainement l'un des hommes les plus riches de l'île qui avait à Vigàta une écurie à lui. Quatre ou cinq chevaux de prix qu'il gardait pour leur beauté, pour le pur plaisir de les avoir, il ne les faisait jamais participer à aucune course ni concours. De temps en temps il se pointait et passait une journée entière avec les bêtes. Des amis puissants, c'était toujours un grand tracassin d'avoir affaire à lui, on courait toujours le risque de dire un mot de trop, de pisser hors du pot.

— Expliquez-moi. Vous êtes venue à Montelusa en amenant votre cheval ?

Rachele Esterman lui jeta un regard étonné.

— Bien sûr. Il le fallait.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'après-demain, à Fiacca, il y a la course des dames, celle qu'organise tous les deux ans le baron Piscopo di San Militello.

— J'ai compris.

C'était une calembredaine, il n'avait jamais entendu parler de la course.

— Quand vous êtes-vous aperçue de la disparition ?

— Moi ?! Je ne me suis aperçue de rien. Ce matin, à l'aube, le gardien de l'écurie de Scisci m'a téléphoné...

— Scisci ?

— Excusez-moi. Saverio Lo Duca.

— Mais si vous avez été avertie à l'aube de la disparition...

— ... Pourquoi ai-je tant attendu pour faire le signalement ?

Intelligente, elle était. Mais cette façon qu'elle avait de terminer ses phrases à lui l'agaçait.

— Parce que mon alezan...

— Il s'appelle Alezan ? Ça a un rapport avec les ânes, ce nom ?

— Vous êtes complètement néophyte en la matière, n'est-ce pas ?

— Beh...

— On appelle alezans les chevaux qui ont une robe blonde. Le mien, qui par ailleurs s'appelle Super, s'enfuit sans arrêt et chaque fois, il faut aller le chercher. On l'a recherché et à 3 heures, on m'a téléphoné qu'on ne l'avait pas trouvé. Donc, j'ai pensé qu'il ne s'était pas enfui.

— J'ai compris. Ne se pourrait-il pas qu'entre-temps...

— On m'aurait appelée sur le portable.

Elle se fit allumer une autre cicarette.

— Et maintenant, donnez-moi la mauvaise nouvelle.

— Qu'est-ce qui vous fait supposer...

— Commissaire, vous avez été très habile. Avec l'excuse de vouloir procéder par ordre, vous n'avez pas répondu à ma question. Vous avez

gagné du temps. Et cela ne peut signifier qu'une seule chose. On l'a enlevé ? Je dois m'attendre à une grosse demande d'argent ?

— Il vaut cher ?

— Une fortune. C'est un pur-sang anglais de piste.

Que faire ? Mieux valait tout lui dire, à petits pas ; de toute façon, elle aurait bien fini par ademander.

— Il n'a pas été enlevé.

Rachele Esterman s'appuya au dossier de son siège, raide, pâle tout à coup.

— Comment pouvez-vous le dire ? Vous avez parlé avec quelqu'un de l'écurie ?

— Non.

À Montalbano, en la fixant, il lui sembla entendre les engrenages de sa coucouarde qui tournaient à très grande vitesse.

— Il est... mort ?

— Oui.

La femme s'approcha le cendrier, se retira la cigarette de la bouche et l'éteignit avec une extrême attention.

— Il a été renversé par...

— Non.

Elle ne dut pas comprendre tout de suite la portée de cette réponse négative, car elle la répéta à voix basse :

— Non.

Puis, elle saisit d'un coup.

— On l'a tué ?

— Oui.

Elle ne dit pas un mot, elle se leva, gagna la fenêtre, l'ouvrit, s'appuya avec les coudes sur le rebord. Ses épaules de temps en temps étaient secouées. Elle pleurait en silence.

Le commissaire la laissa s'abandonner un moment puis se leva et alla se mettre à côté d'elle à la fenêtre. Il s'aperçut qu'elle continuait à pleurer. Alors, de sa poche il tira un paquet de mouchoirs en papier et le lui donna. Puis il s'en fut remplir un verre dans une bouteille d'eau qu'il gardait sur un meuble classeur et le lui tendit. Rachele le but jusqu'à la dernière goutte.

— Vous en voulez encore ?

— Non merci.

Ils revinrent ensemble à leurs places. Rachele paraissait avoir récupéré son calme, mais Montalbano avait peur des questions qui allaient venir, par exemple...

— Comme on l'a tué ?

... Voilà ! Elle l'avait posée, la question difficile ! Mais est-ce qu'il ne valait pas mieux que, plutôt que de faire le jeu des questions réponses, il lui raconte toute l'affaire, du moment qu'elle avait ouvert

la fenêtre ?

— Ecoutez-moi, commença-t-il.

— Non.

— Vous ne voulez pas m'écouter.

— Non. J'ai compris. Vous vous rendez compte que vous transpirez ?

— Il ne s'en était pas aperçu. Peut-être faudrait-il enrôler cette femme dans la police, rien ne lui échappait.

— Et qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie qu'on a dû le tuer de manière atroce. Et vous avez du mal à me le dire. C'est ça ?

— Oui.

— Je pourrais le voir ?

— Ce n'est pas possible.

— Pourquoi ?

— Parce que ceux qui l'ont tué l'ont emporté.

— Dans quel but ?

Eh oui, dans quel but ?

— Écoutez, nous avions supposé qu'ils avaient volé la carcasse...

Le mot dut la blesser, passque pendant un instant, elle ferma les yeux.

— ... pour nous empêcher de voir sa marque...

— Il n'était pas marqué.

— ... et donc remonter au propriétaire. Mais cette supposition s'est révélée erronée, puisque vous êtes venue signaler la disparition.

— Alors, s'ils imaginaient que j'allais faire un signalement, pourquoi l'ont-ils emporté ? Je ne crois certes pas qu'ils veuillent me le faire retrouver dans mon lit.

Montalbano se sentit pris par les Turcs. C'était quoi, c't'histoire de lit ?

— Vous voulez bien m'expliquer ?

— Vous n'avez pas vu *Le Parrain*, quand le producteur cinématographique se retrouve...

— Ah, oui.

Pourquoi, dans le film, ils fourraient la tête coupée du cheval dans le lit du producteur ? Il se le rappela.

— Mais vous, excusez-moi, est-ce que vous avez par hasard reçu une proposition du genre qu'on ne peut pas refuser ?

Elle eut un sourire forcé.

— On m'en a tant fait, des propositions. À certaines, j'ai dit oui, à d'autres, non. Et il n'y a jamais eu besoin de tuer un cheval.

— Vous êtes venue d'autres fois par ici ?

— La dernière fois, c'était il y a deux ans, pour le même motif. Je vis à Rome.

— Vous êtes mariée ?
— Je le suis et je ne le suis pas.
— Vos rapports avec votre...
— ... mari sont excellents. Fraternelles, je dirais. Et puis Gianfranco, plutôt que tuer un cheval, préférerait se suicider.

— Vous n'avez pas idée du motif pour lequel on a fait une chose pareille ?

— Le seul motif serait de m'éliminer de la course d'après-demain que j'aurais sûrement remportée. Mais ça me paraît un geste franchement excessif.

Elle se leva. Montalbano aussi.

— Je vous remercie de votre courtoisie.

— Vous ne voulez pas faire le signalement ?

— Maintenant que je sais qu'il est mort, ça n'a plus d'importance.

— Vous rentrez à Rome ?

— Non. Après-demain, j'irai quand même à Fiacca. Et puis j'ai décidé de rester encore quelques jours. J'aimerais que vous me teniez au courant, si vous réussissez à découvrir quelque chose.

— Je l'espère. Où puis-je vous trouver ?

— Je vous donne mon numéro de portable.

Le commissaire se l'écrivit sur une feuille de papier qu'il glissa dans sa poche.

— De toute façon, poursuivit la femme, vous pouvez toujours appeler l'amie qui m'héberge.

— Donnez-moi son numéro de téléphone.

— Vous le connaissez très bien, son numéro. C'est Ingrid Sjotrom.

TROIS

— Et comme ça, en un tournemain, M^{me} Rachele Esterman, a envoyé se faire foutre toutes nos belles hypothèses, conclut Montalbano, en terminant le compte rendu de la rencontre.

— Mais en laissant nos problèmes dans l'état où ils étaient avant, dit Augello.

— D'abord, pourquoi est-ce qu'on a enlevé et tué le cheval d'une étrangère ? demanda Fazio.

— Beh, intervint le commissaire, peut-être qu'ils n'en avaient pas après elle mais après Saverio Lo Duca.

— Mais alors, ils auraient pris et tué un cheval qui lui appartenait, objecta Mimì.

— Si ça se trouve, ils ne le savaient pas, que ce cheval n'appartenait pas à Lo Duca. Mais peut-être qu'ils le savaient très bien et qu'ils l'ont tué justement parce qu'il n'était pas de Lo Duca.

— Je n'ai pas compris le raisonnement, avoua Augello.

— Mettons qu'il y ait des gens qui veulent faire du mal à Lo Duca. Du mal à son image. S'ils lui tuent un de ses chevaux, l'affaire, peut-être, ne dépassera pas les limites de la province. Mais si au contraire, ils tuent un cheval d'une femme de son milieu, qu'il a en garde, elle, à peine revenue à Rome, racontera l'affaire à tout le monde et, directement ou indirectement, elle le couvre de merde. Nous savons tous que Lo Duca se vante à droite et à gauche d'être intouchable, que tout le monde le respecte, Mafia comprise. Ça tient, d'après toi ?

— Ça tient, dit Mimì.

— Le raisonnement fonctionne, admit Fazio. Mais ça me paraît un peu trop billard à trois bandes.

— Peut-être, admit Montalbano. Et secundo : pourquoi est-ce qu'ils se sont pris la carcasse, en risquant gros ?

— Tout ce que nous avons pensé à ce propos s'est avéré complètement erroné. Et, sincèrement, là maintenant, il me vient aucune autre hypothèse, dit Augello.

— Et toi, tu as des idées ?

— Oh que non, dit Fazio, désolé.

— Alors, restons-en là. Quand quelqu'un aura une brillante inspiration...

— Un moment, intervint Mimì, M^{me} Esterman a changé d'avis et a jugé inutile de faire un signalement. Donc, je voudrais savoir : nous, sur quelles bases on bouge ?

— On bouge sur une base, Mimì, que je m'en vais t'expliquer. Mais avant, je dois te poser une question. Tu es d'accord qu'un truc pareil

peut avoir des conséquences très graves ?

— Ben oui.

— Alors, la base, officieuse et non officielle, est celle-là : essayer d'une manière ou d'une autre de prévenir une quelconque réaction. De qui ? Nous ne le savons pas. Comment ? Nous ne le savons pas. Où ? Nous ne le savons pas. Quand ? Nous ne le savons pas. Si tu veux te retirer parce qu'il y a trop d'inconnues, tu n'as qu'à me le dire.

— Moi, ça m'amuse, les inconnues, dit Mimì.

— Ça me fait plaisir que tu marches. Fazio, tu le sais où Lo Duca garde ses chevaux ?

— Oh, que oui, *dottore*. À Monserrato, du côté du village de Columba.

— Tu y as déjà été ?

— Oh que non.

— Demain matin tôt, tu vas donner un coup d'œil et tu cherches aussi à savoir qui y besogne. Est-ce que c'est facile pour une ou plusieurs personnes d'entrer et de voler un cheval ? Ou bien ils ont eu besoin d'un complice à l'intérieur ? De nuit, il n'y a que le gardien qui y dort ? En somme, tout ce qui, d'après toi, peut nous donner un point de départ.

— Et moi ? demanda Augello.

— Tu le sais qui est Michilino Prestia ?

— Non. Qui est-ce ?

— Un ex-comptable crétin, un prête-nom des vrais organisateurs des courses clandestines. Fais-toi dire par Fazio ce qu'il sait déjà de lui et puis continue par toi-même.

— Très bien. Mais explique-moi le rapport avec les courses clandestines ?

— Je ne sais pas s'il y a ou non un rapport, mais il vaut mieux ne rien négliger.

— Vous permettez, *dottore* ? intervint Fazio.

— Je t'écoute.

— Ce serait pas mieux si le *dottor* Augello et moi on changeait les missions ? Passque, vous voyez, j'aconnais des personnes proches de Prestia qui...

— Mimì, t'es d'accord ?

— « Celle-ci ou celle-là, pour moi c'est pareiiiiil... » chantonna Mimì.

— Alors, bonsoir tout le monde et...

— Un moment, dit Augello. Je regrette de passer pour un emmerdeur, mais je voudrais faire une observation.

— Parle.

— On fait peut-être une erreur en prenant pour argent comptant ce qu'est venue nous raconter M^{me} Esterman.

- Explique-toi mieux.
- Salvo, elle est venue te dire qu'il n'y avait aucune raison au monde pour qu'on tue son cheval et patati et patata. Mais c'est ce qu'elle soutient, elle. Et nous, on a pitié comme des minots. Mais est-ce que c'est vraiment comme ça que ça se présente ?
- J'ai compris. Tu penses qu'il serait opportun de savoir querque chose sur la belle Mme Rachele ?
- Exactement.
- D'accord, Mimì. Je m'en occupe, moi.

Avant de s'en aller pour Marinella, il appela Ingrid.

- Allô, je suis bien chez Sjostrom ?
- Trombé de numéro.
- Mais où est-ce qu'elle allait les chercher ses bonnes, Ingrid ?
- Il vérifia le numéro qu'il avait fait de mémoire. C'était bien ça.
- Peut-être qu'il s'était trompé en disant le nom de jeune fille d'Ingrid, la bonne l'aconnaissait pas. Mais c'était quoi, son nom d'épouse. Il ne se l'arappelait pas.
- Allô ? Je voudrais parler avec Mme Ingrid.
- Badame pas êtle ici.
- Et toi zavoir si badame revient ?
- Pas savoir, pas savoir.
- Il raccrocha. Composa le numéro de portable.
- « Votre correspondant ne répond pas. Son téléphone est... »
- Il jura et laissa tomber.

Il entendit son téléphone sonner comme il glissait la clé dans la serrure. Il ouvrit. Courut et souleva le combiné.

- Tu m'as cherchée ?
- C'était Ingrid.
- Oui. J'ai besoin de...
- Tu m'appelles seulement quand tu as besoin de quelque chose. Jamais tu me proposerais un petit dîner intime, même sans la conclusion prévisible, juste pour le plaisir d'être ensemble.
- Tu sais bien que ce n'est pas vrai.
- Malheureusement, c'est comme je te dis. Qu'est-ce qu'il te faut, cette fois ? Du confort ? De l'assistance ? De la complicité ?
- Rien de tout cela. Je voudrais que tu me dises deux mots sur ton amie Rachele. Elle est avec toi ?
- Non, elle dîne à Fiacca avec les organisateurs de la course. Moi, ça me disait rien. Elle t'a tapé dans l'œil ?
- Il ne s'agit pas d'une question privée.
- Oh là, comme on est devenu formel ! En tout cas, sache que

Rachele, quand elle est revenue, n'a fait que parler de toi en bien. De ce que tu peux être gentil, compréhensif, sympathique, beau même, ce qui me semble franchement excessif... Quand veux-tu qu'on se voie ?

— Quand tu veux, toi.

— Qu'est-ce que t'en dirais, que je vienne à Marinella ?

— Maintenant ?

— Pourquoi pas ? Qu'est-ce qu'elle t'a laissé, Adelina ?

— Je n'ai pas encore regardé.

— Regarde et prépare la table sur la véranda. J'ai très faim. D'ici une demi-heure, je suis chez toi.

Une assiette remplie à ras bord de caponata. Six rougets aux oignons. Largement de quoi manger pour deux personnes. Du vin, il y en avait. Il mit la table. Il faisait frais, mais il n'y avait pas le moindre souffle de vent. Par scrupule, il alla contrôler s'il avait encore du whisky. Il n'en restait qu'un doigt au fond de la bouteille. Un dîner avec Ingrid était inconcevable sans quelques solides gorgeons finaux. Il laissa tout en plan et monta en voiture.

Au bar de Marinella, il acheta deux bouteilles qu'ils lui firent payer quatre fois le prix normal. À l'instant où il entra sur l'allée qui conduisait chez lui, il vit la puissante voiture rouge d'Ingrid. Mais elle n'était pas là. Il l'appela, elle n'arépondit pas. Alors il pinça qu'Ingrid était descendue sur la plage, qu'elle avait fait le tour de la maison et qu'elle était entrée par la véranda.

Il ouvrit la porte, mais Ingrid ne vint pas à sa rencontre.

Il l'appela.

— Je suis là, s'entendit-il arépondre depuis la chambre à coucher.

Il posa les bouteilles sur la table et s'approcha. Et la vit qui sortait de dessous le lit.

— Qu'est-ce que tu faisais ? demanda-t-il, ahuri.

— Je me cachais.

— Tu as envie de jouer à cache-cache ?

Alors seulement, il s'aperçut qu'Ingrid était pâle et que ses mains tremblaient pas mal.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je suis arrivée, j'ai sonné et, comme tu n'ouvrais pas, j'ai décidé d'entrer par la véranda. Mais dès que j'ai tourné le coin, j'ai vu deux hommes qui sortaient de l'intérieur de la maison et qui s'en allaient. Alors, je me suis inquiétée et je suis entrée, en pensant que... Puis je me suis dit qu'ils pouvaient revenir et je me suis cachée. Tu en as du whisky ?

— Tant que t'en veux.

Ils passèrent dans l'autre pièce, il ouvrit une bouteille, lui versa un demi-verre et elle l'engloutit.

- Je me sens mieux.
- Tu les as bien vus ?
- Non, juste entrevus. Je suis restée tout le temps cachée.
- Ils étaient armés ?
- Je ne peux pas te le dire.
- Viens.

Il se l'emmena sur la véranda.

- De quel côté est-ce qu'ils sont allés ?

Ingrid parut dubitative.

- Je ne sais pas. Quand j'ai regardé de nouveau, au bout de quelques secondes, ils avaient disparu, ils n'étaient plus là.

- Étrange. Il y a un peu de lune. Tu aurais dû au moins voir deux ombres qui s'éloignaient.

- Il n'y avait personne.

Alors, ça voulait dire qu'ils s'étaient planqués dans les parages et avaient attendu qu'il revienne ?

- Juste un moment, dit-il à Ingrid.

- Hors de question. Je viens avec toi.

Montalbano sortit par la porte, Ingrid pratiquement collée à son dos, ouvrit la voiture, prit le pistolet dans la boîte à gants et se le mit en poche.

- Ta voiture est fermée à clé ?

- Non.

- Ferme-la.

- Fais-le, toi, dit-elle en lui tendant les clés. Mais avant, regarde à l'intérieur s'il n'y a personne de caché.

Montalbano scruta l'habitable, ferma, ils rentrèrent à la maison.

- Tu as eu très peur. Je ne t'ai jamais vue...

- Tu sais, quand ces deux-là sont partis et que je suis entrée, que je t'ai appelé et que tu n'as pas répondu, j'ai pensé qu'ils t'avaient...

Elle s'arrêta, l'étreignit, l'embrassa sur la bouche.

En répondant à son baiser, Montalbano sentit que la soirée prenait un tour périlleux. Alors, il lui donna deux petites tapes amicales sur l'épaule.

Elle saisit le message et se détacha.

- Qui c'était, d'après toi ? demanda-t-elle.

- Je n'en ai pas la moindre idée. Peut-être deux petits voleurs qui m'ont vu sortir et...

- Mais ne me raconte pas des histoires auxquelles tu ne crois pas toi-même !

- Je t'assure que...

- Comment ils auraient fait, des petits voleurs, à savoir qu'il n'y avait personne à la maison ? Et pourquoi est-ce qu'ils n'ont rien volé ?

- Tu ne leur as pas laissé le temps.

— Mais puisqu'ils ne m'ont même pas vue !
— Mais ils t'ont entendue sonner à la porte, appeler... Bon, allons-y, Adelina nous a préparé une...
— J'ai peur de manger sur la véranda.
— Pourquoi ?
— Tu ferais une cible facile.
— Allez, Ingrid...
— Alors, pourquoi tu as pris le pistolet ?
Elle n'avait pas tort, à bien y réfléchir. Mais il voulut la tranquilliser.
— Écoute, Ingrid, depuis que j'habite à Marinella, et il s'en est passé des années, personne n'est jamais venu chez moi avec des mauvaises intentions.
— Il y a toujours un début à tout.
Et cette fois encore, elle n'avait pas tort.
— Où veux-tu manger ?
— À la cuisine. Amène tout là et puis ferme la porte-fenêtre. Mais j'ai perdu l'appétit.

Le 'pétit lui revint deux verres de whisky plus tard.
Ils liquidèrent la caponata, se répartirent équitablement trois rougets par tête.
— Quand commence l'interrogatoire ? demanda Ingrid.
— À la cuisine ? Allons à côté, qu'il y a un canapé confortable.
Ils s'emportèrent la bouteille de vin à peine entamée et celle de whisky déjà à moitié vide. Ils s'assirent sur le canapé mais Ingrid se releva, s'approcha un siège, se hissa dessus en se tenant les jambes pliées. Montalbano s'alluma une cicarette.
— Attaque.
— De ton amie, je voudrais savoir...
— Pourquoi ?
— Parce que je ne sais rien d'elle.
— Et pourquoi veux-tu en savoir plus si elle ne t'intéresse pas comme femme ?
— Elle m'intéresse en tant que commissaire.
— Qu'est-ce qu'elle a fait ?
— Elle, rien. Mais, comme tu dois le savoir, on lui a tué un cheval, de manière barbare, d'ailleurs.
— Comment ?
— À coups de barres de fer. Mais ne le dis à personne, pas même à ton amie.
— Je ne le dirai à personne. Mais toi, comment tu l'as su ?
— Je l'ai constaté de mes propres yeux. Il est venu mourir ici, devant la véranda.

- C'est vrai ? Raconte-moi.
- Qu'est-ce qu'il y a à raconter ? Je me suis réveillé, j'ai ouvert la fenêtre et je l'ai vu.
- Bon, mais qu'est-ce que tu veux savoir d'elle ?
- Ton amie assure ne pas avoir d'ennemis, en conséquence je suis logiquement contraint de penser que le cheval a été tué pour jouer un sale tour à Lo Duca.
- Eh beh ?
- Mais moi, il faut que je sache si c'est vraiment comme ça. Depuis combien de temps tu la connais ?
- Depuis six ans.
- Comment vous vous êtes connues ?
- Ingrid se mit à rire.
- Tu veux vraiment le savoir ?
- Mais oui.
- À Palerme, à l'hôtel Igea. Il était 5 heures de l'après-midi et j'étais au lit avec un certain Walter. Nous avons oublié de fermer la porte à clé. Et elle est entrée comme une furie. Moi, je ne savais pas que Walter était avec une autre femme. Walter, qui était en train de se rhabiller, a réussi à s'enfuir. Elle m'est tombée dessus, j'étais pétrifiée au fond du lit et elle a essayé de m'étrangler. Heureusement, deux clients qui passaient dans le couloir sont intervenus pour l'empêcher.
- Et sur ce beau départ, comment avez-vous fait pour devenir amies ?
- Le soir même, j'étais en train de dîner seule au restaurant de l'hôtel et elle est venue s'asseoir à ma table. Elle m'a présenté ses excuses. Nous avons un peu bavardé, nous avons convenu que Walter était un lâche et un con, nous nous sommes trouvées sympathiques mutuellement, nous sommes devenues amies. Voilà tout.
- Elle est venue plusieurs fois te retrouver à Montelusa ?
- Oui. Et pas seulement à l'occasion de la course de Fiacca.
- Tu lui as fait connaître beaucoup de monde ?
- Pratiquement tous mes amis. Et elle en a connu d'autres sans moi. Par exemple, elle a tout un tas d'amis à Fiacca que je ne connais pas.
- Elle a eu des aventures ?
- Avec mes amis, non. Mais je ne peux rien dire de ce qu'elle fabrique à Fiacca.
- Elle ne t'en parle pas ?
- Elle m'a fait allusion à un certain Guido.
- Elle couche avec lui ?
- Je n'en sais rien. Elle le décrit comme une espèce de chevalier servant.
- Mais aucun de tes amis n'a tenté le coup avec elle ?

— Ah ça, oui, presque tous.
— Et parmi ces presque tous, qui en particulier ?
— Ben, Mario Giacco.
— Il ne se pourrait pas qu'à ton insu, ton amie...
— ... ait été avec lui ? Possible, même si...
— Et il ne se pourrait pas que, pour se venger d'avoir été largué, il ait organisé le meurtre du cheval ?

Ingrid n'eut aucune hésitation.

— Je l'exclus de la manière la plus absolue. Mario, qui est ingénieur, se trouve en Egypte depuis un an. Il travaille pour une compagnie pétrolière.

— C'était une hypothèse stupide, je sais. Et avec Lo Duca, elle a quels rapports ?

— Je ne sais rien de ses rapports avec Lo Duca.

— Mais si elle lui a laissé le cheval à garder, ça veut dire qu'ils sont amis. Tu le connais, Lo Duca ?

— Oui, mais il m'est très antipathique.

— Rachele t'en a parlé ?

— Quelquefois. Avec indifférence, je dirais. Je ne crois pas qu'il y ait eu quelque chose entre eux. À moins que Rachele ne veuille me cacher la relation.

— Elle l'a fait d'autres fois ?

— Ben, si on s'en tient à tes hypothèses...

— Que tu saches, Lo Duca est à Montelusa ?

— Il est arrivé aujourd'hui après avoir appris pour le cheval.

— Esterman est son nom de jeune fille ?

— Non, c'est celui de Gianfranco, son mari. Elle s'appelle Anselmi Del Bosco, c'est une noble.

— Elle m'a dit qu'avec son mari, elle n'a que des rapports fraternels. Pourquoi est-ce qu'elle ne divorce pas ?

— Divorcer ?! Mais qu'est-ce que tu racontes ? Gianfranco est très catholique, il va à la messe, il se confesse, il a je ne sais quelle charge importante au Vatican, il ne divorcerait jamais. Je crois qu'ils ne se sont même pas séparés.

Elle rit à nouveau, mais sans joie.

— En somme, elle est dans la même situation que moi. Pendant que je vais faire pipi, toi, ouvre l'autre bouteille de whisky.

Elle se leva. Elle fit une embardée d'abord à gauche puis à droite, retrouva l'équilibre et se mit en route d'un pas incertain. Sans s'en rendre compte, ils avaient tout bu.

QUATRE

Et ça se termina comme les autres fois.

À une certaine heure, alors qu'il n'était resté de la deuxième bouteille de whisky que quatre maigres doigts, et qu'ils avaient parlé de tout sauf de Rachele Esterman, Ingrid dit qu'elle tombait de sommeil et qu'elle voulait tout de suite aller dormir.

— Je t'accompagne à Montelusa, tu n'es absolument pas en état de conduire.

— Et toi, au contraire, oui ?

De fait, le commissaire avait la tête qui lui tournait pas mal.

— Ingrid, je vais me passer la tête sous l'eau et je suis prêt.

— Moi, au contraire, je suis de l'opinion d'aller me prendre une douche et puis de me fourrer dans le lit.

— Dans le mien ?

— Il y en a d'autres ? Je vais faire vite, continua-t-elle d'une voix empâtée.

— Écoute, Ingrid, c'est pas que...

— Allez, Salvo, qu'est-ce qui te prend ? Ce n'est pas la première fois, non ? Et puis, tu le sais que j'aime dormir chastement à côté de toi.

Chastement, mon cul ! Il le savait, lui, le prix qu'il payait pour cette chasteté : insomnie, lever en pleine nuit pour des douches froides en urgence.

— Oui, mais tu vois...

— Et c'est tellement érotique !

— Ingrid, mais je ne suis pas un saint !

— J'y compte bien, dit Ingrid en riant et en se levant du canapé.

Le lendemain matin, il s'aréveilla tard, que la tête lui faisait vraiment mal. Il avait trop bu. D'Ingrid, il ne restait sur le drap et le coussin que l'odeur de sa peau.

Il mata sa montre, il était presque neuf heures et demie. Peut-être Ingrid avait-elle à faire à Montelusa et l'avait-elle laissé dormir. Mais comment se faisait-il qu'Adelina ne soit pas encore arrivée ?

Puis il s'arappela qu'on était samedi, la bonne se pointait vers midi le samedi, elle allait d'abord faire les courses de la semaine.

Il se leva, gagna la cuisine, se prépara une cafetière de café fort, passa dans la salle à manger, ouvrit la porte-fenêtre, sortit sur la véranda.

C'était une journée qu'on aurait dit une photo. Comme il n'y avait pas un souffle de vent, tout était immobile, éclairé par un soleil

particulièrement attentif à ne rien laisser dans l'ombre. Il n'y avait même pas de ressac.

Il rentra et aperçut aussitôt son pistolet sur la tablette.

Il écarquilla les yeux. Qu'est-ce qu'il faisait là...

Puis, tout d'un coup, il s'appela la soirée précédente, ce que lui avait raconté Ingrid tout effrayée, que deux hommes étaient entrés chez lui quand il était sorti pour aller au bar de Marinella acheter le whisky.

Il pensa que dans le tiroir de la table de nuit, il gardait toujours une enveloppe avec deux ou trois cents euros de réserve ; l'argent dont il avait besoin pour la semaine, il le prenait au distributeur et le gardait en poche. Il alla contrôler, l'enveloppe était à sa place avec la totalité de l'argent dedans.

Le café était passé, il s'en but deux tasses à la suite et se remit à parcourir la maison pour voir s'il manquait quelque chose.

Au bout d'une demi-heure, il se convainquit qu'apparemment il ne manquait rien. Apparemment. Passque dans sa tête, une pensée le tracassait, l'idée qu'il y avait une chose qui manquait mais qu'il n'avait pas remarquée. Il gagna la salle de bains, se prit une douche et se rasa, s'habilla. Prit le pistolet, ferma la porte, ouvrit la portière, entra dans la voiture, glissa le pistolet dans la boîte à gants, mit le moteur en marche et ne bougea pas.

Tout à coup, il lui était venu à l'esprit ce qui manquait.

Il en voulut confirmation. Il rentra dans la maison, alla dans la chambre, ouvrit de nouveau le tiroir de la table de nuit. Les voleurs lui avaient adérobé la montre en or de son père, ils avaient laissé l'enveloppe qui se trouvait dessus sans penser que dedans, il y avait de l'argent. Ils n'avaient rien pu voler d'autre parce qu'ils avaient entendu arriver Ingrid.

Alors, il ressentit deux sentiments contradictoires. Fureur et soulagement. Fureur parce qu'il s'était attaché à cette montre, un des rares souvenirs qu'il emportait avec lui. Soulagement parce que c'était la preuve que les deux hommes entrés chez lui n'étaient que des voleurs dilettantes, qui ignoraient certainement être venus voler chez un commissaire de police.

Comme ce matin-là, il n'avait pas trop à faire au bureau, il passa à la librairie et se ravitailla. Quand il alla payer, il s'aperçut que tous les auteurs étaient suédois : Enquist, Sjöwall-Wahlöö et Mankell. Hommage inconscient à Ingrid ? Puis il s'appela qu'il avait besoin d'au moins deux chemises neuves. Et un autre caleçon ne serait pas de trop. Et il alla se les acheter.

Il arriva au commissariat qu'il était presque midi.

Ah, *dottori, dottori* !

— Qu'est-ce qui fût, Catarè ?

- J'allais pour vous téléphoner, *dottori* !
- Pourquoi ?
- Étant donné que je vous voyais pas arriver, je fus pris de préoccupation. J'eus peur que vous fussassiez malade.
- Je vais très bien, Catarè. Il y a du neuf ?
- Rin, *dottori*. Mais le *dottori* Augello qui vint d'arriver juste là maintenant me dit de lui donner l'avertissement à peine vosseigneurie sera sur les lieux d'ici.
- Dis-lui que je suis arrivé.
- Mimì apparut, bâillant.
- Tu as sommeil ? Tu as dormi tard et t'as oublié que tu devais aller au village de Columba...
- Augello leva la main pour l'arrêter, bâilla de nouveau bruyamment et s'assit.
- Vu que le minot cette nuit nous a pas laissés fermer l'œil...
- Mimì, cette excuse commence à me les briser menu. Maintenant, je vais téléphoner à Beba et je vais voir si c'est vrai.
- T'aurais l'air d'un con. Beba confirmerait. Si tu me laisses finir de parler...
- Parle.
- À 5 heures du matin, vu que j'étais parfaitement réveillé, je suis parti pour Colomba. J'ai pinsé qu'ils doivent commencer à besogner tôt le matin, là-bas. J'ai eu du mal à trouver l'écurie. On y arrive en prenant la route pour Montelusa. Au bout de trois kilomètres, à gauche, il y a une route de terre, privée, qui mène à l'écurie qui est entièrement enclose. Il y avait une entrée avec une barre de fer qui monte et descend avec un bouton. J'ai pinsé enjambrer la barre.
- Connerie.
- Et de fait, j'ai pressé le bouton et au bout d'un bon moment, un homme est sorti d'une baraque en bois et m'a demandé qui j'étais.
- Et toi ?
- À sa façon de parler et de marcher, on aurait dit un homme des cavernes. Inutile de discuter avec lui. Alors je lui ai dit : « Police ». D'une voix autoritaire. Et il m'a fait entrer tout de suite.
- C'est pas génial, comme initiative. Nous ne sommes pas autorisés à...
- Allez, ce type, il ne m'a rin demandé ! Il sait même pas comment je m'appelle ! Il était prêt à répondre à toutes mes questions parce qu'il m'a pris pour quelqu'un de la questure de Montelusa.
- Mais si Esterman n'a pas signalé le vol, comment...
- Attends, j'y arrive. Nous, de toute cette affaire, nous ne connaissons que la demi-messe. Il paraît que c'est Lo Duca qui s'est occupé de porter plainte directement à la questure de Montelusa, vu que l'histoire n'est pas si simple.

— Pourquoi à la questure de Montelusa ?
— L'écurie est pour moitié sur notre territoire et pour moitié sur celui de Montelusa.

— Et c'est quoi, l'histoire ?

— Attends que d'abord je t'explique comment elle est faite, l'écurie. Donc, une fois la barrière passée, à main gauche il y a deux baraques de bois, une plutôt grande, l'autre plus petite, et une grange. La première baraque est la maison du gardien qui y habite jour et nuit et dans la deuxième, ils gardent les harnais et tout ce qui sert à l'entretien des chevaux. À main droite, il y a une rangée de dix boxes, où se trouvent les chevaux. Après le dernier box commence un très grand manège.

— Et les chevaux sont toujours là ?

— Non, ils les emmènent paître dans les prés de la Voscuzza, qui appartiennent à Lo Duca.

— Mais tu as appris comment ça s'est passé ?

— Bien sûr ! Le troglodyte, qui s'appelle... attends.

Il tira une feuille de sa poche, mit des lunettes. Montalbano se sentit glacé.

— Mimì !

Ce fut presque un cri. Augello le mata, étonné.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Mais tu... tu...

— Oh ! Sainte Mère, qu'est-ce que je fis ?

— Tu portes des lunettes ?

— Ben oui.

— Et depuis quand ?

— À hier soir je me les suis retirées et aujourd'hui, je me les suis mises pour la première fois. Si ça te dérange, je me les enlève.

— Bonne Mère, comme tu m'as l'air bizarre, Mimì, avec les lunettes !

— Bizarre ou pas, j'en avais besoin. Et si tu veux un conseil, toi aussi tu devrais te faire examiner les yeux.

— Moi, je vois très bien !

— C'est toi qui le dis. Mais moi, je vois que pour lire, depuis quelque temps, tu as commencé à tendre les bras.

— Et qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ça veut dire que tu es presbyte. Et ne fais pas cette tête ! Porter des lunettes, c'est pas la fin du monde !

La fin du monde, certes pas, mais la fin de l'âge mûr oui. Porter des lunettes signifiait se rendre à la vieillesse sans opposer un minimum de résistance.

— Alors, comment s'appelle le troglodyte ? demanda-t-il sèchement.

— Firruzza Antonio, c'est l'employé du nettoyage qui remplace

momentanément le gardien, lequel s'appelle Ippolito Vario.

— Et il est où, le gardien ?

— À l'hôpital.

— Donc, la nuit du vol, c'était Firruzza qui était de garde ?

— Non, c'était Ippolito.

— Alors, son nom de famille, c'est Vario ?

Il était distrait. Il n'arrivait pas à détacher ses regards des lunettes d'Augello.

Non, Vario, c'est son prénom.

— J'y comprends plus rin.

— Salvo, si t'arrêtes pas de m'interrompre continuellement moi aussi, je m'y perds. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Bon, bon.

— Donc, cette nuit-là, vers 2 heures, Ippolito est aréveillé par la sonnette de la porte.

— Il vit seul ?

— Bouh, quel tracassin ! Tu me laisses parler, oui ou non ? Oui, il vit seul.

— Excuse-moi. Mais ça t'irait pas mieux une monture plus légère ?

— Beba elle aime bien comme ça. Je peux continuer ?

— Oui, oui.

— Ippolito se lève, croyant que Lo Duca est rentré de voyage et qu'il lui est venu la lubie de voir ses chevaux. Il l'a déjà fait d'autres fois. Ippolito prend une torche et va à la barrière. Note qu'il fait nuit noire. Mais quand il est près de l'homme qui attend pour entrer, il s'aperçoit que ce n'est pas Lo Duca. Il lui demande ce qu'il veut et pour toute réponse, l'autre lui pointe dessus un revorber. Ippolito est contraint de défaire le cadenas de la barre, l'homme se fait remettre les clés du cadenas et puis balance à Ippolito un grand coup de crosse sur la tête.

— Donc, le gardien n'a rien pu voir d'autre. À propos, combien de dioptries tu as ?

Mimì se leva, furieux.

— Où tu vas ?

— Je m'en vais et je ne reviendrai que quand cette fixation sur mes lunettes te sera passée.

— Assois-toi, va. Je te jure que je te demande plus rien sur tes lunettes.

Mimì se rassit.

— Où j'en étais resté ?

— Le gardien avait déjà vu l'homme qui l'a agressé ?

— Jamais. La conclusion c'est qu'Ippolito est retrouvé par Firruzza et par deux autres hommes qui soignent les chevaux, chez lui, attaché, bâillonné et avec une forte commotion cérébrale.

— Alors, ça ne peut pas être Ippolito qui a téléphoné à Mme

Esterman pour l'avertir du vol.

— Évidemment.

— C'est peut-être Firruzza.

— Lui ?! Impossible.

— Alors, c'était qui ?

— Ça te paraît important ? Je peux continuer ?

— Excuse-moi.

— En tout cas, Firruzza et les deux autres hommes voient tout de suite deux boxes ouverts et se rendent compte que deux chevaux ont été adérobés.

— Comment ça, deux ? demanda Montalbano, abasourdi.

— Exactement. Deux. Celui de Mme Esterman et un cheval de Lo Duca qui lui ressemblait.

— Tu veux voir qu'ils se sont trouvés devant l'embarras du choix et que, pour une raison ou une autre, ils se les sont pris tous les deux ?

— Je l'ai demandé à Pignataro et lui...

— Qui est Pignataro ?

— Un des deux qui chaque jour s'occupent des chevaux. Matteo Pignataro et Filippo Sirchia. Pignataro soutient que sur les quatre ou cinq personnes qui sont venues adérober, au moins une devait s'y entendre en chevaux. Tu comprends, dans la remise, ils ont pris les bons harnais, selles comprises, des deux chevaux. Et puis, il ne s'agissait pas d'embarras du choix, ils se les sont bien emmenés en sachant ce qu'ils faisaient.

— Comment ils les ont emmenés ?

— Avec un camion équipé. Par endroits, on voit encore les traces des pneus.

— Qui a averti Lo Duca ?

— Pignataro. Qui a appelé l'ambulance pour Ippolito.

— Alors, ça a dû être Lo Duca qui a dit à Pignataro d'avertir Mme Esterman.

— Tu t'es foutu dans la tronche cette histoire de qui l'a avertie. Mais je pourrais savoir pourquoi ?

— Bah. Je ne le sais pas moi-même. Autre chose ?

— Non. Ça te paraît peu ?

— Pas du tout. Tu t'en es bien tiré.

— Merci, maître, pour l'ampleur, le zèle et la variété des compliments qui m'émeuvent profondément.

— Mimì, va te faire mettre où tu sais.

— Comment est-ce qu'on doit se comporter ?

— Avec qui ?

— Salvo, on n'est pas la République indépendante de Vigàta. Notre commissariat dépend de la questure de Montelusa. Ou tu l'as oublié ?

— Eh beh ?

— À Montelusa, il y a une enquête en cours. Est-ce qu'il ne serait pas de notre devoir de les informer des circonstances dans lesquelles le cheval de Mme Esterman a été tué ici ?

— Mimì, réfléchis un instant. Si nos collègues sont en train de mener une enquête, tôt ou tard, ils vont interroger Mme Esterman. Exact ?

— Exact.

— Et Mme Esterman leur rapportera certainement mot pour mot ce qu'elle a appris de moi à propos de son cheval. Exact ?

— Exact.

— Alors, les collègues de Montelusa vont se précipiter pour nous poser des questions. Auxquelles nous, et alors seulement, nous répondrons comme il convient. Exact ?

— Exact. Mais comment se fait-il que l'addition de toutes ces choses exactes donne un résultat faux ?

— En quel sens ?

— Dans le sens que nos collègues peuvent nous demander pourquoi nous, de notre initiative, nous ne leur avons pas fait savoir...

— Ohj Sainte Mère ! Mimì, nous, nous n'avons reçu aucune plainte et eux ils ne nous ont pas non plus informés du vol des chevaux. Un point partout.

— Si c'est toi qui le dis.

— Pour en revenir à cette histoire, quand tu es arrivé à l'écurie, il y avait combien de chevaux dans les boxes ?

— Quatre.

— Donc, quand ils sont venus, des chevaux, il y en avait six.

— Oui. Mais pourquoi tu fais ce décompte ?

— Je ne fais pas de décompte. Mais je me demande pourquoi les voleurs, tant qu'ils y étaient, n'ont pas adérobé tous les chevaux.

— Peut-être parce qu'ils n'avaient pas assez de camions.

— Tu le dis pour galérer ?

— Tu en doutes ? Tu sais quoi ? Pour aujourd'hui, j'ai assez parlé. Au revoir.

Il se leva.

— Mimì, mais une monture, je dis pas différente, étant donné que celle-ci plaît à Beba, mais juste un petit peu plus claire...

Mimì sortit en jurant et en claquant la porte.

Quel sens avait l'histoire des chevaux ? Par quelque bout qu'il la prenne, il y avait toujours quelque chose qui collait pas. Par exemple : le cheval de Mme Esterman avait été volé pour être tué. Mais pourquoi ne l'avaient-ils pas tué sur les lieux et se l'étaient-ils en fait emmené jusqu'à la plage de Marinella pour le faire ? Et l'autre cheval, celui de Lo Duca, ils l'avaient adérobé lui aussi pour le tuer ? Et où est-ce qu'ils

l'avaient fait ? Sur la plage de Santoli ou dans les parages de l'écurie ? Et si en fait l'un avait été tué et l'autre non, qu'est-ce que ça signifiait ?

Le téléphone sonna.

— *Dottori*, il y aurait qu'il y a une dame Striom-striommi.

Mais qu'est-ce qu'elle voulait Ingrid ?

— Au téléphone ?

— Oh que oui, *dottori*.

— Passe-la-moi.

— Salut, Salvo. Excuse-moi si ce matin, je ne t'ai pas dit au revoir mais je me suis rappelé que j'avais un truc à faire.

— Mais je t'en prie.

— Écoute, Rachele m'a appelée de Fiacca, cette nuit, elle est restée là-bas. Elle a accepté de courir avec un cheval de Lo Duca, cet après-midi, elle va essayer de s'y habituer et donc elle va encore rester à Fiacca. Elle m'a dit et répété plusieurs fois qu'elle serait très contente si tu venais toi aussi la voir courir.

— Tu irais de toute façon sans moi ?

— Le cœur déchiré, mais j'irais. J'y vais toujours quand Rachele court.

Il soupesa le pour et le contre. À tous les coups, ce beau petit milieu allait les lui briser menu, mais d'un autre côté, c'était une occasion unique pour comprendre un peu plus le réseau d'amitiés, et probablement d'inimitiés, de Mme Esterman.

— À quelle heure est la course ?

— Demain à 5 heures de l'après-midi. Si tu es d'accord, je passe te prendre à Marinella à 3 heures.

Ce qui signifiait se mettre en voiture tout de suite après avoir mangé, l'estomac pesant.

— Mais toi, tu mets deux heures pour aller de Vigàta à Fiacca ?

— Non, mais nous devons arriver au moins une heure avant. Ce serait discourtois de se présenter juste au moment du départ.

— Bon, d'accord.

— Vraiment ? Tu vois que j'avais raison.

— Sur quoi ?

— Que mon amie Rachele t'a tapé dans l'œil.

— Mais non, j'ai accepté pour être quelques heures avec toi.

— Tu es plus faux que... que...

— Ah, écoute. Comment je dois m'habiller ?

— Nu. La nudité te sied.

CINQ

Fazio, qu'on n'avait pas vu de la matinée, se pointa au commissariat qu'il était presque 5 heures.

— Tu amènes des munitions ?

— Pas mal.

— Avant que tu ouvres la bouche, je veux te dire que Mimì, ce matin tôt, est allé à l'écurie de Lo Duca et a appris des choses intéressantes.

Et il lui rapporta ce qu'avait découvert Augello. À la fin, Fazio prit un air dubitatif.

— Qu'est-ce que tu as ?

— *Dottore*, excusez-moi, mais est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux, à ce point, que nous entrions en contact avec les collègues de Montelusa et...

— Et que nous passions la main ?

— *Dottore*, peut-être que ça peut leur servir, à eux, de savoir qu'un des deux chevaux a été tué ici, à Marinella.

— Non.

— Comme veut vosseigneurie. Mais vous m'en expliquez la raison ?

— Si tu y tiens. C'est un point personnel. Je suis resté salement impressionné par la férocité stupide avec laquelle ils ont tué la pauvre bête. Je veux les regarder dans les yeux, ces gens.

— Mais vous pouvez très bien dire aux collègues comment le cheval a été tué ! Avec tous les détails.

— C'est une chose de raconter, c'en est une autre d'avoir vécu.

— *Dottore*, excusez-moi si j'insiste, mais...

— Tu t'es mis d'accord dans mon dos avec Augello ?

— Moi, me mettre d'accord dans votre dos ? reprit Fazio, blêmissant.

Il comprit tout de suite qu'il avait dit une connerie.

— Excuse-moi, je suis nerveux.

Et il l'était vraiment. Passqu'il lui était revenu à l'esprit qu'il avait dit oui à Ingrid et maintenant l'envie lui était passée d'aller à Fiacca pour faire comme tous ces cons qui bavaient d'envie après Rachele.

— Parle-moi de Prestia.

Fazio était encore un peu vexé.

— *Dottore*, il y a certaines choses que vosseigneurie, à moi, vous ne devez pas les dire.

— Je te représente mes excuses, ça va comme ça ?

Fazio tira une feuille de sa poche et le commissaire accomplit qu'il allait lui réciter les données d'état civil de Michilino Prestia et de

toute sa parentèle. Comme il y a des gens qui collectionnent les timbres, les estampes chinoises, les modèles réduits, les coquillages, Fazio, lui, collectionnait les fiches d'état civil. À tous les coups, quand il rentrait chez lui, il fourrait dans son ordinateur les données des personnes sur lesquelles il enquêtait. Et quand il avait une journée de repos, il se régala à les relire.

— Je peux ? demanda Fazio.

— Oui.

En d'autres circonstances, il l'aurait menacé de mort s'il se hasardait à lire. Cette fois, il l'avait offensé, et devait se racheter d'une manière ou d'une autre. Fazio sourit et commença à lire. La paix était faite.

— Prestia Michele, dit Michilino, né à Vigàta le 23 mars 1953, de feu Giuseppe et feu Larosa Giovanna, résidant à Vigàta, habitant 32, via Abate Meli. Marié en 1980 à Stornello Grazia née à Vigàta le 3 septembre 1960, de Giovanni et de...

— Ça, tu pourrais le sauter ? demanda timidement Montalbano qui commençait à suer.

— C'est important.

— C'est bon, continue, dit le commissaire, résigné.

— ... et de Todaro Marinna. Michele Prestia et Stornello Grazia ont eu un fils, Balduccio, décédé dans un accident de motocyclette à l'âge de dix-huit ans. Prestia, après avoir étudié la comptabilité, a été employé pendant vingt ans comme aide-comptable auprès de la société Cozzo & Rampello qui, à l'heure actuelle, est propriétaire de trois supermarchés. Dix ans après, il a été promu comptable. Il a démissionné de son emploi en 2004. Actuellement, il est sans emploi.

Il replia avec soin le feuillet, se le glissa dans la poche.

— Ça, c'est tout ce qui apparaît officiellement.

— Et officieusement ?

— J'acomme par le mariage ?

— Acommence où tu veux.

— Michele Prestia aconnut la Stomello à un repas de noces. Et depuis lors, il ne la lâcha plus. Ils commencèrent à se rencontrer, mais aréussirent à cacher à tous leur histoire. Jusqu'à ce qu'un jour la petite se retrouve en position intéressante et fut contrainte de tout dire à son père et à sa mère. À ce point, Michilino ademanda son congé à l'entreprise et disparut.

— Il ne voulait pas la marier ?

— Ça lui passait même pas par l'antichambre de la coucourde. Mais après pas même une simaine, il laissa Palerme où il s'était caché chez un ami pour rentrer à Vigàta et se déclarer disposé à un immédiat mariage réparateur.

— Pourquoi avait-il changé d'idée ?

— Parce qu'on lui en avait fait changer.

- Qui ?
- Ben, je m'en vais vous expliquer. Vous vous en souvenez que je vous ai dit qui était la mère de Stomello Grazia ?
- Oui, mais je ne...
- Todaro Marianna.
- Et il fixa le commissaire d'un air entendu. Mais celui-ci le déçut.
- Et qui c'est ?
- *Comu eu è ?* Comment ça, qui c'est ? C'est une des trois nièces de don Balduccio Sinagra.
- Attends, l'interrompt Montalbano. T'es en train de me dire que derrière les courses clandestines, il y a Balduccio ?
- *Dottore*, s'il vous plaît, faites pas ces bonds de kangourou. Moi, j'ai encore rin dit sur les courses clandestines. On en était au mariage.
- Bon, bon, continue.
- Todaro Marianna va chez son oncle et lui raconte comment que sa fille, etc., etc. À ce point, don Balduccio met vingt-quatre heures précises pour retrouver Michilino à Palerme et il se le fait amener de nuit, dans sa villa.
- Enlèvement caractérisé.
- Vous imaginez comme don Balduccio recule devant un enlèvement caractérisé !
- Il le menace ?
- À sa façon. Pendant deux jours et deux nuits, il le garde dans une pièce complètement vide, sans rien manger ni boire. Toutes les trois heures, un type entrain dans la pièce avec un pistolet, il mettait la balle dans le canon, fixait Michilino, pointait l'arme sur lui, puis lui tournait le dos et sortait sans dire un mot. Le troisième jour, quand don Balduccio s'apprésenta, en s'excusant de l'avoir fait attendre – vosseigneurie le sait comment il est fait Balduccio, tout en sourires et bonnes manières –, Michilino se jeta à genoux devant lui et, en pleurant, lui demanda l'honneur de pouvoir marier Grazia. Quand le minot naquit, ils l'appellèrent Balduccio.
- Et ensuite, quels furent les rapports entre Balduccio Sinagra et Prestia ?

— Un an après le mariage, don Balduccio lui proposa de quitter son emploi à la Cozzo & Rampello et de besogner avec lui. Mais Michilino s'arefusa. À don Balduccio, il dit qu'il avait peur, qu'il n'était pas à la hauteur. Et don Balduccio laissa tomber.

— Et ensuite ?

— Ensuite, mais c'est une histoire d'il y a quatre ans, Michilino fut pris par le vice du jeu. Jusqu'à ce que messieurs Cozzo et Rampello découvrent un considérable trou dans la caisse. Par respect pour don Balduccio, ils ne le dénoncèrent pas, ils le firent renvoyer. Mais l'argent volé, Cozzo et Rampello voulaient le récupérer, ils lui

donnèrent trois mois pour rembourser.

— Et lui, il le demanda à don Balduccio ?

— Bien sûr. Mais don Balduccio l'envoya se faire foutre. Il lui dit qu'il n'était même pas un *quaquaraquà*3.

— Et Cozzo et Rampello ont porté plainte ?

— Oh que non. Parce qu'au bout des trois mois, Michilino Prestia s'aprénta devant messieurs Cozzo et Rampello avec la somme au comptant en main. Il remboursa tout, jusqu'au dernier centime.

— Qui le lui avait donné ?

— Ciccio Bellavia.

Ce nom, oui qu'il l'aconnaissait ! Et comment ! Ciccio Bellavia avait été l'astre montant des *stidrrari*, les « étoiles », la jeune mafia qui voulait marcher sur la tête à vieille génération des Sinagra et des Cuffaro. Puis il avait trahi ses camarades et était passé aux ordres des Cuffaro, devenant leur homme de confiance.

Donc, derrière les courses clandestines, il y avait la Mafia. Et il ne pouvait pas en aller autrement.

— C'est Prestia qui s'est adressé à Bellavia ?

— Oh que non, le contraire. Bellavia s'aprénta à lui un jour en lui disant qu'il avait appris qu'il était en difficulté et qu'il était prêt...

— Mais Prestia n'aurait pas dû accepter ! Prendre cet argent, c'était comme proclamer qu'il se mettait contre Balduccio !

— Je vous l'ai pas dit tout de suite que Michilino était un crétin ? Un rin mélangé à *nuddru*, que dalle ? Don Balduccio l'avait dépeint en disant que ce n'était pas même un *quaquaraquà*. En plus, il a dû solder sa dette en prenant la responsabilité des courses clandestines. Il n'a pas pu lui dire non. Donc, il s'est mis contre Balduccio aussi sur le terrain des affaires.

— Je le vois pas vieillir sereinement, ce Prestia.

— Moi non plus, *dottore*. Mais, excusez-moi, vous continuez à trouver qu'il y a une relation entre le meurtre du cheval et les courses ?

— Je ne sais pas quoi te dire, Fazio. Toi, tu ne la vois pas ?

— Dans un premier temps, quand vous m'avez montré la bête morte, si vous vous souvenez, c'est moi qui ai parlé des courses clandestines. Mais maintenant, ça me paraît pas coller.

— Explique-toi.

— *Dottore*, chaque fois qu'on fait une supposition, elle nous est ponctuellement démentie. Vosseigneurie a pensé qu'ils avaient adérobé le cheval de l'étrangère pour jouer un mauvais tour à Lo Duca ? Nous avons appris qu'un cheval de Lo Duca a été aussi volé. Alors quel besoin de voler celui de l'étrangère ?

— D'accord. Mais les courses ?

— Lo Duca, d'après ce que j'en sais, n'a rien à voir avec les courses.

- Tu en es sûr ?
- Pas à cent pour cent. J'en mettrais pas ma main au feu. Mais ça me paraît pas son genre.
- Ne te fie pas à ce qui paraît. Prestia, par exemple* il y a dix ans, tu l'aurais imaginé capable de contrôler les courses ?
- Oh que non.
- Et alors, qu'est-ce que tu viens me raconter que ça te paraît pas son genre ? Je vais te dire autre chose. Lo Duca raconte à tout le monde que la Mafia l'arespecte. Ou du moins qu'elle l'arespectait, jusqu'à hier. Tu sais pourquoi il dit ça ? Tu sais de qui il est ami et qui le protège ?
- Oh que non, *dottore*. Mais je vais essayer de le savoir.
- Tu le sais où se déroulent ces courses ?
- *Dottore*, les endroits changent presque chaque fois. J'ai su qu'il y en a eu une qui s'est tenue derrière la villa Panseca...
- Celle de Pippo Panseca ?
- Oh que oui.
- Mais que je sache, Panseca...
- Et en fait, Panseca n'a rien à y voir. Peut-être qu'il n'est pas du tout au courant. Vu qu'il devait aller à Rome pour une quinzaine de jours, le gardien a loué le terrain pour une nuit. Avec ce qu'ils l'ont payé, l'autre il s'est acheté une voiture. Une autre fois, ils l'ont fait du côté de la Montagne du Crasto. En général, il y en a chaque semaine.
- Un moment. Ils les font toujours de nuit ?
- Bien sûr.
- Et comment ils font pour y voir ?
- Très bien équipés, ils sont. Vous voyez, quand on tourne un film, ces générateurs de courant qu'ils 'amènent ? Eux, ils en ont qui sont capables d'éclairer qu'on se croirait en plein jour.
- Mais comment ils font pour avertir les clients de l'heure et de l'endroit ?
- *Dottore*, les clients qui comptent, ceux qui parient gros, sont au grand maximum 'ne trentaine, 'ne quarantaine, les autres c'est du menu fretin que s'il vient, bien, s'il vient pas, encore mieux. Trop de gens avec leurs voitures, ça fait un bordel dangereux.
- Mais comment ils les avertissent ?
- Avec des appels codés.
- Mais nous, on peut rien faire ?
- Avec les moyens qu'on a ?

Il resta encore un couple d'heures au commissariat, puis prit la voiture pour retourner à Marinella. Avant d'aller dresser la table sur la véranda, il lui vint l'envie de se prendre une douche. Dans la salle à manger, il sortit de ses poches tout ce qu'elles contenaient pour le

poser sur la tablette et ainsi, il se retrouva en main le numéro de téléphone de Mme Esterman. Il lui vint en tête qu'il pourrait lui demander une chose. Il pourrait le faire le lendemain, quand ils se rencontreraient à Fiacca. Mais est-ce qu'il en aurait la possibilité ? Qui sait combien de gens elle aurait autour d'elle. Est-ce qu'il ne valait pas mieux l'appeler maintenant, qu'il n'était même pas huit heures et demie ? Il adécida que c'était mieux.

— Allô ? Mme Esterman ?

— Oui ? Qui est à l'appareil ?

— Le commissaire Montalbano, je suis.

— Ah non ! Vous n'allez pas me dire que vous avez changé d'idée ?

— Sur quoi ?

— Ingrid m'a dit que demain vous devez venir ici, à Fiacca.

— J'y serai, madame.

— Je suis très, très contente. Réservez-vous aussi la soirée, il y aura un dîner et vous figurez parmi mes invités.

Sainte Mère ! Pas le dîner !

— C'est-à-dire que demain soir, vraiment...

— Ne trouvez pas d'excuses stupides.

— Il y aura aussi Ingrid au dîner ?

— Vous ne pouvez pas faire un pas sans elle ?

— Non, vous voyez, vu que c'est elle qui m'accompagne à Fiacca, je pensais que pour le retour...

— Ne vous inquiétez pas, il y aura aussi Ingrid. Pourquoi m'avez-vous appelée ?

— Moi ?

La perspective du dîner, des gens dont il devrait écouter les discours, des saletés probables qu'on servirait qu'il devrait avaler même si elles lui donnaient envie de vomir, lui avait fait oublier que c'était lui qui l'avait appelée.

— Ah oui, excusez-moi. Mais je ne voudrais pas vous faire perdre plus de temps. Si demain, vous pouvez trouver cinq minutes...

— Demain, ce sera un grand bazar. Maintenant, j'ai un peu de temps parce que je me prépare pour aller dîner.

Avec Guido ? Une rencontre aux chandelles ?

— Écoutez, madame...

— Appelez-moi Rachele.

— Écoutez, Rachele. Vous vous rappelez m'avoir dit que vous aviez été avertie par le gardien de l'écurie que votre cheval...

— Oui, je me rappelle vous l'avoir dit. Mais j'ai dû me tromper.

— Pourquoi ?

— Parce que Scisci, pardon, Lo Duca, m'a dit que le pauvre gardien de nuit est à l'hôpital. Et pourtant...

— Je vous écoute, Rachele.

— Et pourtant, je suis presque sûre qu'il s'est présenté comme le gardien. Mais vous savez, je dormais, on était le matin tôt, je m'étais couchée très tard...

— Je comprends. Lo Duca vous a dit à qui il a donné la tâche de vous appeler ?

— Lo Duca n'a donné cette tâche à personne. Par ailleurs, ça aurait été une vilénie à mon égard. Ça lui revenait à lui de m'informer.

— Et il le fit ?

— Bien sûr ! Il m'a appelée de Rome vers 9 heures.

— Et vous le lui avez dit qu'il avait été précédé ?

— Oui.

— Il a fait des commentaires ?

— Il a dit que c'était peut-être quelqu'un de l'écurie, mais de sa propre initiative.

— Vous avez encore une minute ?

— Écoutez, je suis dans une baignoire et c'est bien agréable. Écouter votre voix si proche de mon oreille en ce moment, c'est... Laissons tomber.

Elle ne faisait pas dans le léger, Rachele Esterman.

— Vous m'avez dit que dans l'après-midi, vous avez téléphoné à l'écurie...

— Vous vous rappelez mal. Quelqu'un de l'écurie m'a appelée pour me dire que le cheval n'avait pas encore été retrouvé.

— Il a dit qui il était ?

— Non.

— C'était la même voix que celle du matin ?

— Il me semble... que oui.

— De ce deuxième coup de fil, vous en avez parlé avec Lo Duca ?

— Non. J'aurais dû ?

— Ce n'était pas indispensable. Bien, Rachele, je...

— Attendez.

Il y eut une demi-minute de silence. La ligne n'avait pas été coupée parce que Montalbano l'entendait respirer. Puis elle dit à mi-voix :

— J'ai compris.

— Qu'est-ce que vous avez compris ?

— Ce que vous soupçonnez.

— C'est-à-dire ?

— Que la personne qui m'a appelée deux fois n'était pas de l'écurie. Mais c'était un de ceux qui ont volé et tué le cheval. C'est ça ?

Maligne, belle et intelligente.

— C'est ça.

— Pourquoi ils ont fait ça ?

— Pour l'instant, je ne saurais pas vous le dire.

Il y eut une pause.

— Ah, écoutez. On a des nouvelles du cheval de Lo Duca ?
— On en a perdu les traces.
— Comme c'est bizarre.
— Bien, Rachele, je n'ai pas d'autres...
— Je voulais vous dire une chose.
— Je vous écoute.
— Vous... vous m'êtes très sympathique. J'aime parler avec vous, être avec vous.

— Merci, dit Montalbano, un peu confus, sans savoir quoi dire.
Elle rit. Et il se la vit nue, dans la baignoire, qui riait en rejetant la tête en arrière. Un frisson froid lui courut dans le dos.

— Demain, je ne crois pas que nous pourrions être un peu tranquilles, nous deux... Même si on pourrait peut-être...

Elle s'interrompit comme s'il lui était venu une idée. Montalbano attendit un peu puis fit « hem hem », exactement comme dans les romans anglais.

Elle reprit :

— En tout cas, j'ai décidé de rester encore trois ou quatre jours à Montelusa, il me semble vous l'avoir déjà dit. J'espère que nous aurons l'occasion de nous revoir. À demain, Salvo.

Il se prit une douche et puis alla manger sur la véranda. Adelina lui avait préparé une salade de petits poulpes assez abondante pour quatre personnes et de ces crevettes géantes à assaisonner juste avec de l'huile, du citron, du sel et du poivre noir.

Il mangea et but en n'aréussissant à pinser qu'à des conneries.

Puis il se leva et téléphona à Livia.

— Pourquoi tu ne m'as pas appelée hier ? fut sa première phrase.

Est-ce qu'il pouvait lui dire qu'il s'était 'nivré avec Ingrid et que le coup de fil lui était sorti de l'esprit ?

— Je n'ai vraiment pas pu.

— Pourquoi ?

— Parce que j'étais trop occupé.

— Avec qui ?

Ouh, quel très grand tracassin !

— Comment ça, avec qui ? Avec mes hommes.

— Qu'est-ce que vous faisiez ?

Il en eut définitivement plein les burnes.

— On a fait un concours.

— Un concours ?!

— À qui balançait les plus grosses conneries.

— C'est toi qui as gagné, naturellement. Tu n'as pas de rival sur ce terrain.

Et acommença l'habituelle, relaxante engueulade nocturne.

SIX

Le coup de fil lui fit passer l'envie d'aller se coucher tout de suite. Il retourna s'asseoir sur la véranda, il avait besoin de se changer les idées en pensant à quelque chose qui n'aregardait ni Livia ni l'affaire du cheval.

La nuit était calme mais très sombre, on distinguait à peine la ligne plus claire de la mer. Juste à la hauteur de la véranda, au large, il y avait les lumières d'un lamparo que l'obscurité faisait paraître plus proche que ce qu'il était.

Et tout à coup, entre langue et palais, lui monta la saveur d'une sole frite à l'instant. Il déglutit dans le vide.

Il avait dix ans quand son oncle l'avait emmené pour la première et l'unique fois pêcher au lamparo après avoir dû négocier une soirée entière avec sa femme.

— Et si le minot tombe dans la mer ?

— Mais qu'est-ce qui te vient en tête ? S'il tombe à la mer, on le repêche. On est deux, Ciccio et moi, figure-toi !

— Et s'il a froid ?

— Donne-moi un pull, s'il a froid, on le lui met.

— Et s'il a sommeil ?

— Il s'endort au fond de la barque.

— Et toi, Salvuzzu, tu veux y aller ?

— Ben...

Il n'avait envie que de ça, toutes les fois que l'oncle était sorti pour aller pêcher. Enfin, sa tante avait consenti, en leur faisant mille recommandations.

La nuit, il se l'arappelait, était exactement semblable à celle-ci, sans lune. On voyait toutes les lumières de la côte.

À un certain point, Ciccino, le marin sexagénaire qui conduisait la barque à la rame, avait dit :

— Allumez.

Et l'oncle avait allumé la lampe. Une lumière presque bleue, très puissante.

Il avait eu l'impression que le fond sableux de la mer, d'un coup, était monté à la surface de l'eau, complètement éclairé, et il avait vu un banc de petits poissons qui, éclaircis par la lumière, s'étaient d'un coup arrêtés et regardaient vers la lampe.

Il y avait des méduses transparentes, deux poissons qui semblaient des serpents, une espèce de crabe qui se traînait...

— Si tu te penches comme ça, tu vas tomber en mer, dit Ciccino à voix basse.

Envoûté, il ne s'était même pas rendu compte qu'il s'était beaucoup plié en avant hors de la barque au point de presque toucher l'eau du visage. Son oncle était droit à la poupe, avec le harpon à dix pointes au bout de trois mètres de manche, lequel était lié à son poing par trois mètres de cordelette.

— Pourquoi, avait-il demandé à Ciccino, toujours à voix basse pour ne pas faire fuir les poissons, est-ce qu'il y a deux autres harpons dans la barque ?

— Il y en a un, c'est un harpon de roches, et l'autre de haute mer. Le premier a les pointes plus résistantes et l'autre plus affilées.

— Et celle que l'oncle a en main, qu'est-ce que c'est ?

— Un harpon de sable. Il veut choper des soles.

— Et où elles sont ?

— Elles sont cachées sous le sable.

— Et lui, comment il fait pour les voir sous le sable ?

— Les soles se cachent à peine et on voit les deux petits points noirs des yeux. Mate, que tu vas les voir toi aussi.

Il avait aiguisé son regard, mais n'avait pas vu les petits points.

Puis il avait senti une secousse dans la barque, le froissement du harpon qui entraînait avec force dans l'eau et son oncle qui disait :

— Prise !

Au bout des pointes, une sole grande comme son bras se débattait *ammattula*, vainement. Deux heures plus tard, comme ils avaient pris une dizaine de grosses soles, l'oncle décida de s'areposer.

— Vous avez du 'pétit ? lui demanda Ciccino.

— Pas mal.

— Je prépare ?

— Oui.

Les rames une fois tirées à bord, il avait ouvert un sac et en avait tiré une poêle et un petit fourneau à gaz, en même temps qu'une bouteille d'huile, un paquet de farine et un autre, plus petit, de sel. Il matait ces préparatifs, ébahi. Comment ils faisaient pour manger à cette heure de la nuit ? Pendant ce temps, Ciccino avait mis la poêle sur le fourneau, il y avait versé un bon peu d'huile, avait fariné deux soles, les avait mises à frire.

— Et toi ? avait demandé l'oncle.

— Moi, je m'en fais une après. Elles sont trop grandes, elles tiennent pas à trois dans la poêle. Son oncle, en attendant le manger, lui avait dit que la difficulté pour pêcher au harpon, c'était la réverbération et il lui avait expliqué ce que c'était. Mais lui n'avait rien compris, il comprit seulement que le poisson, il te semble qu'il est là, mais en fait, il est plus loin.

Dès que les soles avaient commencé à frire, l'odeur lui avait réveillé le 'pétit. Il se l'était mangé, son poisson, en le tenant sur une feuille de

journal et en se brûlant la bouche et la main.

Quarante-six ans plus tard, il n'avait jamais retrouvé cette saveur.

Les Milanais tuent le samedi était le titre d'un recueil de nouvelles de Scerbanenco qu'il avait lu bien des années auparavant. Et ils tuaient le samedi parce que les autres jours, ils étaient trop occupés à besogner.

Les Siciliens ne tuent pas le dimanche, c'était plutôt le titre possible d'un livre qui n'avait jamais été écrit par personne..

Passque les Siciliens, le dimanche, ils vont à la messe du matin avec toute la famille, ensuite ils vont rendre visite aux grands-parents avec lesquels ils restent à manger, l'après-midi, ils se regardent le match à la télévision et le soir, toujours avec la famille au complet, ils vont prendre une glace. Où est-ce qu'ils se le trouvent, le temps, pour tuer quelqu'un le dimanche ?

C'est pourquoi le commissaire adécida qu'il se prendrait la douche plus tard que d'habitude, sûr qu'aucun coup de fil de Catarella ne viendrait le déranger.

Il se leva, ouvrit la porte-fenêtre. Pas un nuage, pas un souffle de vent.

Il s'en fut à la cuisine, se prépara le café, en remplit deux tasses, en but une sur-le-champ et se porta l'autre dans la chambre à coucher. Il prit cigarettes, briquet et cendrier, les disposa sur la table de nuit, se remit au lit où il resta assis, deux oreillers dans le dos.

Il se but le café en le savourant goutte à goutte et ensuite s'alluma une cigarette, la première bouffée lui procurant une double satisfaction. La première était donnée par le goût de la nicotine après celui de la caféine, la seconde parce que, quand Livia était couchée à côté de lui, l'ordre immanquablement tombait :

— Ou tu éteins cette cigarette ou je me lève et je m'en vais ! Combien de fois je t'ai dit que je ne veux pas que tu fumes dans la chambre à coucher ?

Et il était obligé d'éteindre.

Maintenant en revanche, il pouvait se fumer le paquet en entier en se contrefoutant de l'univers et de la Création.

— *Est-ce que ce ne serait pas le moment que tu penses à l'enquête ?* lui demanda Montalbano 1.

— *Mais tu peux pas le laisser un peu en paix ?* intervint Montalbano 2, en polémique éternelle avec le 1.

— *Pour un policier sérieux, le dimanche est un jour ouvré comme les autres !*

— *Mais si même Dieu s'areposa le septième jour !*

Montalbano fit semblant de ne pas les entendre et continua à fumer. La cigarette terminée, il s'étendit dans le lit et essaya de fermer nouvellement les yeux.

Peu à peu, à ses narines, acommença à lui monter une odeur très légère, très douce, un parfum qui tout de suite lui fit venir à l'esprit Rachele nue dans sa baignoire...

Puis il acomprit qu'Adelina n'avait pas changé la taie d'oreiller sur laquelle avait reposé la tête d'Ingrid deux nuits auparavant et que la chaleur de son propre corps maintenant délivrait l'odeur de sa peau à elle.

Il tenta de résister quelques minutes, mais il n'y tint plus et dut se lever pour éviter de périlleux mouvements au sud.

La douche presque froide lui fit passer les mauvaises pensées.

— *Mais pourquoi mauvaises ?* intervint Montalbano 1. *Ce sont toutes des bonnes pinsées bienvenues !*

— *À l'âge qu'il a ?* demanda, méchant, Montalbano 2.

Quand il dut s'habiller, il rencontra un problème.

Le dimanche, Adelina ne venait pas et donc, pour manger, il devait par force aller chez Enzo. Mais chez Enzo, avant midi et demi, on ne mangeait pas. Il allait en sortir dans une heure et demie, c'est-à-dire qu'il serait pas loin de 2 heures.

Est-ce qu'il aurait le temps de revenir à Marinella pour se changer avant l'arrivée d'Ingrid ? Celle-là, en bonne Suédoise, elle débarquerait à 3 heures pile.

Non, le mieux était de bien s'habiller tout de suite.

Mais comment ? Pour la course, une tenue sportive suffirait, mais pour le dîner ? Est-ce qu'il pouvait s'emporter une valise avec un costume de rechange ? Non, c'était ridicule.

Il s'adécida pour un costume gris qu'il n'avait mis que deux fois, pour un enterrement et pour un mariage. Il se vêtit de pied en cap, chemise et cravate, chaussures qui étincelaient. Il se mata dans le miroir et se trouva comique.

Il retira tout, resta en caleçon et s'assit, désespéré, sur le lit.

Tout à coup, il pinsa qu'il y avait peut-être une solution : téléphoner à Ingrid en lui disant qu'on lui avait tiré dans la tête, qu'on l'avait heureusement seulement effleuré et que donc...

Et si elle, inquiète, se précipitait à Marinella ? Pas de problème. Il se faisait atrouver couché avec un grand pansement tout autour du front, de toute façon à la maison, il avait de la gaze, des bandes et le reste...

— *Allons, un peu de sérieux !* dit Montalbano 1. *Tout ça, ce sont des excuses ! La vérité c'est que tu n'as jamais envie de rencontrer pirsonne !*

— *Et s'il n'a pas envie, il est tenu de les rencontrer par force ? Où est-il écrit qu'il doit absolument aller à Fiacca ?* rétorqua Montalbano 2.

La conclusion fut que le commissaire, à 12 h 30, se présenta chez Enzo en costume gris et cravate, mais avec une tête...

— Quelqu'un mourut ? lui demanda Enzo en le voyant ainsi attifé et

avec une expression de jour des morts.

Montalbano jura à mi-voix, mais ne lui répondit pas. Il mangea sans appétit. À trois heures moins le quart, il était de retour à Marinella. Il eut le temps de se rafraîchir avant qu'Ingrid n'arrive.

— Tu es très élégant, lui dit-elle.

Elle était en jean et chemisier.

— Tu vas habillée comme ça au dîner ?

— Mais non ! Je me change. J'amène tout ce qu'il faut.

Pourquoi les femmes ont-elles tant de facilité à se retirer et à se mettre la bonne tenue alors que pour les hommes c'est toujours une histoire compliquée ?

— Tu ne peux pas aller plus doucement ?

— Je vais très doucement.

Il n'avait presque rien mangé mais ce presque rien lui remontait dans la gargoulette chaque fois qu'Ingrid prenait un virage à cent vingt strict minimum.

— Où se fait la course ?

— Près de Fiacca. Le baron Piscopo di San Militello a fait construire un véritable hippodrome, petit, mais parfaitement équipé, juste derrière sa villa.

— Et qui est le baron Piscopo ?

— Un sexagénaire doux et courtois, qui se consacre à des œuvres pies.

— Son argent, il l'a gagné par la douceur ?

— L'argent lui vient du père, associé minoritaire d'une grande aciérie allemande, et il a su le faire fructifier. À propos d'argent, tu en as sur toi ?

Montalbano s'étonna.

— On paie pour assister à la course ?

— Non, mais on parie sur la gagnante. En un certain sens, il est obligatoire de parier.

— Il y a un pari mutuel ?

— Allons ! L'argent va à des œuvres de bienfaisance.

— Et celui qui a gagné, qu'est-ce qu'il remporte ?

— La gagnante récompense d'un baiser qui a parié sur elle. Mais certains ne l'acceptent pas.

— Pourquoi ?

— On dit par galanterie. Mais la vérité est que parfois la gagnante est simplement horrible.

— On joue gros ?

— Pas trop.

— Combien, approximativement ?

— Mille, deux mille euros. Mais il y en a qui parient plus.

Putain ! Et c'était combien parier gros pour Ingrid ? Un million d'euros ? Il sentit qu'il commençait à suer.

— Mais je ne...

— Tu ne les as pas ?

— En poche, je dois avoir en tout cent euros.

— Tu as un carnet de chèques ?

— Oui.

— C'est mieux. Un chèque, c'est plus élégant.

— Bon, mais de combien ?

— Tu le feras de mille.

On pouvait tout dire de Montalbano, sauf qu'il était avare. Mais aller jeter mille euros pour assister à une course au milieu d'une marée de cons ne lui parut pas vraiment génial, comme idée.

Ils arrivèrent à trois cents mètres de la villa du baron Piscopo mais furent arrêtés par un type qui portait une livrée flambant neuve. Il avait l'air sorti d'un tableau du XVII^e, la seule chose était la tête de l'homme qui donnait l'impression d'être à peine libéré de Sing Sing après une trentaine d'années passées au frais.

— On peut pas aller plus loin avec la voiture, dit l'ex-forçat.

— Pourquoi ?

— Il n'y a plus de place.

— Et comment on fait ? demanda Ingrid.

— On va à pied. Laissez-moi les clés de la voiture que je la gare, moi.

— Tu m'as fait arriver tard, se plaignit Ingrid en prenant une espèce de sac dans le porte-bagage.

— Moi ?

— Oui. Avec tes « va doucement, va doucement »...

Il y avait des voitures des deux côtés de la route. Des voitures s'entassaient aussi dans le très grand patio.

Devant les grandes portes de l'énorme villa à trois étages plus les tourelles, il y avait un autre type en livrée tout ornée d'or. Le majordome ? Il pouvait avoir minimum quatre-vingt-neuf ans et pour ne pas s'écrouler, il s'appuyait sur une espèce de bâton pastoral.

— Bonjour, Armando, lui dit Ingrid.

— Bonjour, madame. Tout le monde est dehors, répondit Armando d'une voix grêle comme un fil de pêche.

— On va les rejoindre tout de suite. Prenez cela, dit-elle en lui tendant le sac. Et mettez-le dans la chambre de Mme Esterman.

Armando prit le sac très léger d'une main, mais le poids le fit pencher de côté. Montalbano le soutint. Ce type aurait pris de la gîte si une mouche s'était posée sur son épaule.

Ils se retrouvèrent dans un hall, genre hôtel victorien à dix étoiles,

et traversèrent une autre salle immense remplie de portraits d'ancêtres, une deuxième salle, plus grande encore, remplie d'armures, avec trois portes-fenêtres à la file, ouvertes sur une allée arborée. Jusque-là, à part le repris de justice et le majordome, ils n'avaient pas rencontré âme qui vive.

— Mais les autres, où sont-ils ?

— Ils sont déjà là. Dépêchez.

L'allée continuait tout droit sur une cinquantaine de mètres, puis se divisait en deux chemins, un à droite et l'autre à gauche.

Comme Ingrid prenait celui de gauche, fermé à la vue par de très hauts massifs, Montalbano perçut un grand tohu-bohu de voix, d'appels, de rires.

Et tout à coup, il s'atrouva dans un pré avec tables et sièges, parasols, chaises longues. Il y avait aussi deux très longues tables avec des trucs à manger et à boire et des serveurs en vestes blanches. À part, se dressait une petite maison en bois avec une fenêtre sur l'arrière, où se trouvaient un homme et une file de gens.

Sur le pré, une foule d'au minimum trois cents personnes, hommes et femmes, se pressait, les uns assis et les autres debout, parlant et riant en groupes. Au-delà de la prairie, on entrevoyait le soi-disant hippodrome.

Les personnes étaient habillées qu'on se serait cru à carnaval : parmi les hommes, il y en avait vêtus en cavalier, d'autres pour une réception de la reine d'Angleterre avec haut-de-forme de rigueur, d'autres encore en jean et pull à col roulé, ou en tyrolien, ou en uniforme de garde forestier (c'est du moins ce qu'il sembla à Montalbano). L'un s'était carrément déguisé en Arabe et un autre était en short et tongs. Parmi les femmes, certaines avaient des chevelures assez vastes pour permettre l'atterrissage d'un hélicoptère, d'autres étaient en mini-jupe ras le bonbon ou en robe si longue que ceux qui passaient à côté s'y prenaient immanquablement les pieds, au risque de se rompre le cou. Il y en avait une qui portait la bombe et la tenue de cavalière du XIX^e siècle, une petite de vingt ans avait un short en jean très collant, ce qu'elle pouvait se permettre étant donné le remarquable postérieur dont Mère Nature l'avait dotée.

Quand il eut fini de mater, il s'aperçut qu'Ingrid n'était plus à côté de lui. Il se vit perdu. Il lui vint, très puissante, la tentation de tourner le dos, de remonter l'allée et les salons de la villa, de rejoindre la voiture d'Ingrid, de s'y glisser dedans et...

— Mais vous êtes le commissaire Montalbano ! s'exclama une voix masculine.

Il se retourna. La voix appartenait à un quadragénaire très maigre et très long portant saharienne kaki, pantalon court, chaussettes, casque colonial sur la tête et jumelle pendant sur la poitrine. Il avait aussi une

pipe à la bouche. Peut-être se croyait-il en Inde au temps des Anglais. Il lui tendit une main moite et molle qu'on aurait dit du pain trempé.

— Mais quel plaisir ! Je suis le marquis Ugo Andréa di Villanella. Vous êtes parent du lieutenant Colombo ?

— Le lieutenant de carabinieri de Fiacca ? Non, je ne suis...

— Je ne parlais pas du lieutenant de carabinieri, mais de celui de la télévision, vous savez, celui en imperméable, avec une femme qu'on ne voit jamais...

Il était crétin ou il voulait se foutre de sa poire ?

— Non, je suis le jumeau du commissaire Maigret, grommela-t-il.

L'autre parut déçu.

— Je ne connais pas, désolé.

Et il s'éloigna. Un crétin décidément, peut-être un crétin un peu fou.

Un autre type s'avança, habillé en jardinier, avec une *parannanza*, un tablier, sale qui puait et une pelle en main.

— Vous me semblez nouveau.

— Oui, c'est la première fois que...

— Sur qui avez-vous parié ?

— Vraiment, je n'ai pas encore...

— Vous voulez un conseil ? Pariez sur Beatrice della Bicocca...

— Je ne...

— Vous connaissez le tarif ?

— Non.

— Je vous le récite. Si tu risques mille monnaies/un baiser sur le front te sera donné/Si tu mets cinq mille à la louche/La Bicocca t'embrassera sur la bouche/Avec cinq mille, tu pourras espérer/que la langue tu te feras fourrer.

Il fit une révérence et s'en alla.

Putain, c'était quoi cet asile où il était tombé ? Et puis, elle était pas déloyale, la concurrence de Beatrice della Bicocca ?

SEPT

— Salvo, viens !

Enfin, il vit Ingrid qui l'appelait en agitant un bras. Il s'adrigea vers elle.

— Le *dottore* Montalbano. Le maître de céans, le baron Piscopo di San Militello.

Le baron, homme grand et sec, était vêtu tout pareil qu'un type qu'il avait vu dans un film sur la chasse au renard. Sauf que l'acteur du film avait une veste rouge, alors que celle du baron était verte.

— Vous êtes le bienvenu, *dottore*, dit le baron en lui tendant la main.

— Merci, dit Montalbano en la lui serrant.

— Vous vous trouvez bien ?

— Très bien.

— J'en suis content.

Le baron le fixa en souriant et battit des mains avec force. Le commissaire se sentit perdu. Que devait-il faire ? Devait-il lui aussi battre des mains ? Peut-être que c'était un usage chez ces gens dans de telles occasions, en signe de contentement. Alors, il battit fort des mains. Le baron le regarda d'un air ébahi. Ingrid éclata de rire. À ce moment, un serveur tendit au baron une trompe en spirale. Voilà pourquoi le baron avait battu des mains, il appelait le serveur. Tandis que Montalbano rougissait d'avoir eu l'air d'un con, le baron portait l'instrument à ses lèvres et soufflait. Il en sortit un son si fort qu'on eût dit le signal de la charge de la cavalerie. Montalbano, qui avait les oreilles à dix centimètres de la trompe, en fut assommé.

Le silence tomba d'un coup. Le baron repassa la trompe au serveur et prit le micro qu'il lui tendait.

— *Ladies and gentlemen* ! Un moment d'attention, je vous prie ! Je vous rappelle que dans dix minutes le guichet ferme et qu'il ne sera plus possible de parier !

— Excusez-nous, baron, dit Ingrid en prenant Montalbano par la main et en l'entraînant avec elle.

— Où on va ?

— Parier.

— Mais je ne sais même pas qui court ?

— Écoute, il y a deux favorites : Benedetta di Santo Stefano et Rachele, bien qu'elle ne coure pas avec son cheval.

— Comment elle est, cette Benedetta ?

— Une naine à moustaches. Tu ne voudrais pas te faire embrasser par elle ? Ne fais pas le crétin, tu dois parier sur Rachele, comme moi.

— Et Beatrice della Bicocca, comment est-elle ?
Ingrid s'arrêta d'un coup, stupéfaite.
— Tu la connais ?
— Non. Je voulais juste savoir...
— C'est une pute. À cette heure, elle doit être en train de se faire baiser par un palefrenier. Elle le fait toujours avant la course.
— Pourquoi ?
— Parce qu'elle dit qu'après, elle sent mieux le cheval. Tu sais, comme les pilotes de Formule 1 qui sentent avec leur derrière comment va la voiture ? Beatrice sent comment va le cheval avec sa...
— Ça va, ça va, j'ai compris.
Ils remplirent leurs chèques sur une table qu'ils trouvèrent libre.
— Toi, attends-moi là, lui dit Ingrid.
— Mais non, j'y vais moi.
— Regarde, il y a la queue. Moi, ils me laisseront passer devant.
Ne sachant que faire, le commissaire s'approcha d'une des tables garnies. Tout ce qu'il y avait eu à manger, ils se l'étaient bouffé. Nobles, oui, mais affamés pis qu'une tribu du Burundi après la sécheresse.

— Vous désirez quelque chose ? lui demanda un serveur.
— Oui, un J & B sans glaçons.
— Il n'y a plus de whisky, monsieur.
Il devait absolument boire quelque chose à fonction réanimatrice.
— Un cognac.
— Le cognac aussi est terminé.
— Vous avez quelque chose d'alcoolisé ?
— Non, monsieur, il n'est resté que de l'orangeade et du Coca-Cola.
— Une orangeade, commanda-t-il en sombrant dans la dépression avant même d'accommoder à la boire.

Ingrid arriva en courant avec les reçus en main tandis que le baron sonnait une deuxième charge de cavalerie.

— Allez, viens, le baron nous appelle sur l'hippodrome.
Et elle lui donna son reçu.

L'hippodrome était petit et très simple. Il consistait en une grande piste circulaire bordée des deux côtés de palissades basses en branchages.

Il y avait aussi deux tourelles de bois sans encore personne dessus. Les cages de départ étaient six, encore vides, alignées au fond de la piste. Les invités pouvaient se mettre tout autour du parcours, debout.

— Mettons-nous là, dit Ingrid. Nous sommes près de l'arrivée.

Elle s'appuya à la barrière. À peu de distance, il y avait une bande blanche tracée sur le sol, qui devait être la ligne d'arrivée et, à sa hauteur, sur le terre-plein central, l'une des tourelles destinées sans doute aux juges de course.

Sur l'autre tourelle surgit le baron Piscopo, un micro à la main.

— Attention, je vous prie ! Messieurs les juges de course, le comte Emanuelle della Tenaglia, le colonel Rolando Romeres, le marquis Severino di San Severino, doivent prendre leur poste sur la tourelle !

Vite dit. Sur la plate-forme de la fameuse tourelle, on arrivait par un escalier de bois plutôt incommode. Considérant que le plus juvénile, le marquis, pesait cent vingt kilos, que le colonel était un octogénaire tremblotant et que le comte avait la jambe gauche rigide, le quart d'heure qu'ils mirent pour arriver au sommet fut, en substance, un record.

— Une fois, ils ont mis trois quarts d'heure à monter, dit Ingrid.

— C'est toujours les mêmes ?

— Oui. Par tradition.

— Attention, je vous prie ! Que les gentilles amazones se placent avec leurs chevaux dans les cages qui leur sont assignées !

— Comment on les assigne, les cages ? demanda Montalbano.

— Par tirage au sort.

— Comment ça se fait qu'on voie pas Lo Duca ?

— Il doit être avec Rachele. Le cheval avec lequel elle court est à lui.

— Tu sais quelle cage lui a été attribuée ?

— La première, la plus près de la partie interne.

— Et ça ne pouvait pas être autrement ! commenta un type qui avait entendu l'échange, étant donné qu'il s'atrouvait à gauche de Montalbano.

Le commissaire se retourna vers lui. C'était un quinquagénaire transpirant, avec une tête si pelée et brillante qu'on avait mal aux yeux rien qu'à la regarder.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Ce que j'ai dit. Avec Guido Costa qui supervise, ils ont le culot d'appeler ça un tirage au sort ! dit le type suant, l'air indigné, en s'éloignant.

— Tu as compris ce qu'il voulait dire ? demanda le commissaire à Ingrid.

— Les habituelles mauvaises langues ! Comme le tirage au sort est confié à Guido, ce monsieur soutenait qu'il a été falsifié en faveur de Rachele...

— Alors ce Guido serait...

— Oui.

Donc, dans ce milieu, c'était connu qu'il y avait une histoire entre eux deux.

— Ils font combien de tours ?

— Cinq.

— Attention, je vous prie ! À partir de cet instant, le starter peut

donner le signal de départ dès qu'il le jugera opportun.

Il ne se passa pas une minute avant qu'on entende un coup de pistolet.

— Partis !

Montalbano s'attendait à ce que le baron se mette à faire le speaker, commentant la course, mais celui-ci s'assit, posa le micro et agrippa ses jumelles.

À la fin du premier tour, Rachele était troisième.

— Qui sont les deux en tête ?

— Benedetta et Beatrice.

— Tu penses que Rachele va y arriver ?

— On ne peut pas dire. Tu sais, avec un cheval qu'elle ne connaît pas...,

Puis on entendit de grands cris et il y eut, du côté opposé de la piste, un mouvement de *curri curri*, de foule se précipitant en courant.

— Beatrice est tombée, dit Ingrid et elle ajouta avec malignité : Peut-être qu'elle n'a pas été mise en état de bien sentir le cheval.

— *Ladies and gentlemen*. Je vous informe que l'amazone Beatrice della Bicocca est tombée mais sans aucune conséquence, heureusement.

Au deuxième tour, Benedetta était toujours en tête, mais elle était suivie par une cavalière que le commissaire n'aurait pas.

— Qui est-ce ?

— Veronica del Bosco, elle ne devrait pas être dangereuse pour Rachele.

— Mais comment ça se fait que Rachele n'a pas profité de la chute ?

— Bah...

Au début du dernier tour, Rachele passa en deuxième position. Sur une centaine de mètres, elle engagea un duel serré, vraiment enthousiasmant, avec Benedetta, tandis que les gens semblaient avoir perdu la tête, tellement ils hurlaient. Montalbano lui-même se retrouva à crier :

— Rachele ! Allez, Rachele !

Puis, à trente mètres de la ligne d'arrivée, le cheval de Benedetta parut avoir douze jambes et pour Rachele, il n'y eut plus rien à faire.

— Dommage ! dit Ingrid. Avec son cheval, elle aurait sûrement gagné. Tu regrettes ?

— Ben, un petit peu.

— Surtout parce que tu n'auras pas le baiser de Rachele, pas vrai ?

— Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Maintenant, le baron va lire les résultats.

— Quels résultats ? On sait déjà qui a gagné.

— C'est intéressant. Attends.

Montalbano s'alluma une cigarette. Trois ou quatre personnes près

de lui s'écartèrent en lui lançant des regards indignés.

— *Ladies and gentlemen* ! lança le baron depuis la tourelle. J'ai le plaisir de vous annoncer que la somme totale des paris s'élève à six cent mille euros ! Je vous en suis vraiment reconnaissant !

À considérer qu'ils étaient trois cents présents, et qu'il s'agissait soit de personnes de haut lignage, soit d'hommes d'affaires, soit de possédants, on ne pouvait pas vraiment dire qu'ils s'étaient ruinés.

— L'amazone qui a recueilli le chiffre le plus élevé de paris est Mme Rachele Esterman !

Il y eut des applaudissements. Rachele avait perdu la course, mais c'était elle qui avait fait encaisser le plus.

— Je prie mesdames et messieurs les invités de ne pas rester sur le pré où doivent être installées les tables du dîner, mais d'aller deviser dans les salons de la villa.

Quand Montalbano et Ingrid tournèrent le dos à la piste, la dernière chose qu'ils virent fut deux serveurs qui, ayant pris à bras-le-corps le colonel Romeres, le descendaient de la tourelle.

— Je vais me changer, dit Ingrid en s'échappant. On se voit d'ici une petite heure au salon des ancêtres.

Montalbano gagna le salon, trouva un fauteuil mystérieusement libre et s'assit. Il devait faire passer une heure surtout sans pincer à une chose dont il s'était rendu compte en suivant la course et qui lui avait filé les nerfs.

Il s'était aperçu qu'il voyait mal, inutile de le nier. Chaque fois que les chevaux faisaient l'autre moitié du tour de la piste, celle à l'opposé d'où il se trouvait, il n'était plus capable de distinguer la couleur des casaques des cavalières. Tout se mélangeait, les contours se perdaient. Sans Ingrid, il n'aurait même pas compris que c'était Beatrice della Bicocca qui était tombée.

— *Eh beh, qu'est-ce que tu y trouves d'étrange ?* demanda Montalbano 1. *C'est la vieillesse, Mimì Augello avait raison.*

— *Mais qu'est-ce que tu racontes comme connerie ?* s'aréveilla Montalbano 2. *Mimì Augello dit que pour lire, il tient les bras tendus. Ça, c'est la presbytie, typique de la vieillesse. Alors que là, il s'agit de myopie, qui n'a rien à voir avec l'âge !*

— *Et alors, d'où ça vient ?*

— *Ecoute, ça peut être la fatigue, une baisse momentanée...*

— *En tout cas, une visite à l'ophtalmologue ne serait...*

La discussion fut interrompue par un type qui se planta devant le fauteuil.

— Commissaire Montalbano ! Rachele m'avait dit que vous étiez là, mais je n'arrivais pas à vous trouver.

C'était Lo Duca. Quinquagénaire de haute taille, très distingué, très bronzé à grand renfort d'UV, sourire très éblouissant, cheveux poivre

et sel très coiffés. Il fallait par force utiliser des superlatifs, avec lui. Montalbano se leva, ils se serrèrent la main. Il était aussi très parfumé.

— Pourquoi ne pas aller dehors ? proposa Lo Duca. À l'intérieur, on ne respire pas.

— Mais le baron a dit...

— Ne vous inquiétez pas pour le baron, venez avec moi.

Ils retraversèrent le salon des armures, sortirent par une des portes-fenêtres, mais au lieu de prendre la grande allée, Lo Duca tourna tout de suite à main gauche. Là, il y avait un jardin bien soigné, avec trois pavillons. Deux étaient occupés, mais le troisième était libre. Il commençait à faire sombre, mais les lumières d'un des pavillons étaient allumées.

— Vous voulez que j'allume ? proposa Lo Duca. Mais, croyez-moi, il ne vaut mieux pas. On serait dévorés vivants par les moustiques. Ce qui, du reste, arrivera durant le dîner.

Il y avait deux confortables fauteuils d'osier, une table basse avec dessus un petit vase de fleurs et un cendrier. Lo Duca sortit un paquet de cicarettes et le tendit au commissaire.

— Merci, je préfère les miennes.

Ils allumèrent leurs cicarettes.

— Excusez-moi si j'entre tout de suite dans le vif du sujet, dit Lo Duca. Peut-être que vous n'avez pas envie de parler de questions de travail, mais...

— Ne vous inquiétez pas.

— Merci. Rachele, attaquait Lo Duca, m'a dit qu'elle est venue au commissariat pour déclarer le vol de son cheval, mais qu'ensuite, elle ne l'a pas fait quand vous lui avez dit qu'il avait été tué.

— En effet.

— Rachele était peut-être trop bouleversée quand vous lui avez dit que le cheval a été éliminé d'une manière particulièrement brutale, en fait, elle n'a pas été en mesure d'être plus précise...

— En effet.

— Mais comment l'avez-vous su ?

— Pur hasard. Le cheval est venu mourir juste sous mes fenêtres.

— Mais est-il vrai que, après, ils ont fait disparaître la carcasse ?

— En effet.

— Vous avez une idée de pourquoi ?

— Non. Et vous ?

— Peut-être que oui.

— Donnez-la-moi, si vous voulez bien.

— Bien sûr que je vous la dis. Quand on retrouvera, si on le retrouve, le corps de Rudy, mon cheval, on verra probablement qu'il a été tué comme l'autre. Il s'agit d'une vengeance, commissaire.

— Votre hypothèse, vous l'avez communiquée à mes Collègues de

Montelusa ?

— Non. De même que vous, à ce qu'il me semble, n'avez pas encore dit à vos collègues de Montelusa avoir retrouvé mort le cheval de Rachele.

Joli coup, assurément. Lo Duca savait manier le fleuret.

Il fallait y aller avec prudence.

— Vous avez parlé de vengeance ?

— Oui.

— Vous pourriez être plus clair ?

— Oui. Il y a trois ans, au cours d'une discussion animée avec un de mes employés qui s'occupent des chevaux, dans un accès de colère, je l'ai frappé à la tête avec une barre de fer. Je ne croyais pas lui faire aussi mal, mais il est resté invalide. Naturellement, j'ai non seulement pourvu à toutes les dépenses pour les soins mais en plus, je lui verse une mensualité égale à la paie qu'il recevait.

— Mais si c'est ainsi, pourquoi cet homme devrait-il...

— Écoutez, depuis trois mois, sa femme n'a plus de nouvelles. Il n'avait plus toute sa tête. Un jour, il est sorti en murmurant des menaces contre moi et on ne l'a plus revu. Le bruit court qu'il s'est acoquiné avec des malfrats.

— Des mafieux ?

— Non. Des malfrats. De banals délinquants.

— Mais pourquoi ce monsieur ne s'est-il pas limité à voler et tuer votre cheval et s'est-il pris aussi celui de M^{me} Esterman ?

— Je crois que, au moment de le voler, il ne savait pas que ce cheval n'était pas à moi. Il a dû l'apprendre tout de suite après.

— Vous n'avez pas non plus parlé de ça à mes collègues de Montelusa ?

— Non. Et je ne crois pas que je le ferai.

— Pourquoi ?

— Parce que je considère que ce serait s'acharner contre un malheureux affligé d'une infirmité mentale dont je suis responsable.

— Et pourquoi est-ce que vous me l'avez raconté à moi ?

— Parce qu'on m'a dit que vous, quand vous voulez comprendre, vous comprenez.

— Étant donné que je suis quelqu'un qui comprend, comme vous dites, vous pouvez me dire le nom de cette personne ?

— Gerlando Gurreri. Mais j'ai votre parole que ce nom ne sera donné à personne ?

— Vous pouvez être tranquille. Mais vous m'avez expliqué le mobile, sans me dire toutefois pourquoi ils ont fait disparaître la carcasse.

— Je crois que Gurreri, comme je vous l'ai dit, a volé les deux chevaux en les croyant tous deux à moi. Mais l'un de ses complices a

dû lui révéler qu'il y en avait un à Rachele. Alors, ils l'ont tué et ont fait disparaître la carcasse pour me laisser mijoter dans le doute.

— Je n'ai pas compris.

— Commissaire, comment faites-vous pour être sûr que le cheval que vous avez vu mort sur la plage était celui de Rachele et pas le mien ? En faisant disparaître ses restes, ils ont rendu l'identification impossible. Et ainsi, en me laissant dans cette incertitude, ils rendent ma peine plus amère. Parce que, moi, j'avais beaucoup d'affection pour Rudy.

Le raisonnement pouvait se tenir.

— Une curiosité, M. Lo Duca. Qui a averti M^{me} Esterman du vol du cheval ?

— Je croyais que c'était moi. Mais il paraît que j'avais été précédé.

— Par qui ?

— Bah, peut-être un des deux qui s'occupent des chevaux. Rachele avait laissé au gardien un numéro de téléphone où elle était joignable. Le gardien gardait la feuille des numéros accrochée derrière la porte. Elle y est encore. Mais ça a de l'importance ?

— Oui, beaucoup.

— Expliquez-moi ça.

— Vous voyez, M. Lo Duca, si personne à l'écurie n'a appelé M^{me} Esterman, ça veut dire que c'est Gerlando Gurreri qui l'a fait.

— Et pourquoi l'aurait-il fait ?

— Peut-être parce qu'il pensait que vous alliez, jusqu'à la dernière minute, essayer de ne pas mettre M^{me} Esterman au courant du vol du cheval, dans l'espoir de le retrouver au plus vite, peut-être en payant une grosse rançon.

— En d'autres termes, pour me faire perdre la face et me couvrir de merde devant tout le monde ?

— Ça peut être une hypothèse, vous ne croyez pas ? Mais si vous me dites que Gurreri, dans l'état où il est, presque fou, n'est pas en mesure de raisonner aussi subtilement, alors mon hypothèse ne tient pas.

Lo Duca réfléchit un instant.

— Ben, dit-il enfin, peut-être que celui qui a imaginé l'histoire du coup de fil, ce n'est pas Gurreri, mais l'un des délinquants avec lesquels il est associé.

— Cela aussi, c'est probable.

— Salvo, où es-tu ?

C'était Ingrid qui l'appelait.

HUIT

Saverio Lo Duca se leva. Montalbano l'imita.

— Je suis désolé de vous avoir importuné si longtemps mais, vous comprendrez, je n'ai pas voulu perdre l'occasion précieuse qui se présentait à moi.

— Salvo, où es-tu ? lança encore Ingrid.

— Mais je vous en prie ! En fait, c'est moi qui dois vous remercier sincèrement pour ce que vous avez voulu me communiquer avec tant de courtoisie.

Lo Duca esquissa une courbette. Montalbano aussi.

Même au XIX^e siècle, entre le vicomte de Castelfrombone, qui eut pour ancêtre Godefroy de Bouillon, et le duc de Lomanto, dont le Quartetto Cetra maintint la mémoire, n'aurait pu se tenir un dialogue si élégant et soigné.

Ils tournèrent le coin. Ingrid, très élégante, se tenait devant une porte-fenêtre et regardait autour d'elle.

— Je suis là, lança le commissaire en levant un bras.

— Excusez-moi si je vous quitte, mais je dois rencontrer... dit Lo Duca en allongeant le pas et sans dire qui il devait rencontrer.

À ce moment, on entendit un puissant coup de gong. On lui avait peut-être placé devant un microphone, en tout cas, ça parut le début d'un tremblement de terre. Et tremblement de terre il y eut.

De l'intérieur de la villa parvint le grondement d'un chœur désordonné, orgiaque :

— On a sonné ! On a sonné !

Et tout ce qu'il vit ensuite ressembla comme deux gouttes d'eau à une avalanche ou au débordement d'un fleuve. Se poussant, se gangassant, trébuchant, se heurtant, des trois portes-fenêtres une vague de grande marée se déversa dans l'allée, faite d'hommes et de femmes hurlant. En un instant, Ingrid disparut, plongée dans le déferlement, elle fut irrésistiblement emportée. Elle se tourna vers lui, ouvrit la bouche, dit quelque chose, mais ses paroles ne lui parvenaient pas. On aurait dit le final d'un film tragique. Étourdi, Montalbano eut l'impression que dans la villa avait éclaté un violent incendie, mais les visages allègres de tous ceux qui couraient à perdre le souffle, lui firent comprendre tout de suite qu'il s'était trompé. Il s'écarta pour ne pas être renversé et attendit que passe la déferlante. Le gong avait annoncé que le dîner était prêt. Mais comment se faisait-il qu'ils aient toujours faim, ces nobles, ces entrepreneurs, ces hommes d'affaires ? Ils s'étaient déjà liquidé deux grandes tables de hors-d'œuvre et on aurait dit qu'ils n'avaient pas mangé depuis une

semaine.

Quand la vague se fut résorbée en un dernier ruisselet de trois ou quatre retardataires qui couraient comme des spécialistes du cent mètres, Montalbano osa remettre le pied dans l'allée. Va la retrouver maintenant, Ingrid ! Et si au lieu d'aller manger, il se faisait donner par le repris de justice les clés de la voiture, s'y glissait dedans et s'offrait deux heures de sommeil ? Ça lui parut vraiment une bonne idée.

— Commissaire Montalbano ! s'entendit-il appeler par une voix féminine.

Il se tourna vers le salon dont venait à l'instant de sortir Rachele Esterman. À côté d'elle, se tenait un quinquagénaire vêtu de gris sombre, de même taille qu'elle, le cheveu rare et une parfaite tête d'espion.

Par tête d'espion, le commissaire entendait une tête parfaitement anonyme, de celles que même si tu l'as eue devant toi une journée entière, le lendemain, tu te l'appelles plus. Les têtes à la James Bond ne sont pas des têtes d'espion, passque une fois que tu les as vues, tu ne les oublies pas et ça signifie un grand danger de repérage par les adversaires.

— Guido Costa, le commissaire Montalbano.

Lequel commissaire Montalbano dut faire un effort notable pour cesser de mater Rachele et tourner son regard vers Costa. À peine l'avait-il vue qu'il en avait eu le souffle coupé. Elle était vêtue d'une espèce de sac noir qui lui arrivait au genou, retenu par des épaulettes très minces. Elle avait les jambes plus longues et plus belles que celles d'Ingrid. Les cheveux dénoués sur les épaules, un cercle de pierres précieuses autour du cou. En main, elle tenait une petite mantille.

— On y va ? dit Guido Costa.

Il avait une voix de doubleur de films pornos, une de ces voix chaudes et profondes qui sont utilisées dans ces films pour susurrer des trucs dégueulasses aux oreilles des femmes. Peut-être avait-il des qualités secrètes, l'insignifiant Guido.

— Qui sait si nous trouverons de la place, hasarda Montalbano.

— Ne vous inquiétez pas, dit Rachele, j'ai une table réservée pour quatre. Mais ça va être toute une entreprise de remettre la main sur Ingrid.

Ce ne fut pas si compliqué. Ingrid les attendait, debout, à la table réservée.

— J'ai rencontré Giorgio, dit joyeusement la Suédoise.

— Ah, Giorgio, dit Rachele avec un petit sourire. Montalbano intercepta un coup d'œil de complicité entre les deux gonzesses et comprit tout. Giorgio devait être un vieux flirt d'Ingrid. Et ceux qui disaient que la soupe réchauffée n'était pas bonne, si ça se trouve,

dans ce cas, se trompaient. Il eut peur qu'Ingrid se mette en tête de passer la nuit avec Giorgio retrouvé et qu'il doive aller dormir dans la voiture jusqu'au matin.

— Ça t'ennuie si je vais à la table de Giorgio ? demanda Ingrid au commissaire.

— Pas du tout.

— Tu es un ange.

Elle se pencha, lui donna un baiser sur le front.

— Mais...

— Sois tranquille. Je viens te chercher dès que le dîner est fini et on rentre à Vigàta.

Le maître d'hôtel, qui avait assisté à la scène, s'empressa de retirer les couverts d'Ingrid.

— Ça vous va bien, ici, Mme Esterman ?

— Oui, Matteo, merci.

Et pendant que l'homme s'éloignait, elle expliqua à Montalbano :

— J'ai dit à Matteo de nous réserver une table en marge de la zone éclairée. Un peu inconmode pour manger, mais en compensation nous serons en partie épargnés par les moustiques.

Sur le pré, il y avait des dizaines et des dizaines de tables de quatre à douze places, éclairées violemment par des projecteurs montés sur quatre tourelles de fer. À tous les coups, des hordes de millions et millions de moustiques provenant de Fiacca et pays limitrophes devaient être en train de converger vers cette grande illumination.

— Guido, s'il te plaît, j'ai oublié les cigarettes dans ma chambre.

Sans un mot, Guido se leva et se dirigea vers la villa.

— Ingrid m'a dit que vous avez parié sur moi. Merci. Je vous dois un baiser.

— Vous avez fait une belle course.

— Avec le pauvre Super, j'aurais certainement gagné. À propos, j'ai perdu Scisci, pardon, Lo Duca. Je voulais vous le présenter.

— Nous nous sommes connus et nous avons même parlé.

— Ah oui ? Il vous a dit son hypothèse sur le vol des deux chevaux et sur la raison pour laquelle ils ont tué le mien ?

— L'hypothèse de la vengeance ?

— Oui. Vous la considérez comme plausible ?

— Pourquoi pas ?

— Vous savez, Scisci est un vrai gentilhomme. Il voulait à toute force me dédommager pour la perte de Super.

— Vous avez refusé ?

— Bien sûr. En quoi est-ce de sa faute ? Indirectement, peut-être... Mais le malheureux en a été tellement vexé... Aussi parce que je me suis un peu moqué de lui.

— Qu'est-ce que vous lui avez dit ?

— Ben, vous voyez, il se vante d'être très respecté en Sicile, il dit partout que personne ne se hasarderait jamais à lui faire du tort et pourtant...

S'aprénta un garçon avec trois assiettes, il les distribua et s'en fut.

C'était un potage jaunâtre avec des striures vert-de-gris, dont l'odeur hésitait entre la bière moisie et la térébenthine.

— On attend Guido ? demanda Montalbano.

Non pas par bonne éducation, mais simplement pour rassembler assez de courage pour se mettre la première cuillerée en bouche.

— Mais non, ça refroidit.

Montalbano remplit la cuillère, se la porta aux lèvres, ferma les yeux et déglutit. Il espérait au moins qu'elle aurait le goût sans goût de ce qu'on sert à la soupe populaire, mais c'était pire. Ça brûlait la gargoulette. Peut-être l'avaient-ils assaisonné à l'acide chlorhydrique. À la seconde cuillerée, à moitié étouffé, il ouvrit les yeux et s'aperçut qu'en un tournevire, Rachele se l'était toute mangée parce qu'elle avait devant elle l'assiette vide.

— Si vous n'en voulez pas, donnez-la-moi, dit Rachele.

Mais comment était-il possible qu'elle aime cette saleté ? Il lui passa l'assiette.

Elle la prit, se pencha un peu sur le côté, la vida sur l'herbe du pré, la lui repassa.

— Ça, c'est l'avantage d'une table peu éclairée.

Arriva Guido avec les cigarettes.

— Merci. Mange le potage, mon cher, il refroidit. Il est excellent. Pas vrai, commissaire ?

Une chose était sûre, cette femme devait avoir un côté sadique. 'Béissant, Guido Costa avala en silence tout le potage.

— N'est-ce pas qu'elle est bonne, mon cher ? demanda Rachele.

Et sous la table, le genou de la femme battit deux fois contre celui de Montalbano, en signe d'entente.

— Pas mauvaise, arépondit le malheureux d'une voix provisoirement éraillée.

L'acide chlorhydrique avait dû dessécher ses cordes vocales.

Puis, un instant, il sembla qu'un nuage était passé devant les projecteurs.

Le commissaire leva les yeux : c'était un nuage, oui, mais de moustiques. Au bout d'une minute, au milieu des voix et des rires, on commença à entendre un bruissement de baffes. Mâles et femelles s'auto-giflaient, se balançaient des mornifles sur le cou, le front, les oreilles.

— Mais où est passée ma mantille ? demanda Rachele en regardant sous la table.

Montalbano et Guido se penchèrent aussi pour regarder. Ils ne la

virent pas.

— Elle a dû tomber pendant que je venais ici. Je vais m'en prendre une autre, je ne veux pas être dévorée par les moustiques.

— J'y vais, moi, dit Guido.

— Tu es un saint. Tu sais où elle est ? Elle doit être dans la grande valise. Ou bien dans un tiroir de l'armoire.

Donc, ils couchaient ensemble, il y avait trop d'intimité entre eux pour en douter. Mais alors, pourquoi Rachele le traitait-elle ainsi ? Elle aimait l'avoir comme domestique ?

Dès que Guido se fut éloigné, Rachele dit :

— Excusez-moi.

Elle se leva. Et Montalbano écarquilla les yeux. Passque Rachele prenait en toute tranquillité la mantille sur laquelle elle était assise, se la mettait sur les épaules, souriait à Montalbano.

— Je n'ai pas envie de continuer à manger ces cochonneries.

Elle fit juste deux pas et disparut dans l'obscurité épaisse qui s'étendait tout près de la table. Montalbano ne sut que faire. La suivre ? Mais elle ne le lui avait pas dit, de la suivre. Puis dans le noir, il vit la lumière d'un briquet.

Rachele s'était allumé une cicarette et fumait, immobile, à quelques mètres de distance. Peut-être lui était-il venu un accès de cafard et avait-elle envie d'être seule.

Arriva le garçon avec les trois assiettes de rigueur. Cette fois, c'était des rougets frits.

Dans les narines du commissaire, atterré, arriva la puanteur, impossible à confondre, du poisson décédé depuis une semaine.

— Salvo, venez là.

Plus qu'un mouvement pour obéir à l'appel de Rachele, ce fut une fuite devant les rougets. Tout sauf manger ça.

Il s'approcha d'elle, guidé par le point rouge de la cigarette.

— Restez avec moi.

Il aimait regarder ses lèvres qui apparaissaient et disparaissaient à chaque bouffée.

Quand elle eut fini, elle jeta à terre le mégot, l'écrasa sous sa chaussure.

— Allons-y.

Montalbano fit demi-tour pour retourner à table, mais il l'entendit rire.

— Où allez-vous ? Je veux aller dire au revoir à Rayon de Lune. Ils viennent le reprendre tôt demain matin.

— Excusez-moi, mais Guido ?

— Il attendra. Qu'est-ce qu'ils ont servi maintenant ?

— Des rougets péchés il y a huit jours minimum.

— Guido n'aura pas le courage de se les manger.

Elle le prit par la main.

— Venez. Vous ne connaissez pas les lieux. Je vous guide.

La main de Montalbano se sentit consolée, à se retrouver dans ce nid bien chaud.

— Où sont les chevaux ?

— À gauche de l'enceinte des courses.

Ils étaient à l'intérieur d'une espèce de bois ; dans l'obscurité épaisse, il n'arrivait pas à s'orienter et ça lui déplaisait. Il arisquait d'aller se rompre les cornes contre un arbre. Mais la situation s'améliora tout de suite lorsque Rachele déplaça la main de Montalbano jusque sur sa taille à elle et par-dessus la main, elle posa sa main à elle, de sorte qu'ils continuèrent à avancer comme embrassés.

— Comme ça, ça va mieux ?

— Oui.

Sûr que ça allait mieux. Maintenant, la main de Montalbano était doublement consolée : par la chaleur du corps de la femme et par la chaleur de la main qu'elle tenait posée sur la sienne. Tout à coup, le bosquet finit et devant eux, le commissaire vit une grande clairière herbeuse au fond de laquelle tremblotait une faible lumière.

— Vous voyez cette lumière devant nous ? Les boxes sont là.

Maintenant qu'on y voyait mieux, Montalbano voulut retirer sa main, mais elle s'empressa de la lui serrer plus fort.

— Restez comme ça. Ça vous dérange ?

— N... non.

Il l'entendit ricaner. Montalbano marchait tête basse, en scrutant le sol, il redoutait de mettre un pied dans un trou ou d'aller buter contre quelque chose.

— Je ne comprends pas pourquoi le baron a fait mettre ce portail qui n'a aucun sens. Depuis des années, je viens ici et c'est toujours comme ça, dit à un certain moment Rachele.

Montalbano leva les yeux. Il entrevit un portail en fer forgé, ouvert.

Tout autour, il n'y avait rien, pas un muret ni une palissade. C'était un portail parfaitement inutile.

— Je n'arrive pas à comprendre à quoi il sert, répéta Rachele.

Sans réussir à découvrir le pourquoi, le commissaire se sentit assailli par un fort sentiment de malaise. Comme quand on se retrouve dans un endroit où on n'a jamais mis les pieds et qu'on a la sensation de connaître.

Quand ils arrivèrent devant les boxes, Rachele lâcha la main de Montalbano, échappant à l'étreinte. De l'un des boxes pointa la tête d'un cheval qui, d'une manière ou d'une autre, avait senti la présence de la femme. Rachele vint près de lui, approcha sa bouche de l'oreille en tenant un bras sur son cou et commença à lui parler à voix basse.

Puis elle le caressa longuement sur le front, le laissa, se tourna vers Montalbano, s'approcha de lui, l'étreignit et l'embrassa. Longuement, adhérent à l'homme de tout son corps. Le commissaire eut la sensation que la température avait d'un coup monté d'une vingtaine de degrés. Puis elle s'écarta.

— Mais ça, ce n'est pas le baiser que je vous aurais donné si j'avais gagné.

Montalbano n'arépondit pas, il était abasourdi. Elle le reprit par la main et le tira à elle.

— Et maintenant, où allons-nous ?

— Je veux donner à manger à Rayon de Lune.

Elle s'arrêta devant une grange pitchounette, la porte était fermée, mais il lui suffit de tirer pour qu'elle s'ouvre.

L'odeur de foin était si forte qu'elle suffoquait. Elle entra, le commissaire la suivit. Et dès qu'il fut entré, Rachele referma la porte.

— Où est la lumière ?

— Laissez tomber.

— Mais comme ça, on ne voit rien.

— Moi, je vois, dit Rachele.

Et il se la retrouva nue entre les bras. Elle s'était déshabillée en un tournevire.

Le parfum de sa peau étourdissait. Accrochée au cou de Montalbano, la bouche collée à sa bouche, elle se laissa tomber en arrière, l'attirant dans le foin. Montalbano était tellement ahuri qu'on aurait dit un mannequin.

— Embrasse-moi, ordonna-t-elle d'une voix changée.

Montalbano l'embrassa. Et elle, au bout d'un moment, se retourna, se mettant à plat ventre.

— *Monte-moi, dit la voix désagréable.*

Il se retourna pour regarder la femme.

Ce n'était plus une femme, mais presque un cheval. Elle s'était mise à quatre pattes...

Le rêve !

Voilà ce qui l'avait mis mal à l'aise ! Le portail absurde, la femme-cheval... Un instant, il s'immobilisa, lâcha la femme...

— Qu'est-ce qui te prend ! Embrasse-moi ! arépéta Rachele.

— *Allez, monte-moi, arépéta-t-elle.*

Il la monta et elle partit au galop qu'on aurait dit un furgarone, une fusée...

Après, il l'entendit bouger, se lever et tout à coup une lumière jaunâtre éclaira la scène. Rachele, toujours nue, se tenait à côté de la porte, près de l'interrupteur, et le fixait.

Tout à coup, elle se mit à rire à sa façon, jetant la tête en arrière.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— T'es drôle. Tu m'attendris.

Elle s'approcha, s'agenouilla et l'embrassa. Montalbano entreprit de se revêtir à toute vitesse.

Mais ils perdirent encore dix minutes à s'ôter réciproquement la paille qui s'était glissée partout où elle pouvait se glisser.

Ils refirent le chemin de l'aller, sans parler, un peu détachés l'un de l'autre.

Ils n'avaient vraiment rien à se dire.

Puis, comme il avait prévu, Montalbano se cogna contre un arbre. Mais cette fois, Rachele ne lui porta pas secours en le prenant par la main. Elle se contenta de demander :

— Tu t'es fait mal ?

— Non.

Mais, comme ils se trouvaient encore dans la partie obscure de l'espace où étaient disposées les tables, Rachele l'étreignit soudain et lui dit dans une oreille :

— Ça m'a beaucoup plu.

Montalbano intérieurement, éprouva une espèce de vergogne. Il se sentit même un peu vexé.

Ça m'a beaucoup plu ! Putain, c'était quoi, cette phrase ? Qu'est-ce que ça signifiait ? Que la dame était satisfaite de la prestation ? Elle était contente du produit ? La cassate Montalbano vous fera goûter le paradis ! La glace Montalbano n'a pas d'égale ! Le cannolo Montalbano vous plaira ! Goûtez-le !

Il fut pris de fureur. Passque si, à Rachele, la chose avait plu, lui, ça lui restait en travers de la gorge. Qu'est-ce qu'il y avait eu entre eux deux ? Un pur et simple accouplement. Comme deux chevaux dans une grange. Et lui, à un certain point, il n'avait plus pu, ou su, s'arrêter. Comme il était vrai qu'il suffisait de trébucher une fois pour trébucher toujours !

Pourquoi l'avait-il fait ?

La question était inutile, puisqu'il connaissait bien la raison : la peur, maintenant toujours présente même si elle n'était pas évidente, des années qui passent, qui fuient, et le fait d'avoir été avant avec cette gamine de vingt ans, dont il ne voulait même pas se rappeler le nom⁴, et maintenant avec Rachele, tout cela, c'était des tentatives ridicules, misérables et minables, d'arrêter le temps. L'arrêter au moins durant les quelques secondes où seul le corps vivait, tandis que la tête se perdait dans un grand rien enfin hors du temps.

Quand ils arrivèrent à leurs places, le dîner était fini. Quelques tables avaient déjà été débarrassées par les serveurs. Il y avait une certaine atmosphère lugubre, quelques projecteurs avaient été éteints. Il ne restait que peu de gens qui avaient encore envie de se faire dévorer par les moustiques.

Ingrid les attendait assise à la place de Guido.

— Guido est retourné à Fiacca, annonça-t-elle à Rachele. Il était un peu agacé. Il a dit qu'il t'appellera plus tard.

— Bien, dit Rachele sur un ton indifférent.

— Où avez-vous été ?

— Salvo m'a accompagnée dire au revoir à Rayon de Lune.

À ce « Salvo », Ingrid eut une espèce de petit sourire.

— Je me fume cette cigarette et puis je vais au dodo, ajouta Rachele.

Montalbano aussi s'en alluma une. Ils fumèrent en silence. Puis Rachele se leva, fit la bise à Ingrid.

— Je viens en fin de matinée à Montelusa.

— Quand tu veux.

Puis elle se serra contre Montalbano, lui posa un léger baiser sur les lèvres.

— Demain, je te téléphone.

À peine Rachele se fut-elle éloignée qu'Ingrid se pencha en avant, tendit un bras et acommença à tâter les cheveux du commissaire.

— Tu es plein de brins de paille.

— On s'en va ?

— Allons-y.

NEUF

Ils se levèrent. Dans les salons, ils rencontrèrent en tout et pour tout une dizaine de personnes.

Certains, à demi endormis, étaient effondrés dans des fauteuils. Étant donné qu'il n'était pas si tard, à l'évidence le potage et les rougets pourris avaient fait un certain effet, à mi-chemin entre l'empoisonnement et la lourdeur d'estomac. La cour s'était à présent presque entièrement vidée d'automobiles.

Ils se tapèrent trois cents mètres de route à pied jusqu'à ce qu'ils voient la voiture d'Ingrid, désormais solitaire, garée sous un amandier, mais le bagnard n'était plus visible dans les environs. Il avait laissé le véhicule avec les clés sur la portière.

Comme il faisait nuit et qu'il y avait peu de circulation, Ingrid se sentit autorisée à garder une moyenne de cent cinquante. Non contente de cela, dans un virage, elle dépassa un poids lourd tandis qu'en face fonçait une autre voiture. À cet instant, Montalbano réussit à lire sa propre notice nécrologique dans le journal. Mais cette fois, il ne voulut pas lui donner la satisfaction de lui dire de ne pas rouler si vite.

Ingrid ne parlait pas, elle conduisait avec attention, la pointe de la langue entre les lèvres, mais ça se voyait qu'elle n'était pas, contrairement à son habitude, d'humeur rieuse. Elle n'ouvrit la bouche que quand ils arrivèrent en vue de Marinella.

— Rachele a eu ce qu'elle voulait ? attaquait-elle brusquement.

— Grâce à ton aide.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Que Rachele et toi, vous vous êtes mises d'accord, peut-être quand vous vous êtes changées pour aller dîner. Elle t'aura dit qu'il lui plairait, comment dire, de m'essayer. Et toi, tu as dégagé le terrain en sortant un Giogiò qui n'a jamais existé. C'est vrai ou pas ?

— Oui, oui, d'accord.

— Et alors, qu'est-ce que tu as ?

— Il m'est venu une attaque de jalousie tardive, ça te va comme ça ?

— Non, ça ne me va pas. C'est illogique.

— La logique, je te la laisse tout entière. Moi, je raisonne d'une autre manière.

— C'est-à-dire ?

— Salvo, le fait est qu'avec moi, tu fais le saint alors qu'avec les autres...

— Mais c'est toi qui m'as sponsorisé auprès de Rachele, j'en suis

certain !

— Sponsorisé ?

— Oh que oui ! Tu sais, Rachele, la cassata Montalbano est la meilleure qui soit ! L'essayer c'est l'adopter !

— Mais bon sang, qu'est-ce que tu racontes ?

Ils étaient arrivés. Montalbano descendit de voiture sans lui dire au revoir. Ingrid sortit aussi et se planta devant lui.

— Tu m'en veux ?

— Je t'en veux à toi, je m'en veux à moi, j'en veux à Rachele et à l'univers entier.

— Écoute-moi un peu, Salvo, parlons clair. C'est vrai que Rachele m'a demandé si elle pouvait tenter le coup avec toi et que moi j'ai libéré le terrain. Mais il est tout aussi vrai que, quand vous avez été seuls, elle ne t'a sûrement pas pointé un revolver pour te faire faire ce qu'elle voulait. Elle te l'a d'une certaine façon demandé et toi tu as consenti. Tu pouvais dire non et tout finissait là. Tu ne peux pas nous en vouloir, ni à moi, ni à Rachele, mais seulement à toi-même.

— Bon, ça va, mais...

— Laisse-moi finir. Et j'ai aussi compris ce que tu veux dire avec ton histoire de cassate. Tu voulais du sentiment ? Tu voulais une déclaration d'amour ? Tu voulais que Rachele te susurre passionnément : « Je t'aime, Salvo. Tu es la seule personne que j'aime au monde » ? Tu voulais l'alibi des sentiments pour tirer ton coup et te sentir moins coupable ? Rachele, honnêtement, t'a proposé de faire un, attends, comment on dit..., ah, un troc. Et tu l'as accepté.

— Oui, mais...

— Et tu veux savoir quoi ? Tu m'as un peu déçue.

— Pourquoi ?

— Je pensais que tu aurais su t'en sortir, avec Rachele. Et maintenant, suffit. Excuse-moi d'avoir craqué et bonne nuit.

— Excuse-moi, toi.

Le commissaire attendit qu'Ingrid reparte, leva un bras pour la saluer puis se retourna, ouvrit la porte, alluma, entra, se pétrifia.

Les voleurs avaient mis la maison sens dessus dessous.

Après avoir essayé pendant une demi-heure de remettre tout en place, il se découragea. Sans l'aide d'Adelina, il n'y arriverait jamais, autant laisser les choses comme elles étaient. Il était près de 1 heure, mais il avait perdu le sommeil. Les voleurs avaient forcé la porte-fenêtre de la véranda et ils n'avaient pas dû avoir beaucoup de peine vu que lui, quand Ingrid était passée le prendre, il ne l'avait pas fermée à clé. Il avait suffi d'un coup d'épaule pour l'ouvrir.

Il entra dans le débarras où la bonne gardait le matériel pour la maison et s'aperçut que là aussi les voleurs avaient soigneusement

cherché. La caisse à outils avait été ouverte et le contenu répandu à terre. Enfin, il trouva le marteau, le tournevis et trois ou quatre vis pitchounettes. Mais dès qu'il commença à tenter de réparer la serrure de la porte-fenêtre, il se rendit compte que vraiment, il avait besoin de lunettes.

Mais comment se faisait-il qu'il ne s'était pas rendu compte avant qu'il avait la vue qui baissait ? Son humeur, déjà noire à cause de Rachele et de la belle surprise découverte à la maison, devint encore plus noire, comme l'encre. Tout à coup, il se rappela que dans le tiroir de la table de nuit, il y avait des lunettes de son père qu'il gardait en même temps que la montre.

Il alla dans sa chambre, ouvrit le tiroir. L'enveloppe avec l'argent était toujours là et il y avait aussi l'étui à lunettes.

Mais il trouva aussi une chose qu'il ne s'attendait pas à trouver : la montre de son père qui lui avait été rendue.

Il mit les lunettes, vit tout de suite mieux. Revint dans la salle à manger et commença à réparer la serrure.

Les voleurs, qu'il n'était plus exact d'appeler ainsi, n'avaient rien adérobé. Ils lui avaient même restitué ce qu'ils avaient emporté à leur première visite.

Et cela, c'était un signal clair, ou mieux, en clair : « Cher Montalbano, nous ne sommes pas entrés dans ta maison pour voler, mais pour chercher quelque chose. »

Ils l'avaient trouvé, après avoir fait cette méticuleuse perquisition que même pas, eux, de la police, ils en faisaient de pareilles ? Et qu'est-ce que ça pouvait être ?

Une lettre ? Mais chez lui il n'avait aucune correspondance qui importait à quiconque.

Un document ? Quelque chose d'écrit qui concernait une enquête ? Mais lui, il apportait rarement la besogne à la maison et de toute façon, le lendemain, il la ramenait au commissariat.

En tout cas, la conclusion de l'histoire était que s'ils ne l'avaient pas trouvée, cette chose, ils referaient sûrement un autre tour chez lui, encore plus dévastateur que le premier.

La réparation de la fenêtre lui parut réussie. Il vérifia en ouvrant et fermant deux fois et chaque fois la gâche fonctionna.

— *Voilà, quand tu prendras ta retraite, tu pourrais te consacrer à des petits travaux domestiques de ce genre*, dit Montalbano 1.

Il fit semblant de ne pas avoir entendu. L'air nocturne lui avait apporté des senteurs de mer et, en conséquence, lui avait éveillé le 'pétit. À midi, la veille, il n'avait à peu près rien mangé, le soir deux cuillères de ce potage à l'acide chlorhydrique. Il ouvrit le réfrigérateur : olives vertes, olives noires, *cacio cavallo*, anchois. Le pain était un peu dur mais encore mangeable. Le vin n'amanquait pas. Il se fit une

belle assiette de ce qu'il y avait et se le porta sur la véranda.

Sûr que les voleurs, continuons provisoirement à les appeler ainsi, se dit-il, avaient dû mettre beaucoup de temps pour aréussir à perquisitionner la maison de cette manière. Est-ce qu'ils le savaient qu'il était parti et qu'il ne rentrerait qu'en pleine nuit ? S'ils le savaient, alors ça voulait dire que querqu'un les avait avertis. Et qui le savait qu'il irait à Fiacca ? Seules Ingrid et Rachele le savaient.

Un moment, Montalbà, ne te mets pas à courir, passque en courant comme ça tu pourrais tomber dans un précipice de conneries. L'explication la plus simple était qu'ils le surveillaient. Et dès qu'ils l'avaient vu partir, ils avaient forcé la porte-fenêtre en plein jour. Du reste, qui pouvait être sur la *pilaja*, la plage, à cette heure ? Ils étaient entrés, avaient repoussé la porte-fenêtre et avaient eu tout l'après-midi pour besogner en paix.

La première fois, ils n'avaient pas fait la même chose ? Ils avaient attendu qu'il sorte pour aller acheter le whisky et ils étaient entrés. Oui, ils l'avaient à l'œil, le surveillaient.

Et peut-être qu'en ce moment même, pendant qu'il mangeait pain et olives, ils étaient là à le mater. Bouh, quel tracassin !

Il éprouva une sensation de malaise intense à l'idée que chacun de ses mouvements était sous contrôle de gens inconnus. Il se souhaita qu'ils aient atrouvé ce qu'ils cherchaient, comme ça ils arrêteraient de lui casser les burnes.

Quand il eut fini de manger, il rapporta à la cuisine assiette, couverts, verres et bouteille, ferma à clé la porte-fenêtre en se félicitant de la besogne qu'il avait faite, alla se prendre une douche. Pendant qu'il se lavait, querques bouts de paille lui glissèrent de la tête jusqu'aux pieds, puis furent engloutis par le petit tourbillon de l'orifice d'évacuation.

Il fut aréveillé par les cris d'Adelina qui entrait dans sa chambre, épouvantée.

— Oh mère de Dieu ! Oh petite madone sainte ! Et qu'est-ce qui fut ?

— Les voleurs, Adeli.

— Les voleurs chez vosseigneurie ?

— C'est ce qu'on dirait.

— Et qu'est-ce qu'ils vous adérobèrent ?

— Rin. Ou plutôt, rends-moi service. Pendant que tu ranges, vérifie s'il me manque querque chose.

— Bon. Vous le voulez, un café ?

— Bien sûr.

Il se le but au lit. Et, toujours au lit, se fuma sa première cicarette.

Puis il alla dans la salle de bains, s'habilla, retourna dans la cuisine

pour la deuxième tasse.

— Tu sais quoi, Adeli ? À hier soir, à Fiacca, j'ai mangé un potage, je regrette de te le dire, que j'avais jamais rien mangé de pareil.

— C'est vrai, *dutturi* ? dit Adelina, mécontente.

— C'est vrai. Je me suis fait donner la recette. À peine je l'atrouve, je te la lis.

— *Dutturi*, je sais pas si j'aurai assez de temps pour remettre en ordre la maison.

— Ne t'inquiète pas. Tu fais ce que tu peux. Tu continueras demain.

— Ah *dottori dottori* ! Comment c'est que vous avez passé le dimanche saint ?

— Je suis allé à Fiacca chez des amis. Qui est là ?

— Fazio est sur les lieux. Je vous l'appelle ?

— Non, j'y vais moi.

Fazio était dans une pièce avec deux bureaux. L'autre était à disposition d'un fonctionnaire de même grade absent depuis cinq ans et qui n'avait pas été remplacé par manque de personnel, comme arépondait M. le Questeur chaque fois qu'il lui en était fait la demande écrite.

Fazio se leva, étonné, en le voyant, c'était rare que le commissaire entre dans son bureau.

— Bonjour, *dottore*, qu'est-ce qu'il y a ? Vous voulez que je vienne chez vous ?

— Non. Vu que je dois porter plainte, c'est moi qui dois venir ici.

— Une plainte ?

Fazio était ébahi.

— Oui. Je dois porter plainte pour un vol avec effraction. Ou peut-être une tentative de vol avec effraction. Ce qui est sûr, c'est qu'on m'a cassé quelque chose. Les couilles.

— *Dottore*, j'ai rin compris.

— Les voleurs sont entrés chez moi, à Marinella.

— Les voleurs ?!

— Mais ce n'était certainement pas des voleurs.

— Ce n'était pas des voleurs ?

— Écoute, Fazio, ou t'arrêtes de répéter ce que je dis ou je vais avoir sérieusement les nerfs. Ferme ta bouche qui est restée ouverte et assois-toi. Comme ça, je m'assois moi aussi et je te raconte toute l'histoire.

Fazio s'assit raide comme un manche à balai.

— Donc, un soir, M^{me} Ingrid...

Et il lui raconta la première venue des voleurs avec la disparition de la montre.

— Beh, fit Fazio, à moi, ça me semble un vol fait par deux loubards

pour s'acheter quelques doses.

— Il y a la deuxième partie. C'est un feuilleton. À hier, à 3 heures de l'après-midi, Mme Ingrid passa en voiture...

Cette fois, à la fin, Fazio garda le silence.

— Tu ne dis rien ?

— Je réfléchissais. Il est clair que la première fois, ils ont volé la montre pour passer pour des voleurs, mais qu'ils n'ont pas trouvé ce qu'ils cherchaient. Obligés de revenir, ils ont décidé de jouer cartes sur table et vous ont rendu la montre. Peut-être que la restitution de la montre peut signifier qu'ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient et que donc, ils ne reviendront plus.

— Mais nous ne le savons pas avec certitude. Une chose est sûre : ils sont pressés de trouver ce qu'ils cherchent. Et s'ils ne l'ont pas trouvé, peut-être qu'ils vont essayer aujourd'hui même, ou cette nuit ou demain au maximum.

— Il m'est venu une idée, dit Fazio.

— Dis-la.

— Vosseigneurie est presque sûre qu'ils vous tiennent à l'œil ?

— À quatre-vingt-dix pour cent.

— À quelle heure votre bonne s'en va de chez vous ?

— Vers midi et demi, une heure moins le quart.

— Vous pouvez téléphoner en lui disant que vous rentrez manger chez vous ?

— Oui, bien sûr. Mais pourquoi ?

— Vosseigneurie va manger chez vous de façon que personne ne puisse entrer pendant que vous y êtes. À 3 heures, j'arrive avec un véhicule de service. Je mets la sirène et je fais du barouf. Vous sortez en courant, vous montez en voiture et nous partons.

— Où on va ?

— On va visiter les temples. S'ils vous surveillent, ils vont se persuader que je suis venu vous prendre pour une urgence. Et ils entreront tout de suite en action.

— Eh beh ?

— Ceux qui vous surveillent ne savent pas qu'il y a Galluzzo posté dans les parages. Je vais l'envoyer tout de suite, en lui expliquant la situation.

— Mais non, Fazio, ça ne vaut pas la peine de...

— Vous faites pas prier, *dottore*. C't'histoire me plaît pas du tout.

— Mais tu as idée de ce qu'ils cherchent ?

— Vosseigneurie ne le sait pas et veut le savoir de moi ?

— Quand commence le procès de Giacomo Licco ?

— D'ici une semaine, il me semble. Pourquoi vous me l'ademandez

?

Giacomo Licco avait été arrêté par Montalbano il y avait quelque

temps. C'était une petite main de la Mafia, un encaisseur du *pizzo*, l'argent du racket. Un jour, il avait tiré dans les jambes d'un commerçant qui refusait de payer. Le commerçant, effrayé, avait toujours soutenu que c'était un inconnu qui lui avait tiré dessus. Mais le commissaire avait trouvé une grande quantité d'indices qui menaient à Giacomo Licco. Mais il s'agissait d'un procès, dans lequel il devrait témoigner, dont on ne savait pas quelle pourrait être l'issue.

— Peut-être qu'ils viennent rin chercher. Peut-être qu'il s'agit d'un avertissement : fais attention à comment tu te conduis au procès passque nous, on peut entrer et sortir de chez toi quand et comme on veut.

— Ça aussi, c'est possible.

— Allô, Adelina ?

— Je vous écoute, *dutturi*.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— J'essaie de ranger la maison.

— Tu as préparé à manger ?

— Je le fais après.

— Fais-le tout de suite. À 1 heure, je viens manger à Marinella.

— Comme vosseigneurie voudra.

— Qu'est-ce que tu as acheté ?

— Deux soles que je vous fais frites. Et en entrée, pâtes au chou-fleur.

Fazio entra.

— Galluzzo est parti pour Marinella. Il sait où se cacher pour surveiller votre maison du côté de la mer.

— Très bien. Écoute, n'en parle à personne, même pas à Mimì.

— D'accord.

— Assieds-toi. Augello est là ?

— Oh que oui.

Il souleva le combiné.

— Catarella, dis au *dottor* Augello de venir dans mon bureau.

Mimì s'apréSENTA tout de suite.

— À hier, je suis allé à Fiacca, qu'il y avait 'ne course de chevaux. Mme Esterman courait aussi avec une monture prêtée par Lo Duca. Lequel m'a parlé longuement. D'après lui, il s'agit d'une vengeance d'un certain Gerlando Gurreri, un de ses ex-palefreniers. Déjà entendu son nom ?

— Jamais, dit d'une seule voix le duo Fazio-Augello.

— Et alors il faudrait en savoir plus. Il paraît qu'il s'est mis avec des délinquants. Tu t'en occupes, Fazio ?

— D'accord.

— On pourrait savoir, mot pour mot, ce que t'a dit Lo Duca ?

— Je vous dis tout de suite.

— Ce n'est pas une hypothèse qui repose sur rien, fut le commentaire de Mimì quand le commissaire eut fini de parler.

— C'est mon avis aussi, opina Fazio.

— Mais si Lo Duca a raison, dit Montalbano, vous vous rendez compte que l'enquête finit là ?

— Et pourquoi ? demanda Augello.

— Mimì, ce que Lo Duca m'a raconté à moi, il ne l'a pas raconté et ne le racontera pas aux collègues de Montelusa. Eux, ils ont entre les mains une plainte contre x concernant le vol de deux chevaux. Ils ignorent qu'un des deux a été massacré, vu que nous ne le leur avons pas dit. D'autre part, nous n'avons même pas une plainte de Mme Esterman. Et Lo Duca, explicitement, m'a dit savoir que nous n'avions pas de contacts avec les collègues de Montelusa. Et donc, de quelque côté qu'on regarde, nous n'avons aucune carte en main qui nous indique comment procéder.

— Et alors ? demanda Mimì.

— Alors, il y a au moins deux choses à faire. La première est d'en savoir plus sur Gerlando Gurreri. Toi, Mimì, tu m'as reproché d'avoir cru aux paroles de Mme Esterman sans avoir vérifié. Faisons une vérification sur ce que m'a raconté Lo Duca à partir du coup de barre qu'il a donné à Gurreri. Il aura bien été admis dans un 'pital de Montelusa, non ?

— J'ai compris, dit Fazio. Vosseigneurie veut les preuves que l'histoire racontée par Lo Duca est vraie.

— Exactement.

— Ce sera fait.

— Et la seconde chose, c'est que, dans l'hypothèse de Lo Duca, il y a un élément important. Il est venu me dire qu'en réalité personne ne sait, à l'heure actuelle, lequel des deux chevaux a été tué, si c'est le sien ou celui de Mme Esterman. Lo Duca soutient que cela sert à le faire mijoter à petit feu. Mais une chose est sûre : que personne ne sait vraiment avec certitude quel cheval a été tué. Lo Duca m'a dit aussi que le sien s'appelle Rudy. Maintenant, s'il y a une photographie de cette bête et que Fazio puisse la voir...

— Je sais peut-être où la trouver, avança Mimì.

Il eut un petit rire et poursuivit :

— Sûr que ce Gurreri, il a beau ne pas avoir toute sa tête, d'après ce qu'a raconté Lo Duca, il raisonne très bien.

— En quel sens ?

— Dans le sens que d'abord il tue le cheval de Mme Esterman pour que Lo Duca reste anxieux sur le sort de son cheval à lui, après il téléphone à Mme Esterman de manière que Lo Duca ne puisse dissimuler le vol du cheval... À moi, il me semble que c'est un gros

malin, tu parles d'un pauvre fou !

— Je l'ai fait remarquer à Lo Duca, dit Montalbano.

— Et lui, qu'est-ce qu'il t'a répondu ?

— Que très probablement, Gurreri est conseillé par l'un de ses complices.

— Bah, fit Mimi.

DIX

Il allait sortir pour aller à Marinella quand le téléphone sonna.

— *Dottori* ? Ah, *dottori* ! Il y aurait qu'il y la madame Estera Manni.

— Elle est au téléphone ?

— Oh que oui.

— Dis-lui que je ne suis pas là.

À peine le combiné reposé, le téléphone sonna de nouveau.

— *Dottori*, il y aurait qu'au tiliphone, il y a un type qui dit qu'il s'appelle Pasquale Cirribbicci.

Ce devait être Pasquale Cirrincii, un des deux fils d'Adelina, la bonne, tous deux voleurs qui ne faisaient qu'entrer et sortir de prison. Mais Montalbano était parrain du fils de Pasquale.

— Qu'est-ce qu'il y a, Pasquale ? T'appelles de la prison ?

— Oh que non, *dottore*, aux arrêts domiciliaires, je suis.

— Il y a quelque chose ?

— *Dottore*, ce matin, ma mère m'a téléphoné et m'a informé.

Adelina avait informé son fils voleur que des voleurs étaient entrés chez le commissaire. Montalbano n'ouvrit pas la bouche, attendant la suite.

— Je voulais vous dire que j'ai passé quelques coups de fil à des amis.

— Et qu'est-ce que tu as appris ?

— Que les amis n'y sont pour rien. Y'en a un qui m'a dit comme ça qu'il était pas con au point de venir adérober chez vous. Donc la chose a été faite par des étrangers ou ne concerne pas ma catégorie.

— Peut-être qu'elle concerne une catégorie supérieure ?

— Ça, je saurais pas vous le dire.

— Très bien, Pasqua. Je te remercie.

— À votre service.

Et donc, c'était certain à présent, il ne s'agissait pas de voleurs. Et il ne croyait pas non plus à l'hypothèse des étrangers. Ça devait être quelque chose d'autre, qui n'appartenait pas à la catégorie, comme l'appelait Pasquale.

Il mit la table sur la véranda, réchauffa les pâtes au chou-fleur et acommença à manger. Et tandis qu'il se régala, il eut la sensation aiguë d'être maté. Il arrive souvent que le regard insistant d'un autre ait le même effet qu'un appel, on se sent appelé mais on ne sait pas de quel côté, et on se met à regarder de partout.

Sur la *pilaja*, on ne voyait pas âme qui vive, à part un chien qui

boitillait, le pêcheur du matin était revenu à terre et sa barque était tirée au sec.

Il se leva pour gagner la cuisine se prendre les soles et en cet instant fut presque aveuglé par un éclair qui le frappa et disparut. Certainement le réflexe du soleil sur une vitre. Ça venait du côté de la mer.

Mais sur la mer, pinsa-t-il, il n'y a ni fenêtre, ni maisons ni automobiles.

Feignant de prendre l'assiette sale, il se pencha en avant et leva les yeux. Il y avait une barque immobile à quelque distance de la berge, mais combien d'hommes elle portait, ça, il ne réussit pas à le voir. Autrefois, quand il était plus jeune, il aurait pu voir jusqu'à la couleur de leurs yeux. Bah, peut-être qu'il exagérait un peu, mais c'est sûr, il aurait mieux vu.

Chez lui, il avait des jumelles mais ceux qui le surveillaient depuis la barque avaient sûrement aussi les leurs, et ils se seraient aperçus qu'il les avait repérés. Le mieux était de faire mine de rin.

Il entra et au bout d'un moment ressortit sur la véranda avec les soles, accommença de se les manger.

Et peu à peu, il finit par se convaincre que cette barque était déjà là quand il avait ouvert la porte-fenêtre pour dresser la table. Il n'y avait pas prêté attention, sur le moment. Il finit de manger que deux heures étaient passées, alla à la salle de bains, se lava. Puis il revint sur la véranda avec un livre en main, s'assit, s'alluma une cicarette. La barque n'avait pas bougé.

Il commença à lire et au bout d'un quart d'heure, entendit une sirène qui s'approchait. Il continua à lire comme si la chose ne l'aregardait pas. Le bruit se rapprocha toujours plus, s'interrompit à la hauteur de l'esplanade devant la maison. De l'endroit où ils s'atrouvaient, ceux de la barque pouvaient voir aussi bien la véranda que l'esplanade. Il entendit la sonnette.

Il se leva, alla ouvrir. Fazio gardait carrément le gyrophare allumé.

— *Dottore*, il y a une urgence.

Pourquoi jouait-il la comédie alors qu'ils étaient seuls ? Peut-être que Fazio pinsait qu'il y avait querque micro caché ? Quelle exagération !

— J'arrive tout de suite.

Ceux de la barque avaient sûrement vu la scène. Il ferma à clé la porte-fenêtre, sortit, ferma la porte de la maison, monta en voiture.

Fazio remit la sirène et partit dans un grand bruit de pneus, de quoi provoquer l'envie de Gallo.

— J'ai compris d'où ils me surveillent.

— D'où ?

— D'une barque. Tu penses qu'il vaut mieux avertir Galluzzo ?

— Il vaut peut-être mieux. Je l'appelle sur son portable.

Galluzzo arépondit tout de suite.

— Gallù, je voulais te dire que le *dottore* s'est aperçu... ah oui ? Très bien, fais attention.

Il coupa et se tourna vers le commissaire.

— Galluzzo avait déjà repéré que les trois personnes dans la barque faisaient semblant de pêcher, et qu'en fait elles surveillaient la maison.

— Il s'est mis où, Galluzzo ?

— *Dottore*, vous vous arappelez qu'à la hauteur de votre maison, mais de l'autre côté de la route, il y a une villa en construction depuis dix ans ? Ben, lui, il s'atrouve au deuxième étage.

— Mais où tu m'emmènes ?

— On n'avait pas dit qu'on allait se faire 'ne visite des temples ?

Avant la route panoramique des temples, qu'on ne pouvait faire qu'à pied, mais on les laissa passer vu que la voiture était de la police, Montalbano fit arrêter Fazio, alla au bar-marchand de journaux et acheta un guide.

— Vous voulez jouer au touriste pour de bon ?

Non, il ne voulait pas jouer au touriste mais le fait était que, même s'il était venu là souvent, chaque fois il n'arrivait pas à se rappeler l'époque de la construction, les mesures, le nombre de colonnes.

— Allons au sommet, dit le commissaire, et au fur et à mesure qu'on visitera les temples, on redescendra.

Arrivés au sommet, ils garèrent la voiture et, à pied, se tapèrent la grimpe jusqu'au temple le plus élevé.

La construction du temple de Junon Lucine remonte à 450 av. J. -C. Long de 41 mètres et large de 19, il avait 34 colonnes...

Ils se le visitèrent consciencieusement, remontèrent en voiture ; quelques mètres plus loin, ils s'arrêtèrent, se garèrent, se firent à pied la montée vers le deuxième temple.

Le temple de la Concorde date de 450 av. J. -C. 34 colonnes d'une hauteur de 6,83 m, long de 42,10 m et large de 19,70 m...

Ils se le visitèrent et puis firent de même que précédemment.

Le temple d'Hercule est le plus ancien. Il remonte à 520 av. J. -C. Longueur 73,40 m...

Ils se le visitèrent scrupuleusement.

— On va voir l'autre temple ?

— Non, dit Montalbano qui en avait marre de l'archéologie. Mais qu'est-ce qu'il fait, Galluzzo, il s'est passé presque une heure !

— S'il ne téléphone pas, ça veut dire que...

— Appelle-le.

— Oh que non, *dottore*. Et si, à cette heure, il s'atrouve près de la maison et que son portable se met à sonner ?

— Alors, appelle-moi Catarella et passe-le-moi.

Fazio s'exécuta.

— Catarè, il y a du neuf ?

— Oh que non, *dottori*. Mais la madame Estera Manni tiliphona. Elle a dit comme ça si vosseigneurie peut l'arappeler.

Ils passèrent une autre demi-heure à marcher de long en large devant le temple.

Montalbano devenait de plus en plus nerveux. Fazio tenta de le calmer.

— *Dottore*, pourquoi le temple de la Concorde est presque intact et les autres pas ?

— Passqu'il y a eu un empereur, Théodose, qui ordonna la destruction de tous les temples et sanctuaires païens, à l'exception de ceux qui étaient changés en églises chrétiennes. Comme celui de la Concorde adevint une église chrétienne, il resta debout. Un bel exemple de tolérance. Exactement comme il arrive aujourd'hui.

Mais une fois faite la digression culturelle, le commissaire revint sur le sujet.

— Tu veux voir que ces trois dans la barque étaient vraiment des pêcheurs ? Écoute, allons nous asseoir au bar.

Ce ne fut pas possible. Toutes les tables étaient occupées par des touristes 'nglais, allemands, français et surtout japonais qui photographiaient tout et n'importe quoi, jusqu'au caillou qui s'était fourré sous leur chaussure. Le commissaire acommença à jurer.

— Allons-nous-en, décida-t-il, n'y tenant plus.

— Et où on va ?

— Allons nous casser les cornes à...

À ce moment précis, le portable de Fazio sonna.

— C'est Galluzzo, dit-il en portant l'appareil à son oreille. C'est bon, on arrive, articula-t-il tout de suite après.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Qu'il faut qu'on vienne tout de suite chez vous à Marinella.

— Et il ne t'a rien dit d'autre ?

— Oh que non.

Ils se firent la route pire que Schumacher à un grand prix de Formule 1, mais sans gyrophare ni sirène. Quand ils arrivèrent, ils trouvèrent la maison rouverte.

Ils entrèrent en courant.

Dans la salle à manger, une moitié de porte-fenêtre pendouillait sur ses gonds.

Galluzzo, pâle comme un mort, était assis sur le canapé. Il s'était bu un verre d'eau et le gardait en main, vide. Dès qu'il les vit, il se leva.

— Ça va ? lui demanda Montalbano en le dévisageant.

— Oh que oui, mais j'ai eu une belle frousse.

— Pourquoi ?

- Un des deux m'a tiré trois fois dessus sans me toucher.
- Vraiment ? Et toi ?
- Moi, j'ai répondu. Et je crois que j'ai chopé celui qui n'avait pas tiré. Mais son compagnon, celui qui était armé, se l'est traîné jusqu'à la route où les attendait 'ne voiture.
- Tu te sens de tout nous raconter depuis le début ?
- Oh que oui, maintenant, c'est passé.
- Tu veux une goutte de whisky ?
- Bonne idée, *dottore* !

Montalbano lui ôta le verre des mains, lui servit une portion abondante et la lui tendit. Fazio, qui était sorti sur la véranda, revint à l'intérieur le visage sombre.

— Après que vous êtes partis, ceux-là, ils ont attendu une demi-heure avant de revenir sur la plage, commença Galluzzo.

— Ils voulaient être sûrs qu'on était vraiment partis, dit Fazio.

— Mais 'ne fois revenus sur la rive, ils sont restés longtemps près de la barque, en regardant à droite et à gauche. Puis, comme il était passé presque une heure, deux d'entre eux ont pris de gros bidons dans la barque et se sont dirigés vers ici.

— Et le troisième ? demanda Montalbano.

— Le troisième, lui, a commencé à s'éloigner avec la barque. Alors, je suis sorti de la villa en construction et je suis venu en courant me poster à l'angle gauche de votre maison. Quand j'ai regardé, un des deux, qui avait en main un pied-de-biche, venait juste de forcer la porte-fenêtre. Ils sont entrés. Comme je réfléchissais à ce que j'allais faire, les deux sont sortis de nouveau sur la véranda, ils étaient sûrement venus prendre les bidons qu'ils avaient laissés dehors. J'ai pînsé que je pouvais plus perdre de temps. Alors j'ai fait un saut en avant en pointant le pistolet et j'ai crié : « Ne bougez pas ! Police ! »

— Et comment ont-ils réagi ?

— Ah, *dottore* ! Un des deux, le plus gros, en un tournevire, a sorti un revorber et m'a tiré dessus. Moi, je me suis abrité au coin. Juste après, j'ai vu qu'ils s'enfuyaient vers l'esplanade devant la porte. Je les ai suivis. Et le gros m'a encore tiré dessus. J'ai tiré moi aussi et l'autre, qui courait à côté, a fait une embardée comme un type bourré et il est tombé à genoux. Alors, le gros, d'un bras, l'a soulevé et m'a tiré dessus une troisième fois. Ils sont arrivés à la route, il y avait une voiture avec les portières ouvertes et ils se sont enfuis.

— Donc, observa Montalbano, ils avaient déjà prévu de s'enfuir par la terre.

— Excuse-moi, dit Fazio à Galluzzo, mais pourquoi tu n'as pas continué à les suivre ?

— Parce que mon pistolet s'est enrayé, arépondit Galluzzo.

Il le sortit de sa poche et le tendit à Fazio.

— Rapporte-le à l'armurerie avec tous mes remerciements. S'ils s'étaient aperçus que je ne pouvais plus tirer, à cette heure, je ne serais pas là à vous raconter toute l'histoire.

Montalbano esquissa un mouvement pour gagner la véranda.

— J'ai déjà contrôlé, *dottore*. Ce sont deux bidons d'essence de vingt litres. Ils avaient l'intention de mettre le feu à votre maison.

Et ça, c'est une bien belle nouveauté.

— *Dottore*, comment je dois faire ?

— Pour quoi ?

— Pour les deux balles que j'ai tirées. Si ceux de l'armurerie me demandent...

— Tu leur dis que tu as dû tirer sur un chien enragé et que l'arme s'est enrayée !

— Mais vosseigneurie, quelle intention avez-vous ? demanda Fazio.

— De faire réparer la porte-fenêtre, dit le commissaire, tranquille comme Baptiste.

— Si vous voulez, en une heure, je vous la répare, moi, dit Galluzzo. Vous avez des outils ?

— Va voir dans le débarras.

— *Dottore*, reprit Fazio. Il faut qu'on se mette d'accord sur une explication.

— Pourquoi ?

— Si ça se trouve, dans cinq minutes arrivent les nôtres ou les carabiniers.

— Pourquoi ? arépéta le commissaire.

— Il y a eu un échange de coups de feu, oui ou non ? Quatre coups ont été tirés ! Et querqu'un, dans les parages, a dû avertir la police ou les...

— Combien tu paries ?

— Sur quoi ?

— Que personne n'a appelé personne. La majorité de ceux qui ont entendu les détonations, étant donné l'heure, ou bien auront pînsé au pot d'échappement d'une moto ou à un jeu de garnements. Les deux ou trois qui ont compris qu'il s'agissait de coups de pistolet, étant des personnes compétentes et avisées, auront continué à se mêler de leurs oignons.

— Y'a tout ce qui faut, dit Galluzzo en revenant avec la caisse à outils.

Et il se mit à la besogne. Au bout d'un moment, tandis qu'il martelait, le commissaire demanda à Fazio :

— Allons à la cuisine. Tu le veux, un café ?

— Oh que oui.

— Et toi, Gallù ?

— Oh que non, *dottore*. Passque sinon cette nuit je dors pas.

Fazio était taciturne et pensif.

— T'es inquiet ?

— Oh que oui, *dottore*. La barque, l'automobile, la surveillance continue, l'intervention de trois hommes au moins, ça c'est un truc organisé. Pour moi, ça pue la Mafia, si vous voulez vraiment savoir. Peut-être que quand vous avez pîné au procès de Giacomo Licco, vous ne vous êtes pas trompé.

— Fazio, ici, moi, je n'ai pas de papiers qui concernent Licco. Et ça, ils s'en sont rendu compte quand ils ont fait leur longue perquisition. Si aujourd'hui, ils sont revenus mettre le feu à la maison, ça veut dire qu'ils veulent m'intimider.

— C'est ce que je suis en train de vous dire.

— Mais tu es convaincu qu'ils le font pour Licco ?

— Et qu'est-ce que vous avez d'autre de gros, en ce moment ?

— De gros, rin.

— Et alors ? Écoutez-moi, derrière c't'histoire, y'a sûrement les Cuffaro. Licco est des leurs.

— Et tu penses qu'ils peuvent arriver jusque-là pour un type comme Licco qui est un moins que rien ?

— *Dottore*, moins ou plus que rien, c'est toujours un de leurs hommes. Ils peuvent pas l'abandonner. S'ils le défendent pas, ils risquent de perdre la confiance et le respect de leurs affidés.

— Mais comment peuvent-ils s'imaginer que, moi, effrayé, je vais aller au tribunal pour dire que je me suis trompé, que Licco n'a rien à voir avec l'affaire ?

— Mais ce n'est pas ce qu'ils veulent ! Ils veulent que vous, au procès, vous vous montriez un petit peu incertain. Ça suffit. Pour ce qui est de démolir les indices, les avocats des Cuffaro s'en occuperont. Et si vous voulez un conseil, cette nuit, venez dormir au commissariat.

— Ils ne reviendront plus, Fazio. Ma vie n'est pas en danger.

— Et qu'est-ce que vous en savez ?

— Pour la simple raison qu'ils sont venus mettre le feu quand j'étais sorti. S'ils voulaient me tuer, à part le fait qu'avec un fusil de précision, ils pouvaient me tirer dessus à n'importe quel moment depuis la barque, ils auraient mis le feu de nuit, pendant que j'étais à l'intérieur, à dormir.

Fazio réfléchit quelques instants.

— Vous avez peut-être raison. Ils ont besoin de vous vivant.

Mais il parut plus dubitatif qu'avant.

— *Dottore*, il y a un truc que je comprends pas. Pourquoi vosseigneurie ne veut faire savoir cette histoire à prisonne ?

— Réfléchis un peu. Moi, je porte plainte officiellement pour tentative de vol avec effraction. Tentative, passque je ne sache pas qu'ils se soient emporté quoi que ce soit. Et tu sais ce qui se passe le

jour même ?

— Non.

— À la seconde où on retransmet le journal de Televigàta, surgit la tête en cul-de-poule du journaliste Pippo Ragonese qui dit : « Vous connaissez la nouvelle ? Les voleurs peuvent impunément entrer et sortir de chez le commissaire Montalbano ! » Et moi, je serais immédiatement couvert de merde.

— D'accord. Mais vosseigneurie pourrait aller parler en tête à tête avec le questeur.

— Avec Bonetti-Alderighi ?! Tu veux rigoler ? Lui, il m'ordonnerait de procéder suivant les règles ! Et moi, je m'arètrouverais bien ridicule aux yeux de tous. Non, Fazio, c'est pas que je ne veux pas, c'est que je ne peux pas.

— Comme vous voulez. Qu'est-ce que vous faites, vous revenez au commissariat ?

Montalbano regarda sa montre. Il était 6 heures passées.

— Non, je reste là.

Une demi-heure plus tard, Galluzzo triomphant communiqua qu'il avait fini la réparation et que la porte-fenêtre était comme neuve.

Adelina avait aréussi à mettre le salon en ordre, mais la chambre à coucher était encore sens dessus dessous. Tous les tiroirs avaient été ouverts et leur contenu répandu à terre, ils avaient même sorti les vêtements accrochés dans l'armoire et en avaient retourné les poches.

Un moment !

Ça, ça voulait dire que ce qu'ils cherchaient était quelque chose qui pouvait tenir dans une poche. Une feuille de papier ? Un petit objet ? Non, une feuille de papier pouvait être l'hypothèse la plus juste. Et alors, on revenait au point de départ : le procès contre Licco. Le téléphone sonna, il alla répondre.

— *Parlu eu 'u commissariu Montalbanu ?* Une voix profonde qui demandait en pur dialecte si elle parlait au commissaire Montalbano.

— Oui.

— Fais ce que tu dois faire, *strunzu*, connard.

Il n'eut pas le temps d'arépondre que la communication fut interrompue.

La première chose qu'il pinça fut qu'ils continuaient à le surveiller, étant donné que le coup de fil était arrivé après le départ de Fazio et Galluzzo. Mais même s'ils avaient été là, qu'est-ce qu'ils auraient pu faire ? Rin de rin. Mais le commissaire, en compagnie de deux de ses hommes, se serait certainement moins inquiété. Un subtil raisonnement psychologique. De l'autre côté, à tout diriger, il devait y avoir un gros malin, comme avait dit Mimì.

La deuxième chose qu'il pinça fut que lui, il ne pourrait jamais faire

ce qu'il devait faire vu qu'il n'avait pas la moindre idée de ce que, d'après l'anonyme du coup de fil, il devait faire.

Qu'ils s'expliquent mieux, merde !

ONZE

Il retourna dans la chambre à coucher pour remettre de l'ordre, et cinq minutes n'étaient pas passées que le téléphone sonnait nouvellement. Il souleva le combiné et parla avant que l'autre puisse ouvrir la bouche.

— Ecoute-moi, très grande tête de con.

— Après qui t'en as ? l'interrompt Ingrid.

— Ah, c'est toi ? Excuse-moi, je croyais... Dis-moi.

— Vu l'accueil, je ne crois pas que tu sois de l'humeur qui convient. Mais j'essaie quand même. Je désire seulement te demander pourquoi tu ne veux pas répondre aux coups de fil de Rachele...

— C'est elle qui t'a demandé de me poser la question ?

— Non, c'est une initiative personnelle, j'ai vu que ça l'a mise mal. Alors ?

— Tu dois me croire, aujourd'hui, ça a été une journée que...

— Tu me jures que ce n'est pas une excuse ?

— Je te le jure pas, mais ce n'est pas une excuse.

— Tant mieux, je croyais qu'il t'était venu le rejet catholique de la femme qui t'a induit à pécher.

— Tu ne devrais pas le mettre sur ce ton.

— Pourquoi ?

— Je pourrais te répondre que, comme tu m'as expliqué, entre Rachele et moi, il y a eu un troc, un échange. Si Mme Esterman n'a pas de revendications à ce sujet...

— Elle n'en a pas. Au contraire.

— ... nous n'avons pas de raison de nous parler, tu ne crois pas ?

Ingrid ne parut pas avoir entendu.

— Alors, je lui dis de t'appeler chez toi plus tard ?

— Non. Mieux vaut demain matin, au bureau. Maintenant, je dois... sortir.

— Tu lui répondras ?

— Promis.

Après deux heures à se démener, à se pencher et se relever, à prendre et reprendre, à tirer et pousser, la chambre à coucher était redevenue comme avant.

Et maintenant, il aurait dû manger quelque chose, mais il n'avait pas de 'pétit.

Il s'assit sur la véranda, alluma une cicarette.

Tout à coup, il pinsa que comme ça, ça n'allait pas, avec en plus la

lumière de la véranda allumée, il offrait une cible parfaite, d'autant plus que la nuit était très obscure. Toutefois, qu'il fût certain qu'ils n'avaient aucune 'ntention de le tuer, il ne l'avait pas dit à Fazio pour le rassurer, mais passqu'il en était profondément convaincu. Au point qu'il avait laissé son pistolet, comme d'habitude, dans la boîte à gants.

De toute façon, s'ils avaient pris la décision de lui tirer dessus, comment pourrait-il s'adéfendre ? Avec un pistolet, qui peut-être s'enrayerait au deuxième coup, comme il était arrivé à Galluzzo, contre trois kalachnikovs ?

En allant dormir au commissariat comme l'avait suggéré Fazio ? Allons donc !

La première fois qu'il mettrait le nez dehors, pour aller manger ou se boire un café, l'habituel motard à casque intégral pourrait l'alourdir de quelques kilos de plomb.

Se déplacer toujours avec une escorte ? Mais l'escorte, cela avait été amplement démontré, n'avait jamais réussi à éviter un meurtre.

Au plus, elle avait servi à augmenter le nombre de morts : en plus de la victime désignée, deux ou trois membres de l'escorte.

Et il était inévitable qu'il en fût ainsi. Passque qui t'approche pour te tuer, sait exactement ce qu'il doit faire, il a peut-être fait des dizaines de répétitions et de simulations, alors que ceux de l'escorte, qui sont entraînés à tirer en réaction, c'est-à-dire après avoir été attaqués, en défense et non pas en attaque, ne connaissent rin des 'ntentions de qui t'approche. Quand ils le comprennent, quelques secondes plus tard, il est trop tard : la différence de quelques secondes entre l'agresseur et l'agressé est la carte maîtresse du tueur.

'Nzumma, en somme, la tête de celui qui utilise les armes pour tuer est un pas en avant de qui use les armes pour se défendre.

Toutefois, il était nerveux, il ne pouvait pas le nier.

Nerveux, pas effrayé.

Et aussi profondément offensé.

Quand il avait vu la maison sens dessus dessous, il avait eu une sensation de vergogne. Certes, la comparaison n'était pas soutenable, mais, de loin, il avait compris pourquoi une femme très souvent a honte de porter plainte pour viol.

Sa maison, c'est-à-dire lui-même, avait été brutalement violée, fouillée, retournée par des mains étrangères et il n'avait pu en parler avec Fazio qu'en faisant semblant de plaisanter. La perquisition de l'appartement l'avait troublé beaucoup plus que la tentative d'incendie.

Et puis, il y avait l'offense du coup de fil. Il ne s'agissait pourtant ni du ton ni de l'insulte finale.

L'offense consistait dans le fait que quelqu'un pouvait pinser qu'il était homme à céder à une intimidation et d'agir suivant le bon

vouloir des autres, comme un quelconque pauvre type ou *quaquaraquà*. Est-ce qu'il leur avait jamais permis, par le moindre geste, un demi-mot, de penser une chose pareille de lui ?

À coup sûr, ces gens-là n'allaient pas s'arrêter. Et ils adémontraient qu'ils étaient pressés.

— Fais ce que tu dois faire.

Peut-être que Fazio avait raison, tout ce qui lui arrivait avait un rapport quelconque avec le procès Licco. Dans toute la reconstruction qu'il avait faite pour envoyer Licco au trou, il s'appelait qu'il y avait un point faible. Mais lequel, il n'arrivait pas à le préciser. Les avocats de Licco avaient certainement repéré ce point faible et en avaient parlé aux Cuffaro. Lesquels s'étaient mis en mouvement.

La première chose à faire le lendemain matin, c'était de prendre le dossier de Licco et de se le relire.

Le téléphone sonna. Il le laissa sonner. Au bout d'un moment, il ne sonna plus. S'ils étaient en train de l'observer, ils verraient qu'ils prenaient les choses tranquillement, il ne se levait même pas pour aller répondre.

Quand le sommeil le gagna et qu'il rentra, il adécida de laisser la porte-fenêtre entrouverte, comme ça, s'ils avaient l'intention de lui rendre une visite nocturne, ils n'auraient pas besoin de la forcer une troisième fois.

Il alla à la salle de bains, se coucha et à l'instant où il fut entre les draps, le téléphone sonna de nouveau. Cette fois, il se leva et arépondit.

C'était Livia.

— Pourquoi tu n'as pas répondu tout à l'heure ?

— Quand tout à l'heure ?

— Il y a une heure.

Donc, c'était elle qui l'avait appelé.

— Peut-être que j'étais sous la douche et que je n'ai pas entendu.

— Tu vas bien ?

— Oui. Et toi ?

— Bien. Je voulais te demander une chose.

Et de deux. D'abord Ingrid et maintenant Livia. Elles avaient toutes des demandes à lui adresser. À Ingrid, il avait arépondu avec un demi-mensonge, devrait-il faire de même avec Livia ? Il forgea un proverbe tout neuf : « Cent mensonges par jour libèrent des ennuis d'amour. »

— Demande.

— Les jours qui viennent, tu seras très occupé ?

— Pas excessivement.

— J'ai très envie de passer quelques jours à Marinella avec toi. Demain après-midi, à 3 heures, je pourrais prendre un avion et...

— Non !

Il avait dû le crier.

— Merci ! dit Livia après une pause.

Et elle raccrocha.

Sainte Mère, et maintenant, comment faisait-il pour lui expliquer que ce non lui était sorti comme un cri du cœur parce qu'il avait peur de la mêler à cette maudite affaire dans laquelle lui-même se trouvait enfoncé jusqu'au cou ?

Et si ces types, au hasard, alors que Livia était avec lui, se mettaient à tirer ne fût-ce qu'à titre démonstratif ? Non, Livia, c'était vraiment pas le moment qu'elle mette les pieds à Marinella.

Il la rappela. Il s'attendait à ce qu'elle ne décroche pas, mais elle le fit.

— Juste parce que je suis curieuse.

— De quoi ?

— De voir quelle excuse tu réussis à trouver pour justifier ton « non ».

— Je comprends que ça t'ait mise mal. Mais tu vois, Livia, il ne s'agit pas d'excuses, il faut que tu me croies, mais de fait ces derniers jours, les voleurs sont entrés chez moi trois fois et...

Livia commença à rire et n'en finissait plus.

Putain, mais qu'est-ce qu'il y avait de si rigolo, on pouvait savoir ? Tu lui dis que les voleurs entrent et sortent de chez toi quand et comme il leur convient et elle, non seulement elle ne te dit rien de réconfortant, mais elle trouve carrément la chose comique ? Ah, que de compréhension ! Il commença à s'agacer.

— Écoute, Livia, je ne vois pas...

— Les voleurs chez le célèbre commissaire Montalbano. Ah ah !

— Si tu réussis à te calmer...

— Ah ! Ah !

Raccrocher ? Prendre patience ? Heureusement, il sentit qu'elle se calmait.

— Excuse-moi, mais ça m'a paru tellement drôle !

Voilà quelle serait la réaction des gens si ça venait à se savoir au-dehors.

— Je te raconte comment ça s'est passé. C'est une histoire curieuse. Parce aujourd'hui même, ils sont revenus, tu sais ?

— Qu'est-ce qu'ils ont volé ?

— Rien.

— Rien ?! Raconte !

— Un soir, il y a trois jours, Ingrid est venue dîner chez moi...

Il se mordit la langue, mais c'était trop tard. Le mal était fait.

À l'autre bout du fil, le baromètre devait commencer à signaler l'arrivée d'une tempête. Depuis que la situation entre eux était redevenue normale, Livia avait été prise d'une jalousie dont elle

n'avait jamais été affectée auparavant.

— Et depuis quand avez-vous pris cette habitude ? demanda Livia d'une voix ironique et faussement allègre.

— Quelle habitude ?

— De dîner tous les deux à Marinella. Au clair de lune. À propos, tu l'allumes la chandelle sur la table ?

Ça finit en engueulade.

Et ensuite, entre l'énervement provoqué par la visite des trois qui voulaient lui brûler sa maison, l'énervement suscité par le coup de fil anonyme, et l'énervement de l'engueulade avec Livia, il finit par dormir à peine, et cet « à peine » fractionné par vingtaines de minutes. Quand il s'aréveilla, il était complètement abruti. Une douche qui dura une demi-heure et un quart de litre de café le mirent en condition de distinguer au moins sa main gauche de sa main droite.

— Je ne suis là pour personne, annonça-t-il en passant devant Catarella.

Catarella lui courut après.

— Vous n'y êtes pas tiliphoniquement ou de présence ?

— Je ne suis pas là, tu veux le comprendre, oui ou non ?

— Même pas pour M. le Questeur ?

Pour Catarella, M. le Questeur était juste une marche en dessous du Père Éternel.

— Même pas.

Il entra dans son bureau, ferma la porte à clé, atrouva au bout d'une demi-heure de jurons le dossier qui concernait son enquête sur Giacomo Licco.

Il se l'étudia deux heures durant, en prenant des notes.

Puis il téléphona au proc' Giarrizzo, qui devait soutenir l'accusation au procès.

— Le commissaire Montalbano, je suis. Je voudrais parler avec le *dottor* Giarrizzo.

— Le *dottore* est au tribunal. Il en aura pour toute la matinée, arépondit une voix féminine.

— Quand il rentre, vous lui demandez s'il peut me rappeler ? Merci.

Il se mit dans la poche la feuille avec les notes et souleva le combiné.

— Catarella, Fazio est là ?

— Il ne se trouve pas sur les lieux, *dottori*.

— Et Augello ?

— Lui, il est sur les lieux.

— Dis-lui de venir chez moi.

Il s'arappela qu'il avait fermé la porte à clé, se leva, l'ouvrit et s'atrouva devant Mimì Augello une revue à la main.

— Pourquoi tu t'es enfermé à clé ?

Si quelqu'un fait quelque chose, qui autorise quelqu'un d'autre à lui demander pourquoi il le fait ? Il détestait ce genre de questions. Ingrid : pourquoi tu ne réponds pas à Rachele ? Livia : pourquoi tu n'as pas entendu mon premier appel ? Et maintenant, Mimì.

— En confidence, Mimì, j'avais plus ou moins l'intention de me pendre, mais comme tu es arrivé...

— Ah mais, écoute, si tu as cette intention que par ailleurs j'approuve inconditionnellement, je m'en vais tout de suite et je te laisse continuer.

— Entre et assois-toi.

Mimì vit sur le bureau le dossier du procès Licco.

— Tu révisais la leçon ?

— Oui. Tu as du neuf ?

— Oui. C'te revue.

Et il la posa sur la table devant le commissaire. C'était une revue bimestrielle sur papier glacé, luxueuse, débordant de l'argent des contribuables. Ça s'appelait *La Province* et avait pour sous-titre *Art, Sport et Beauté*.

Montalbano la feuilleta. Horribles tableaux de peintres amateurs qui s'auto comparaient au minimum à Picasso, poésies ignobles signées par des poétesses au double patronyme (les poétesses le font toujours), vie et miracle d'un certain Montelusien adevenu maire-adjoint d'un trou perdu au Canada, et enfin, dans la section sport, bien cinq pages consacrées à Saverio Lo Duca et ses chevaux.

— Que dit l'article ?

— Des conneries. Mais toi, ça t'intéressait, la photographie du cheval volé, non ? C'est la troisième. Quel cheval a monté Mme Esterman ?

— Rayon de Lune.

— C'est celui de la quatrième.

Chaque photo, pleine page en couleur, avait en légende le nom de la monture.

Pour mieux les examiner, Montalbano prit dans son tiroir une loupe.

— On dirait Sherlock Holmes, dit Mimì.

— Et toi, tu serais le Dr Watson ?

Entre le cheval mort sur la *pilaja* et celui photographié, il ne trouva aucune différence. Mais il n'y connaissait rin en chevaux. La seule chose à faire était de téléphoner à Rachele, mais il ne voulait pas le faire en prisence de Mimì, vu qu'elle était capable, le croyant seul, d'aborder des sujets périlleux.

Mais à l'instant où Augello sortit pour regagner son bureau, il appela Rachele sur son portable.

— Montalbano, je suis.

— Salvo ! Génial ! Ce matin, je t'ai appelé mais on m'a répondu que tu n'étais pas là.

Il avait complètement oublié qu'il avait promis sérieusement à Ingrid d'arépondre à l'appel de Rachele. Il fallait balancer un autre boniment. Il forgea sur-le-champ un autre proverbe : « Souvent le boniment t'épargne bien du tourment. »

— Je n'étais pas là, de fait. Mais dès que je suis rentré et que j'ai su que tu m'avais cherché, je t'ai appelée.

— Je ne veux pas te faire perdre du temps. Il y a du neuf dans l'enquête ?

— Laquelle ?

— Mais celle sur l'abattage de mon cheval !

— Nous ne faisons aucune enquête, vu que de ton côté, il n'y a pas de plainte déposée.

— Ah non ? fit Rachele, déçue.

— Éventuellement, tu peux t'adresser à la questure de Montelusa. C'est là que Lo Duca a porté plainte pour le vol des deux chevaux.

— Mais j'espérais que...

— Désolé. Écoute, vu que je me suis retrouvé entre les mains, tout à fait par hasard, une revue où il y a une photographie du cheval volé à Lo Duca...

— Rudy.

— Oui. Il m'a semblé que Rudy était identique au cheval mort que j'ai vu sur la plage.

— Ils se ressemblaient beaucoup, bien sûr. Mais ils n'étaient pas identiques. Par exemple, Super, mon cheval, avait une petite tache très bizarre, une espèce d'étoile à trois pointes, sur le flanc gauche. Tu l'as vue ?

— Non. Parce qu'il était justement couché sur l'autre flanc.

— C'est pour ça qu'ils l'ont fait disparaître. Pour ne pas le faire identifier. Je suis toujours plus convaincue que Scisci a raison : ils veulent le faire mijoter à petit feu.

— C'est possible...

— Écoute...

— Dis-moi.

— Je voudrais... te parler. Te voir.

— Rachele, tu dois me croire, je ne te raconte pas de mensonges, mais je me trouve dans un moment vraiment difficile.

— Mais pour survivre, tu dois manger, non ?

— Ben oui. Mais je n'aime pas parler quand je mange.

— Je te parlerai seulement cinq minutes, je te le promets, quand on aura fini. On pourrait se voir ce soir ?

— Je ne sais pas encore. Faisons comme ça. À huit heures précises, téléphone-moi ici, au commissariat, et je pourrai te dire.

Il reprit nouvellement en main le dossier de Licco, se le relut, écrivit encore quelques notes. Il s'était passé et repassé les arguments qu'il avait amenés contre Licco avec les yeux d'un avocat de la défense et ce qu'il s'appelait comme un point faible lui apparaissait maintenant non plus comme une légère éraflure de la trame, mais comme un trou béant. Les amis de Licco avaient raison : son attitude à l'audience serait déterminante, il suffisait qu'il montre une légère hésitation sur ce point et les avocats transformeraient ce trou en véritable faille à travers laquelle Licco pourrait tranquillement sortir avec toutes les excuses de la loi.

Vers 1 heure, quand il sortit de son bureau pour aller à la trattoria, Catarella l'appela.

— *Dottore*, excusez-moi, mais vosseigneurie est là ou pas ?

— Qui est au téléphone ?

— Le *dottori* proc' Giarrizzo.

— Passe-le-moi.

— Bonjour, Montalbano, Giarrizzo à l'appareil, vous vouliez me parler ?

— Oui, merci. J'ai besoin de vous voir.

— Vous pouvez passer à mon bureau... attendez... à 17 h 30 ?

Vu et considéré que la veille, il avait pratiquement jeûné, il décida de se refaire.

— Enzo, j'ai beaucoup de 'pétit.

— J'en suis content, *dottore*. Qu'est-ce que je vous apporte ?

— Tu sais quoi ? Je te laisse choisir.

— Laissez-moi faire.

À un certain moment, à force de manger, il se rendit compte qu'il lui suffirait de l'ajout d'un bonbon à la menthe pour le faire exploser, comme ce personnage d'un film qui s'appelait *Le sens de la vie* et qui l'avait beaucoup amusé. Mais il comprit que ça avait été aussi la nervosité qui l'avait fait s'empiffrer.

Après une bonne demi-heure de promenade sur le môle, il rentra au bureau, mais il se sentait la cale encore trop chargée. Fazio l'attendait.

— Du neuf, cette nuit ? fut la première chose qu'il demanda au commissaire.

— Rien. Et toi, qu'est-ce que tu as fait ?

— Je suis allé au 'pital de Montelusa. J'y ai perdu toute la matinée. Personne ne voulait rin me dire.

— Pourquoi ?

— Le droit à la vie privée, *dottore*. D'autre part, je n'avais aucun mandat écrit.

— Donc, t'as rien obtenu ?

— Qui vous l'a dit ? rétorqua Fazio en sortant un feuillet.

— Qui t'a donné les informations ?

— Un cousin de l'oncle de mon cousin, j'ai découvert qu'il travaillait là.

Les parentés, même éloignées au point de n'être plus considérées comme telles en n'importe quelle autre région d'Italie, était souvent en Sicile l'unique moyen pour avoir des informations, accélérer une procédure, découvrir où était passée une personne disparue, trouver une place à un fils sans emploi, payer moins d'impôts, avoir gratis les billets de cinéma et tant d'autres choses qu'il n'était peut-être pas prudent de faire connaître à qui n'était pas parent.

DOUZE

— Donc, Gurreri Gerlando, né à Vigàta le... commença Fazio en lisant sa feuille.

Montalbano jura, bondit sur ses pieds, se pencha en avant à travers le bureau, lui arracha le feuillet. Et tandis que Fazio restait blême, il le roula en boule et le jeta dans la corbeille. Il ne supportait pas ces litanies d'état civil qui plaisaient tant à Fazio et qui lui rappelaient les généalogies intriquées de la Bible : Japhet fils de Joseph eut quatorze enfants, Rachel, Ibrahim, Lot, Assanagor...

— Et maintenant, je fais quoi ? demanda Fazio.

— Tu me dis ce dont tu te souviens.

— Mais je peux la reprendre après la feuille ?

— D'accord.

Fazio parut rassuré.

— Gurreri a quarante-six ans et il est marié avec... je me rappelle pas, je l'avais écrit sur la feuille. Il habite à Vigàta, 38, via Nicotera...

— Fazio, je te le dis pour la dernière fois : laisse tomber les données d'état civil...

— Très bien, très bien. Gurreri a été admis au 'pital de Montelusa début février 2003, la date exacte je me la rappelle plus parce que je l'avais écrite dans...

— Laisse tomber la date exacte. Et si tu te hasardes encore à me dire qu'il y avait quelque chose d'écrit sur la feuille, je la prends dans la corbeille et je te la fais manger.

— D'accord, d'accord. Gurreri était sans connaissance et il était accompagné par untel dont je ne me rappelle pas le nom parce que je l'avais écrit sur...

— Maintenant, je te tire dessus.

— Excusez-moi, ça m'a échappé. Ce type besognait dans l'écurie de Lo Duca avec Gurreri. Il a déclaré que Gurreri avait été accidentellement frappé par une barre de fer, celle qui servait à fermer l'accès à l'écurie. Bref, ils ont dû le trépaner, ou querque chose de ce genre, passqu'un vaste hématome comprimait le cerveau. L'opération réussit, mais Gurreri resta invalide.

— En quel sens ?

— Dans le sens qu'il acommença à avoir des pertes de mémoire, quelques évanouissements, des accès soudains de colère, des trucs comme ça. J'ai su que Lo Duca lui a payé traitements et spécialistes, mais qu'on ne peut pas dire qu'il y ait eu des améliorations.

— Plutôt des aggravations, à en croire Lo Duca.

— Ça, c'est ce qui concerne le 'pital, mais il y a autre chose.

- C'est-à-dire ?
- Avant de besogner avec Lo Duca, Gurreri s'était fait quelques années de taule.
- Ah oui ?
- Oui. Vol avec effraction et tentative d'homicide.
- Rien que ça.
- Cet après-midi, je vais m'occuper de savoir ce qu'on dit de lui au pays.
- Très bien, va.
- Excusez-moi, *dottore*, je peux récupérer le feuillet ?

Il partit pour Montelusa à quatre heures et demie. Dix minutes après qu'il se fut mis en route, querqu'un derrière lui klaxonna. Montalbano se mit de côté pour le laisser passer mais l'autre avançait lentement, se porta à sa hauteur et lui dit :

- Attention que vous avez un pneu crevé.
- Sainte Mère ! Et maintenant, comment il faisait, lui qui n'avait jamais aréussi à changer une roue de toute sa vie ? Heureusement, à ce moment passait une voiture de carabiniers. Il leva le bras gauche et ils s'arrêtèrent.
- Vous avez besoin de quelque chose ?
- Oui, merci. Merci infiniment. Je suis le géomètre Galluzzo. Si vous pouviez gentiment me changer la roue gauche arrière...
- Vous ne savez pas le faire ?
- Oui, mais malheureusement, j'ai le bras droit qui a une mobilité limitée, il ne peut soulever de poids.
- On va le faire.

Il arriva au bureau de Giarrizzo avec dix minutes de retard.

- Excusez-moi, *dottore*, mais le trafic...

Le proc' quadragénaire Nicola Giarrizzo était un gros homme massif, près de deux mètres de hauteur sur presque deux de largeur, qui quand il parlait avec querqu'un, aimait arpenter la pièce avec pour conséquence qu'il allait continûment heurter tantôt 'ne chaise, tantôt le cadre de la fenêtre, tantôt son propre bureau. Non parce que sa vue baissait ou parce qu'il était distrait, mais passque l'espace d'un bureau normal ne lui suffisait pas ; on eût dit un éléphant dans 'ne cabine téléphonique.

Quand le commissaire lui eut expliqué le motif de sa visite, il garda un instant le silence. Puis il dit :

- Ça me paraît un peu tard.
- Pour quoi ?
- Pour venir m'exprimer vos doutes.
- Mais vous voyez...
- Et même si vous étiez venu m'exprimer des certitudes absolues,

ce serait également trop tard.

— Mais pourquoi, excusez-moi ?

— Parce que désormais, ce qu'il y avait à écrire a été écrit.

— Mais je suis venu parler, pas écrire.

— C'est pareil. À ce point, rien ne peut rien changer. Il y aura sûrement des nouveautés, et des grosses, mais elles sortiront au cours du débat. C'est clair ?

— Très clair. Et de fait je suis venu vous dire que...

Giarrizzo leva une main et l'arrêta.

— De plus, je ne crois pas que votre mode d'agir soit très correct. Vous, jusqu'à preuve du contraire, vous êtes aussi témoin.

C'était vrai. Et Montalbano encaissa. Il se leva passablement furieux. Il avait encore eu l'air d'un con.

— Ben, alors...

— Qu'est-ce que vous faites ? Vous vous en allez ? Vous vous êtes vexé ?

— Non, mais...

— Asseyez-vous, dit le proc' en se cognant contre l'un des vantaux de la porte resté ouvert.

Le commissaire s'assit.

— Pouvons-nous parler sur un mode purement théorique ? proposa Giarrizzo.

Qu'est-ce que ça voulait dire, un mode théorique ? Pour une raison ou pour une autre, Montalbano consentit.

— D'accord.

— Alors, sur un mode théorique, je répète, et juste pour le goût du débat, mettons le cas d'un certain commissaire de police qu'à partir de maintenant, nous appellerons Martinez...

Le nom que le proc' voulait lui donner ne plut pas à Montalbano.

— On pourrait pas l'appeler autrement ?

— Mais c'est un détail sans aucune espèce d'importance ! En tout cas, si vous y tenez, suggérez le nom qui vous revient, dit Giarrizzo, irrité, en se cognant contre un meuble classeur.

D'Angelantonio ? De Gubernatis ? Filipazzo ? Cosentino ? Aromatis ? Les noms qui lui venaient ne sonnaient pas bien. Il se rendit.

— Bon, gardons Martinez.

— Alors, mettons que ce Martinez qui a conduit, etc., etc., les enquêtes sur untel que nous appellerons Salinas...

Mais pourquoi Giarrizzo s'était-il fourré dans la tête d'utiliser des noms espagnols ?

— ... ça vous va bien, Salinas ? Accusé d'avoir tiré sur un commerçant qui, etc., etc., s'aperçoit, etc., etc., que l'enquête a un point faible, etc., etc.

— Excusez-moi, qui s'en aperçoit ? demanda Montalbano,

complètement ahuri d'etc.

— Martinez, non ? Le commerçant, que nous appellerons...

— Alvarez del Castillo, dit Montalbano, rapide.

Giarrizzo parut un peu dubitatif.

— Trop long. Appelons-le simplement Alvarez. Mais le commerçant Alvarez, bien que se contredisant ouvertement, nie avoir reconnu en Salinas le tireur. Jusque-là nous y sommes ?

— Nous y sommes.

— D'autre part, Salinas affirme avoir un alibi qu'il ne veut pas révéler à Martinez. Donc le commissaire poursuit tout droit sa route, convaincu que Salinas ne veut pas lui révéler son alibi parce qu'en réalité, il n'en a pas. Le tableau est exact ?

— Exact. Mais à ce point, il me vient... il vient un doute à Martinez : et si Salinas a vraiment un alibi et le sort au procès ?

— Mais ceci est le doute qui est venu aussi à ceux auxquels il revenait de valider l'arrestation et puis le renvoi au procès ! dit Giarrizzo, trébuchant sur un tapis et menaçant de s'effondrer sur le commissaire qui, un instant, redouta de mourir écrabouillé sous le colosse de Rhodes.

— Et comment ils l'ont dissipé, le doute ?

— Par un supplément d'enquête qui s'est conclu il y a trois mois.

— Mais je n'ai pas...

— Martinez n'en a pas été chargé parce qu'il avait déjà fait son travail. En conclusion : l'alibi de Salinas serait une femme, sa maîtresse, avec laquelle, selon ses dires, il se trouvait quand quelqu'un tirait sur Alvarez.

— Excusez-moi. Mais si Lie... si Salinas a vraiment un alibi, alors ça veut dire que le procès se concluera par sa...

— ... condamnation ! dit Giarrizzo.

— Pourquoi ?

— Parce que cet alibi, au moment où les défenseurs de Salinas le sortiront, l'accusation saura comment le démonter. Et en outre, les défenseurs ne savent pas que l'accusation est au courant du nom de la femme qui devrait fournir cet alibi tardif.

— Je pourrais savoir qui c'est ?

— Vous ? Mais commissaire Montalbano, en quoi cela vous concerne ? Éventuellement, ça devrait être Martinez qui le demande.

Il s'assit, écrivit quelque chose sur une feuille de papier, se leva, tendit la main à Montalbano qui la lui serra, étonné.

— Ça m'a fait plaisir de vous voir. On se reverra à l'audience.

Il voulut sortir, se cogna contre le vantail fermé, l'arracha à moitié, sortit. Le commissaire, encore ahuri, se pencha pour mater la feuille sur le bureau. Un nom y était écrit : Concetta Siragusa.

Il retourna en courant à Vigàta, entra au commissariat, dit à

Catarella, en lui passant devant :

— Appelle Fazio sur son portable.

Il eut à peine le temps de s'asseoir que le téléphone sonnait.

— Qu'est-ce qu'il y a, *dottore* ?

— Laisse tomber tout ce que t'es en train de faire et viens tout de suite.

— J'arrive.

Et donc, désormais, il était clair que Fazio et lui avaient pris la mauvaise route.

Ce n'était pas lui, Montalbano, qui avait fait l'enquête sur l'alibi de Licco mais certainement les carabinieri, à la demande de Giarrizzo. Et tout aussi certainement, les Cuffaro avaient-ils été mis au courant de cette enquête des militaires.

Ce qui signifiait que, quelle que soit l'attitude qu'il prendrait à l'audience, cela n'aurait pas la moindre influence sur le déroulement du procès.

Et donc, toutes les pressions subies, la maison mise sens dessus dessous, la tentative d'incendie, le coup de fil anonyme, tout cela ne concernait en rien l'affaire Licco. Mais alors, qu'est-ce qu'ils voulaient de lui ?

Fazio écouta dans un silence absolu les conclusions auxquelles était arrivé le commissaire après l'entretien avec Giarrizzo.

— Peut-être que vous avez raison, dit-il à la fin.

— Enlève le peut-être.

— Il faudrait attendre leur prochain mouvement, maintenant qu'ils n'ont pas aréussi à brûler la maison.

Montalbano se flanqua une baffe sur le front.

— Ils l'ont fait, le mouvement ! Et j'ai oublié de te le dire !

— Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

— Un coup de fil anonyme.

Et il le lui raconta.

— Le problème est que vous ne savez pas ce qu'ils veulent que vous fassiez.

— Espérons qu'avec leur prochain mouvement, comme tu dis, toi, on aréussisse à comprendre quelque chose. Tu as appris autre chose sur Gurreri ?

— Oui, mais...

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J'ai besoin d'encore un peu de temps, je veux vérifier.

— Dis-moi quand même.

— Il paraît que depuis trois mois, ils l'ont enrôlé.

— Qui ?

— Les Cuffaro. Il paraît qu'ils ont pris Gurreri à la place de Licco.

— Depuis trois mois, tu dis ?

— Oh que oui. C'est important ?

— Je ne sais pas, mais ces trois mois reviennent tout le temps. Il y a trois mois, Gurreri abandonne son domicile, il y a trois mois, on découvre le nom de la maîtresse de Licco, celle qui lui fournit son alibi, il y a trois mois Gurreri est enrôlé par les Cuffaro... bah.

— Si vous n'avez rien d'autre à me dire, reprit Fazio, moi je retourne parler avec une voisine de la femme de Gurreri, qui lui en veut à mort. Elle avait commencé à me dire quelque chose mais vous avez téléphoné et j'ai dû la planter là.

— Elle t'avait déjà dit quelque chose ?

— Oh que oui. Que cette Concetta Siragusa, depuis quelques mois... Montalbano bondit sur ses pieds, les yeux écarquillés.

— Qu'est-ce que t'as dit ?!

Fazio eut presque peur.

— *Dottore*, qu'est-ce que j'ai dit ?

— Répète !

— Que Concetta Siragusa, la femme de Gurreri...

— Putain de merde ! s'exclama le commissaire en retombant pesamment sur la chaise.

— *Dottore* ! Ne m'inquiétez pas ! Qu'est-ce qu'il y a ?

— Attends, laisse-moi me reprendre.

Il s'alluma une cigarette. Fazio se leva et alla fermer la porte.

— D'abord, je veux savoir une chose, dit le commissaire. Tu étais en train de me dire que la voisine t'a dit que depuis quelques mois, la femme de Gurreri... et là, je t'ai interrompu.

— La voisine me disait que Mme Gurreri depuis quelque temps avait peur de son ombre.

— Tu veux savoir depuis quand Siragusa a peur ?

— Oh que oui. Vosseigneurie le sait ?

— Depuis trois mois, Fazio, depuis trois mois exactement.

— Mais comment vous savez ça sur Concetta Siragusa ?

— Je n'en sais rien, mais je peux l'imaginer. Et maintenant, je te raconte ce qui s'est passé. Il y a trois mois, quelqu'un des Cuffaro approche Gurreri, qui est un délinquant minable et lui propose l'enrôlement dans la famille. À lui, ça lui paraît pas vrai, c'est comme d'obtenir un contrat à durée indéterminée après des années de précarité.

— Excusez-moi, mais de quelqu'un comme Gurreri, qui en plus de tout n'a pas toute sa tête, qu'est-ce qu'ils en font, les Cuffaro ?

— Là, je vais t'expliquer. Mais les Cuffaro, ils posent une condition plutôt lourde, à Gurreri.

— C'est-à-dire ?

— Que Concetta Siragusa, sa femme, fournisse l'alibi de Licco. Cette fois, ce fut Fazio qui sursauta.

— Qui vous dit que la maîtresse de Licco, c'est la Siragusa ?
— Giarrizzo. Le nom de la Siragusa, il ne me l'a pas dit, il me l'a écrit sur une feuille qu'il a fait semblant d'oublier sur une table.

— Mais qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie que les Cuffaro, ils en ont strictement rien à foutre, de Gurreri, eux, c'est sa femme qui les intéresse. Laquelle, à un certain point, est obligée d'accepter, bon gré mal gré, même si elle a une grande frousse. En même temps, les Cuffaro disent à Gurreri qu'il vaut mieux qu'il quitte sa maison, ils lui procureront un lieu sûr où habiter.

Il s'alluma une autre cicarette. Fazio alla ouvrir la fenêtre.

— Et comme Gurreri, qui maintenant se sent fort avec les Cuffaro derrière lui, veut se venger de Lo Duca, ils lui donnent un coup de main. Ce sont les Cuffaro les metteurs en scène de l'opération des chevaux, pas un misérable comme Gurreri. En conclusion : depuis trois mois, Licco est enfin en mesure de fournir un alibi qu'il n'avait pas avant, alors que Gurreri a eu la vengeance qu'il voulait. Et ils vécurent tous heureux et contents.

— Et nous...

— Et nous, on se le prend où tu penses. Mais je te dirais plus, continua Montalbano.

— Dites-moi.

— À un certain moment, les défenseurs de Licco citeront comme témoin Gurreri. Tu peux parier. D'une manière ou d'une autre ils arriveront à le faire parler au tribunal. Et Gurreri jurera avoir toujours su que sa femme était la maîtresse de Licco et que pour cette raison il avait abandonné indigné le domicile familial, las des engueulades avec sa femme qui continuait à pleurer sur son mirliflore en prison.

— Si c'est comme ça...

— Et comment tu veux que ce soit ?

— ... il vaut peut-être mieux que vous retourniez voir Giarrizzo.

— Pour lui dire quoi ?

— Ce que vous venez de me dire.

— J'y retourne même pas avec un pistolet sur la nuque, chez Giarrizzo... D'abord, passqu'il m'a fait remarquer que venir le voir n'était pas correct. Ensuite, le supplément d'enquête, il l'a confié aux carabiniers. Qu'il se débrouille avec eux. Et maintenant retourne en courant parler avec la voisine.

À huit heures pile, le téléphone sonna.

— *Dottori*, il y aurait qu'il y a une Madame Estera Manni.

Il l'avait oublié, ce rendez-vous, félicitations ! Et maintenant, qu'est-ce qu'il faisait, il lui disait oui ou non ? Il souleva le combiné, encore 'ndécis.

— Salvo ? C'est Rachele. Tu as abandonné tes réserves ?

Il sentit dans sa voix une légère note d'ironie qui l'irrita.

— Je n'ai pas encore fini.

T'as voulu faire la maligne ? Et alors, mijote dans ton jus.

— Tu penses arriver à te libérer ?

— Ben, je ne sais pas, si d'ici une petite heure... Mais peut-être que ce sera trop tard pour aller dîner.

Il espérait qu'elle lui dise : « Alors mieux vaut se voir un autre soir ».

Mais Rachele répondit :

— D'accord, ne t'inquiète pas. Je peux dîner même à minuit.

Oh Sainte Mère, et maintenant, comment il faisait à passer une heure sans rien avoir à faire au bureau ? Pourquoi s'était-il mis à tant faire le difficile ? Surtout, il lui était venu un 'périt qui le dévorait vivant.

— Tu peux m'attendre un instant au téléphone ?

— Bien sûr.

Il posa le combiné sur le bureau, se leva, s'approcha de la fenêtre et fit semblant de parler à haute voix avec quelqu'un.

— Tu dis qu'on le trouve pas ?... Qu'il vaut mieux renvoyer à demain matin ?... Bon, d'accord.

Il voulut retourner au bureau mais s'immobilisa. Devant la porte, Catarella le regardait avec un air à mi-chemin entre la frayeur et l'inquiétude.

— Vous vous sentez bien, *dottori* ? Sans mot dire, Montalbano lui fit signe du bras tendu de s'en aller immédiatement. Catarella disparut.

— Rachele ? Heureusement, je me suis libéré. Où veux-tu qu'on se voie ?

— Où tu veux, toi.

— Tu es en voiture ?

— Ingrid m'a laissé la sienne.

Ah comme Ingrid était disposée à faciliter les rencontres entre Rachele et lui !

— Elle n'en a pas besoin ?

— Un ami est venu la prendre, qui la raccompagnera. Il lui expliqua où ils devaient se retrouver. Avant de sortir de la pièce, il prit sur le bureau la revue que lui avait amenée Mimì Augello. Elle pouvait l'aider à garder en main les rênes de la conversation avec Rachele, si elle prenait un tour dangereux.

TREIZE

Au parking du bar de Marinella, il s'aperçut que la voiture d'Ingrid n'était pas là. Manifestement, Rachele était en retard. Elle n'avait pas la précision, plus que Suédoise, suisse, de son amie. Il hésita entre l'attendre dehors ou dans le bar. Il se sentait passablement mal à l'aise pour cette rencontre, il ne pouvait le nier. Le fait était qu'il ne lui était jamais arrivé, à cinquante-six ans sonnés, de revoir une femme qui lui était totalement étrangère, après avoir eu avec elle un rapide, comment le définir ?, voilà, congrès charnel, comme l'aurait appelé le proc' Tommaseo. Et la vraie raison pour laquelle il n'avait pas voulu répondre à ses coups de fil était qu'il se sentait maladroit pour parler. Maladroit et assez vergogneux d'avoir montré à cette femme un aspect de soi qui, en substance, ne lui appartenait pas.

Que devait-il dire ? Comment devait-il se comporter ? Quelle tête devait-il faire ?

Pour se donner un peu de courage, il descendit de la voiture, entra dans le bar, alla au comptoir et commanda à Pinto, le barman, un whisky sans glace. Il venait tout juste de le finir quand il vit Pino pâlir en matant la porte d'entrée. Une statue, bouche ouverte comme le ravi de la crèche, un verre dans une main et un torchon dans l'autre.

Il se tourna.

Rachele venait d'entrer.

Elle était d'une élégance qui faisait peur, mais sa beauté effrayait encore plus.

On eût dit que sa présence avait augmenté d'un coup le voltage des lampes allumées. Pino était devenu de marbre, il arrivait pas à bouger.

Le commissaire vint à la rencontre de Rachele. Et elle fut vraiment grande dame.

— Salut, dit-elle en lui souriant, ses yeux bleus brillant d'un plaisir authentique de le voir. Me voilà.

Et elle ne fit pas un mouvement pour lui donner un baiser ou s'en faire donner un en tendant la joue.

Montalbano se sentit envahi d'une vague de gratitude : en un instant, il se retrouva à son aise.

— Tu veux un apéritif ?

— Je préférerais pas.

Montalbano oublia de payer son whisky. Pino était encore dans la même position qu'avant, souffle coupé. Sur le parking, Rachele demanda :

— Tu as décidé où aller ?

— Oui. À Monreale Marina.

— C'est sur la route de Fiacca, il me semble. On prend ta voiture ou celle d'Ingrid ?

— Prenons celle d'Ingrid. Ça ne te dérange pas de conduire ? Moi, je suis un peu fatigué.

Ce n'était pas vrai, mais le whisky lui avait fait effet. Comment était-il possible que deux doigts de whisky lui fassent tourner la tête ? À moins que ce fût le mélange de l'alcool et de Rachele à être fatal ?

Ils partirent. Rachele conduisait de manière sûre, elle allait vite, bien sûr, mais gardait une régularité précise d'allure. Ils mirent dix minutes pour arriver à Monreale.

— Maintenant, c'est toi qui conduis.

D'un coup, toujours sous l'effet de ce mélange fatal, le commissaire oubliâ la route.

— Il me semble qu'elle est à droite.

La route à droite, en terre battue, finissait devant une maison de campagne.

— Alors, il faut retourner en arrière et tourner à gauche.

Celle-là non plus ne s'avéra pas la bonne, elle finissait devant un entrepôt de la coopérative agricole.

— Peut-être qu'il faut aller tout droit, conclut Rachele. Et de fait, cette route se révéla finalement la bonne. Une autre dizaine de minutes plus tard, ils étaient assis dans un restaurant où le commissaire avait été quelques fois, en se retrouvant toujours à bien manger.

La table qu'ils choisirent était juste au bord de la plage. La mer était à une trentaine de pas et battait très légèrement, on comprenait qu'elle n'avait pas grande envie de bouger. On voyait les étoiles, il n'y avait pas un nuage. Une autre table était occupée par deux quinquagénaires sur l'un desquels la vue de Rachele fit un effet presque léthal : il avala son vin de travers et faillit mourir étouffé. Son ami réussit à lui faire reprendre sa respiration *in extremis* à force de grandes tapes dans le dos.

— Ici, ils ont un blanc qui peut servir aussi pour l'apéritif, dit Montalbano.

— Si tu me tiens compagnie.

— Bien sûr. Tu as faim ?

— En descendant de Montelusa à Marinella, je ne l'avais pas mais ça m'est venu. Ce doit être l'air de la mer.

— Ça me fait plaisir. Je t'avoue que les femmes qui n'aiment pas manger parce qu'elles ont peur de grossir me...

Il s'interrompt. Comment se faisait-il qu'il lui venait de parler avec tant de confiance à Rachele ? Qu'est-ce qui lui arrivait ?

— Je n'ai jamais suivi de régime, dit Rachele. En tout cas, jusqu'à aujourd'hui, je n'en ai heureusement jamais eu besoin.

Un garçon apporta le vin. Ils se vidèrent le premier verre.

— Vraiment bon, apprécia Rachele.

Arriva un couple de trentenaires qui voulut choisir une table. Mais à peine la fille eut-elle vu comment le garçon matait Rachele qu'elle se le prit par le bras et se le conduisit à l'intérieur du restaurant.

Le serveur s'apprésenta nouvellement et, en remplissant les verres vides, demanda s'ils voulaient manger.

— Tu veux les pâtes ou les hors-d'œuvre ?

— L'un exclut l'autre ? demanda Rachele.

— Ici, ils servent quinze types différents de hors-d'œuvre. Que franchement, je te conseille.

— Quinze ?

— Plus, même.

— Va pour les hors-d'œuvre.

— Et ensuite ? demanda le serveur.

— On verra après, dit Montalbano.

— J'apporte une autre bouteille avec les hors-d'œuvre ?

— Je dirais que oui.

Au bout d'un petit moment, sur la table, il n'y avait plus de place pour une épingle.

Crevettes, gambas, calamars, thon fumé, boulettes frites de *neonato*⁵, oursins, moules et coques, rondelles de poulpe au sel, en sauce, anchois marinés dans le jus de citron, sardines à l'huile, minuscules calamars frits, petits calamars et supions assaisonnés à l'orange et au céleri, anchois roulés avec un câpre au milieu, sardines à la becfigue, carpaccio d'espadon...

Le silence dans lequel ils mangeaient, échangeant de temps à autre un coup d'œil appréciateur pour les saveurs et les odeurs, ne fut interrompu qu'une fois, précisément durant le passage des anchois roulés aux poulpes, quand Rachele demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Et Montalbano répondit, en se sentant rougir :

— Rien.

Pendant quelques minutes, il s'était perdu dans la contemplation de sa bouche qui s'ouvrait, de la fourchette qui entraît, montrant un instant l'intimité du palais rose comme celui d'une chatte, la fourchette qui sortait vide encore serrée entre les dents éblouissantes, la bouche qui se refermait, les lèvres qui bougeaient légèrement, en rythme, tandis qu'elle mastiquait. Elle avait une bouche qui étourdissait rien que de la mater. Dans un éclair, Montalbano s'arappela la soirée de Fiacca, quand il avait été envoûté par la vue de ses lèvres dans la lueur de la cigarette.

À la fin des hors-d'œuvre, Rachele dit :

— Mon Dieu !

Et elle poussa un long soupir.

— Tout va bien ?

— Très très bien.

Le garçon vint desservir.

— Qu'est-ce que vous commandez pour le second plat ?

— On ne pourrait pas attendre un peu ? proposa Rachele.

— Comme vous voudrez.

Le serveur s'éloigna. Rachele garda le silence. Puis, tout à coup, elle se remplit le verre de vin, prit le paquet de cigarettes et le briquet, se leva, descendit les deux marches qui menaient à la plage, retira ses chaussures d'un seul mouvement des pieds et des jambes et se dirigea vers la mer. Arrivée au bord de l'eau, elle s'arrêta, la mer lui caressant les pieds.

Elle n'avait pas demandé à Montalbano de la suivre, exactement comme le soir à Fiacca. Et le commissaire resta à table. Puis, après une dizaine de minutes, il la vit revenir. Avant de remonter les marches, elle se remit les chaussures.

Quand elle s'assit devant lui, Montalbano eut l'impression que l'azur des yeux de Rachele était un peu plus brillant que la normale. Rachele le fixa et sourit.

Et alors il arriva que de l'œil gauche de la femme, 'ne larme, qui était restée en suspens, lui coula sur la joue.

— Un petit grain de sable, sans doute, dit Rachele, ce qui était un mensonge évident.

Le garçon se repointa comme un cauchemar.

— Ces messieurs dames ont choisi ?

— Qu'est-ce que vous avez ? demanda Montalbano.

— Nous avons de la friture de poisson, du poisson grillé, de l'espadon comme vous le voulez, des rougets à la livournaise...

— Je voudrais juste une salade, dit Rachele.

Et tournée vers le commissaire :

— Excuse-moi mais je ne peux pas.

— Je t'en prie. Moi aussi, je prends une salade. Mais...

— Mais ? répéta le serveur.

— Mettez-y aussi des olives vertes et noires, du céleri, des carottes, des câpres et tout ce qui passe par la tête du cuisinier.

— Moi aussi je la veux comme ça, ajouta Rachele.

— Désirez-vous une autre bouteille ?

Il en était resté assez pour deux verres.

— Pour moi, ça suffit, décida-t-elle.

Montalbano fit signe que non au serveur qui s'en alla, peut-être un peu déçu par la commande réduite.

— Excuse-moi pour tout à l'heure, dit Rachele. Je me suis levée et je m'en suis allée sans rien dire. Mais... en somme, je ne voulais pas me

mettre à pleurer devant toi.

Montalbano n'ouvrit pas la bouche.

— Quelquefois, mais pas souvent malheureusement, ça m'arrive, continua-t-elle.

— Pourquoi dis-tu « malheureusement » ?

— Tu sais, Salvo, il est très difficile que je pleure pour un déplaisir ou une douleur. Tout reste à l'intérieur de moi. Je suis faite comme ça.

— Au commissariat, je t'ai vue pleurer.

— Ça a été la deuxième ou la troisième fois dans ma vie. Mais, regarde comme c'est bizarre, il me vient des pleurs incontrôlés à certains moments de... bonheur, bon, c'est un mot trop fort, mieux vaut dire que je sens en moi un grand calme, tous les nœuds défaits, toutes les... Suffit, je ne veux pas t'ennuyer avec la description de mes états d'âme.

Cette fois encore, Montalbano ne dit rien.

Mais il s'ademandait combien de Rachele différentes il y avait en Rachele.

Celle qu'il avait connue la première fois au commissariat était 'ne femme intelligente, rationnelle, ironique, très maître de soi ; celle avec qui il avait eu affaire à Fiacca était 'ne femme qui, lucidement, avait obtenu ce qu'elle voulait et en même temps qui était capable de se déchaîner en un instant en perdant toute lucidité, tout contrôle ; celle qu'il avait devant les yeux en revanche était 'ne femme vulnérable qui lui avait dit, mais pas ouvertement, combien elle était malheureuse, combien étaient rares les moments de sérénité, de paix avec elle-même. Mais d'un autre côté, qu'est-ce qu'il y connaissait, aux femmes ?

Petite Madame, le catalogue est là, et c'est un catalogue bien misérable : 'ne relation avant Livia, Livia, la petite de vingt ans dont il ne voulait plus prononcer le nom.

Et Ingrid ? Mais Ingrid, c'était une histoire à part, dans leurs rapports, la ligne de démarcation entre l'amitié et quelque chose de différent était vraiment très très mince.

Bien sûr, des femmes, il en avait aconnu, et beaucoup durant toutes les enquêtes qu'il avait menées, mais il s'agissait toujours de connaissances dans des conditions particulières, dans lesquelles les femmes avaient tout intérêt à se montrer à lui différentes de ce qu'elles étaient en réalité.

Le garçon apporta la salade. Elle lui rafraîchit la langue, le palais et les pensées.

— Tu veux un whisky ?

— Pourquoi pas ?

Ils le commandèrent et l'eurent aussitôt. Maintenant était venu le moment de parler de l'affaire que Rachele avait à cœur.

— J'avais apporté une revue mais je l'ai laissée dans la voiture.
— Quelle revue ?
— Celle où il y avait les photos des chevaux de Lo Duca. J'y ai fait allusion au téléphone.

— Ah, oui. Et il me semble t'avoir dit que le mien avait une tache sur le flanc en forme d'étoile. Pauvre Super !

— Mais comment t'est venue cette passion pour les chevaux ?

— C'est mon père qui me l'a transmise. Tu ignores sûrement que j'ai été championne au niveau européen.

Montalbano en fut ébahi :

— C'est vrai ?

— Oui. J'ai gagné aussi deux fois le concours sur la place de Sienne, j'ai gagné à Madrid et à Longchamp... Vieilles gloires.

Il y eut une pause. Montalbano adécida de jouer cartes sur table.

— Pourquoi as-tu insisté pour me voir ?

Elle sursauta, peut-être à cause de cette attaque directe qu'elle n'attendait pas. Puis elle redressa les épaules et le commissaire comprit qu'il avait devant lui la Rachele de la première fois au commissariat.

— Pour deux raisons. La première est strictement personnelle.

— Dis-la-moi.

— Vu que je ne crois pas que, une fois que je serai partie, nous nous reverrons jamais, je voulais éclaircir mon comportement à Fiacca. Pour ne pas te laisser un souvenir déformé de moi.

Il n'y a pas besoin d'élucidation, dit Montalbano, se sentant d'un coup de nouveau mal à l'aise.

— Mais si. Ingrid, qui me connaît bien, aurait dû d'une manière ou d'une autre te faire savoir que moi... je ne sais comment dire...

— Si tu ne sais comment le dire, ne le dis pas.

— Si un homme me plaît, me plaît vraiment, profondément, chose qui ne m'arrive pas souvent, je ne peux pas faire autrement que de... commencer avec lui par ce qui chez d'autres est le point d'arrivée. Voilà. Je ne sais pas si je me suis...

— Tu t'es parfaitement expliquée.

— Ensuite, il y a deux possibilités. Ou de cette personne, je ne veux plus entendre parler ou bien j'essaie d'en rester proche d'une manière quelconque, comme ami, amant... Et quand je t'ai dit que tu m'avais plu, entre parenthèses Ingrid m'a rapporté que tu l'as mal pris, je ne pensais pas à ce qui venait de se passer entre nous, mais à comment tu es fait, à comment tu agis... en somme, à toi comme homme dans son ensemble. Je comprends que ma phrase a pu provoquer un malentendu. Mais je ne me suis pas trompée, si tu m'offres une soirée pareille. Le sujet est clos.

— Et la deuxième raison ?

— Ça concerne les chevaux volés. Mais j'y ai repensé je ne sais pas si ça vaut la peine d'en parler.

— Pourquoi pas ?

— Parce que tu m'as dit que tu ne t'occupes plus de l'enquête. Je ne voudrais pas te dire des choses qui ne peuvent être pour toi qu'un ennui de plus par rapport à ceux que tu as.

— Si tu veux, tu peux m'en parler quand même.

— L'autre jour, j'ai accompagné Scisci à l'écurie et nous y avons trouvé le vétérinaire qui était venu faire le contrôle habituel.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Mario Anzalone. Il est très bon.

— Je ne le connais pas. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Le vétérinaire, en parlant avec Lo Duca, soutenait qu'il n'arrivait pas à comprendre pourquoi ils lui avaient volé Rudy et pas Rayon de Lune, le cheval que j'ai monté à Fiacca.

— Et pourquoi ?

— Il disait que s'il y avait quelqu'un de compétent parmi les voleurs, il aurait sûrement dû préférer Rayon de Lune à Rudy, en premier lieu parce que Rayon de Lune était de loin un meilleur cheval et en second lieu parce qu'il était clair que Rudy était malade et de guérison difficile, au point que lui-même, pour lui épargner l'agonie, avait proposé de l'abattre.

— Et Lo Duca, comment avait-il réagi, tu le sais ?

— Oui. Il avait répondu qu'il avait trop d'affection pour ce cheval.

— De quoi était-il malade ?

— D'artérite virale, ce sont des lésions sur les parois des artères.

— En somme, c'est comme si les voleurs, entrés chez un marchand d'autos de luxe, avaient volé une voiture très chère et une Fiat 500 déglinguée.

— Plus ou moins, c'est comme ça.

— La maladie est infectieuse ?

— Ben oui. Et de fait, durant le retour à Montelusa, je m'en suis prise à Scisci : « Mais comment ça ? Tu m'as dit que tu garderais volontiers mon cheval et tu vas le mettre à côté d'un cheval malade ? »

»

— Les autres fois, où est-ce que vous l'aviez gardé ?

— À Fiacca, chez le baron Piscopo.

— Et Lo Duca, comment s'est-il défendu ?

— Il m'a dit que la maladie de son cheval n'était plus en phase infectieuse. Même si, désormais, c'était absolument inutile, il a ajouté que je pouvais téléphoner au vétérinaire qui confirmerait sûrement.

— Mais il était mourant ?

— Eh oui.

— Alors, pourquoi le voler ?

— C'est pour ça que j'ai voulu te voir. Je me le suis demandé et je suis arrivée à une conclusion qui contredit ce que Scisci t'a dit à Fiacca.

— À savoir ?

— Qu'ils ne voulaient voler et tuer que mon cheval, mais comme Rudy ressemble beaucoup à Super, ils n'ont pas compris quel était le mien et se les sont emmenés tous les deux. Ils voulaient que Scisci soit discrédité et c'est ce qui s'est passé.

C'était une hypothèse qu'ils avaient déjà avancée au commissariat.

— Tu as lu le journal d'hier ? continua Rachele.

— Non.

— Dans le *Courrier de l'île*, on parle beaucoup du vol des deux chevaux. Mais les journalistes ignorent que le mien a été tué.

— Comment l'ont-ils appris ?

— Mais à Fiacca, tout le monde a vu que je ne montais pas mon cheval ! Et quelqu'un a dû poser des questions. Super était un cheval qui avait remporté beaucoup de courses importantes, il était très connu dans le monde hippique.

— Toujours monté par toi ?

Rachele rit à sa manière.

— J'aurais bien aimé découvrir !

Puis elle s'arrêta et demanda :

— Juste par curiosité : tu as jamais assisté à une vraie course, à un concours hippique ?

— Celle de Fiacca a été ma première.

— Le football te passionne ?

— Quand l'équipe nationale joue, je regarde quelques parties. Mais je préfère voir les courses de Formule 1, peut-être parce que je n'ai jamais bien su conduire.

— Mais Ingrid m'a dit que tu nages beaucoup !

— Oui, mais pas pour le sport.

Ils finirent leurs whiskys.

— Lo Duca s'est renseigné à la questure de Montelusa sur l'état de l'enquête ?

— Oui. Ils lui ont répondu qu'il n'y a rien de neuf. Et je crains qu'il n'y en ait jamais.

— Ce n'est pas dit. Tu veux un autre whisky ?

— Non, merci.

— Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Si ça ne t'ennuie pas, je voudrais rentrer chez moi.

— Tu as sommeil ?

— Non. Mais j'ai envie de me mettre au lit et de me caresser longtemps le souvenir des moments de cette soirée.

Au parking du bar de Marinella, à l'instant de se dire au revoir, ils

s'étreignirent et s'embrassèrent tout naturellement.

— Tu vas rester encore longtemps ?

— Trois jours au moins. Demain, je te téléphone pour te dire bonjour. Tu veux bien ?

— Oui.

QUATORZE

Il ouvrit les yeux qu'il faisait déjà jour. Et ce matin-là, il n'eut pas envie de les refermer aussitôt en signe de refus de la journée elle-même. Peut-être parce qu'il avait passé une bonne nuit, un sommeil continu depuis l'instant où il s'était endormi jusqu'à celui où il s'était réveillé, ce qui s'était fait rare ces derniers temps.

Il resta couché à mater le jeu des ombres et des lumières changeant continûment, que les rayons du soleil, passant à travers les lattes des volets, projetaient sur le plafond de la chambre. Un homme qui marchait sur la *pilaja* adevint un personnage de Giacometti, on l'eût dit fait de fils de laine entrecroisés.

Il s'arappela que, minot, il était capable de rester une heure entière l'œil collé à un kaléidoscope que lui avait acheté son oncle, envoûté par le changement continu de formes et de couleurs. Son oncle lui avait aussi acheté un revolver en fer-blanc, les cartouches étaient des petits ronds de papier rouge foncé piqués de nombreux gonflements noirs, qui se glissaient sur le tambour et à chaque coup faisaient tchak, tchak...

Ce souvenir le ramena d'un coup à l'échange de coups de feu entre Galluzzo et les deux types qui voulaient lui brûler la maison.

Et il pensa aussi qu'il était vraiment bizarre que ceux qui voulaient querque chose de lui, que lui ne savait pas ce que c'était, aient laissé passer presque vingt-quatre heures sans plus se manifester. Et dire qu'ils avaient l'air si pressés ! Comment se faisaient-ils que maintenant, ils lui laissent la bride sur le cou ?

À cette demande qu'il se posa, il lui vint l'envie de rire passque jamais, avant, il ne lui serait venu l'idée d'utiliser des termes qui se référaient aux chevaux.

Etait-ce une conséquence de l'enquête qu'il était en train de mener ou bien, par en dessous, il avait encore présente la soirée passée avec Rachele ?

Sûr que Rachele était 'ne femme que...

Le téléphone sonna.

Et Montalbano sauta hors du lit, plus pour fuir à grande vitesse la pînsée de Rachele que par hâte d'aller répondre.

Il était six heures et demie.

— Ah, *dottori dottori* ! Catarella, je suis !

Il lui vint envie de déconner.

— Pardon, comment avez-vous dit ? répondit-il en contrefaisant sa voix.

— Catarella je suis, *dottori* !

— Quel docteur cherchez-vous ? Ici, ce sont les urgences vétérinaires.

— Oh, Sainte Mère ! Excusez-moi, c'est une erreur !

Il rappela tout de suite.

— Allô ? C'est les urgences bêteirinaires ?

— Non, Catarè. Montalbano je suis. Attends un moment que je te donne le numéro des urgences.

— Oh que non, je ne veux pas les urgences.

— Et alors, pourquoi tu les appelles ?

— Je sais pas. Excusez, *dottori*, tout confondu je suis. Vous pouvez raccrocher que je recommence du début ?

— D'accord.

Il rappela pour la troisième fois.

— *Dottori*, vosseigneurie est à l'appareil ?

— Moi, je suis.

— Qu'est-ce que vous faisiez, vous dormiez ?

— Non, je dansais le rock and roll.

— C'est vrai ? Vous savez le danser ?

— Catarè, dis-moi ce qui fut.

— Un cadavre aretrouvé.

Et tu t'étonnes ? Si Catarella téléphonait à l'aube, ça voulait dire qu'il y avait un mort matutinal.

— De mâle ou de femelle ?

— Il s'agit d'un sexe mâlesculin.

— Où est-ce qu'on l'a trouvé ?

— Campage Spinoccia.

— Et c'est où ?

— Je sais pas, *dottori*. En tout cas, Gallo s'occupe du transport.

— De quoi ? Du cadavre ?

— Oh que non, *dottori*, de vous personnellement en pirsonne. Gallo vient en voiture et vous transporte lui-même sur les lieux qui seraient situés allolocalité de la campagne Spinoccia.

— Augello ne pouvait pas y aller ?

— Oh que non, *dottori*, du fait qu'au moment du coup de fil que je lui passai, sa famme arépondit qu'il s'atrouvait hors de chez lui.

— Mais il n'a pas de portable ?

— Oh que oui. Mais il s'agit d'un tiliphone éteint.

Tu parles si à 6 heures du matin, Mimì était sorti ! À tous les coups, il dormait du sommeil du juste. Et il avait dit à Beba de raconter un boniment.

— Et Fazio, il est où ?

— Il est déjà en allé avec Galluzzo allolocalité susdite.

Gallo frappa à la porte alors qu'il avait encore le visage savonneux.

— Entre, dans cinq minutes, je suis prêt. Mais où elle est, cette campagne Spinoccia.

— Aux picadis, *dottore*. ‘ne campagne, ‘ne dizaine de kilomètres au-dessus de Giardina.

— Tu ne sais rien du mort ?

— Rin de rin, *dottore*. Fazio m’a téléphoné en me demandant de passer vous prendre et moi je suis venu vous prendre.

— Mais tu sais comment y arriver ?

— En théorie, oui. J’ai regardé la carte.

— Attention, que ça, c’est une draille, on n’est pas sur la piste de Monza.

— Je sais, *dottore*, c’est pour ça que je vais doucement.

Et au bout de cinq minutes :

— Gallo, je t’ai dit de ne pas foncer !

— Je vais très lentement, *dottore*.

Aller très lentement, sur une putain de route tout en nids-de-poule, ravins, fossés, pertuis qu’on les aurait dits faits par des bombes, et de la poussierasse en veux-tu en voilà ; pour Gallo, ça signifiait se maintenir à quatre-vingts.

Ils traversaient une terre désolée, desséchée, jaune, avec quelques rares arbres fatigués. C’était un paysage qui plaisait beaucoup à Montalbano. Le dernier petit dé blanc d’une maison, ils l’avaient laissé dans leur dos depuis qui sait combien de kilomètres. Ils n’avaient rencontré qu’une charrette qui montait de Vigàta vers Giardina et une mule avec un péquenot qui allait en sens inverse.

Après un virage, ils virent à ‘ne certaine distance la voiture du commissariat et un baudet. L’âne, qui savait très bien que tout autour, il n’y avait rin à manger et se tenait donc d’un air découragé près de la voiture, les regarda arriver avec très peu d’intérêt.

Gallo jeta la voiture hors de la piste d’un coup de volant si soudain que le commissaire fut rejeté d’un côté malgré la ceinture de sécurité et se sentit détacher la tête du corps. Il se mit à jurer.

— Tu pouvais pas t’arrêter un peu plus loin ?

— Je m’arrête là, *dottore*, comme ça, je laisse de la place pour les autres voitures quand elles vont arriver.

Ils descendirent. Alors, ils s’aperçurent qu’au-delà de la voiture du commissariat, sur le côté gauche de la draille, assis à terre près d’une touffe de sorgho, il y avait Fazio, Galluzzo et un paysan qui mangeaient. Le paysan avait tiré de sa besace du pain de froment et du fromage de brebis et il avait distribué les parts.

Un petit tableau idyllique, champêtre, ‘ne espèce de *déjeuner sur l’herbe*.

Étant donné que le soleil chauffait pas mal, ils étaient tous en

manches de chemise.

Dès que Fazio et Galluzzo virent apparaître le commissaire, ils se mirent debout en enfilant leur veste. Le paysan resta assis. Mais il porta la main à la casquette, dans une espèce de salut militaire. Au minimum, il avait dans les quatre-vingts ans.

Le mort ne portait qu'un caleçon et était couché sur le ventre, en parallèle à la route. Un peu plus bas que l'omoplate gauche, apparaissait la blessure, avec peu de sang autour, faite par une arme à feu. Du bras droit, une morsure lui avait emporté un bout de chair. Sur les deux blessures, une centaine de mouches.

Le commissaire se pencha pour mater le bras mordu.

— *Canifu*, c'est un chien, dit le paysan, en engloutissant la dernière bouchée de pain et fromage. Puis de sa besace, il tira une bouteille de vin, la déboucha, s'envoya une gorgée, remit tout en place.

— C'est vous qui l'avez découvert ?

— Oh que oui. Ce matin, que je passais avec le baudet, dit le paysan en se levant.

— Comment vous appelez-vous ?

— Contrera Giuseppi et j'ai rien au sommier.

Il tenait à le dire, au flic, qu'il était inconnu des services de police. Mais comment avait-il fait pour avertir le commissariat, depuis ce désert ? Par pigeon voyageur ?

— C'est vous qui avez appelé ?

— Oh que non, c'est mon fils.

— Et où il est, votre fils ?

— Chez lui, à Giardina.

— Mais il était avec vous quand vous avez découvert...

— Oh que non, il était pas avec moi. Dans sa maison, il était. Lui, il dormait encore, *'u signurinu*, le petit monsieur. Il fait le comptable.

— Mais s'il n'était pas avec vous...

— Vous permettez, *dottore* ? intervint Fazio. L'ami Contrera, dès qu'il a aperçu le mort, a appelé son fils et...

— Oui, mais comment il l'a appelé ?

— Avec ça, dit le paysan en tirant un portable de sa poche.

Montalbano s'étonna. Le paysan était vraiment habillé comme un croquant d'autrefois, pantalon de futaine, chaussures ferrées, chemise sans col et gilet.

Cet engin détonnait entre ses mains aux durillons si nombreux qu'on aurait dit la carte des Alpes en relief.

— Mais alors, pourquoi vous ne nous avez pas appelés nous, directement ?

— D'abord, répondit le croquant, moi avec ça je sais juste appeler mon fils et ensuite, comme je fais à savoir votre numéro ?

— Le portable, expliqua encore Fazio, c'est son fils qui l'a offert à

M. Contrera, parce qu'il a peur que son père, étant donné son âge...

— Mon fils Cosimo est '*nu strunzu*, un con. Comptable et *strunzu*. Qu'il pense à sa santé à lui et pas à la mienne, déclara le paysan.

— Tu as pris son identité et son adresse ? demanda Montalbano à Fazio.

— Oui, *dottore*.

— Alors, vous pouvez aller, dit Montalbano à Contrera.

Le croquant fit le salut militaire et enfourcha le baudet.

— Tu as averti tout le monde ?

— Déjà fait, *dottore*.

— Espérons qu'ils arrivent vite.

— *Dottore*, au minimum il faudra encore une demi-heure, à condition que tout aille bien.

Montalbano prit une rapide décision.

— Gallo !

— À vos ordres.

— On est loin de Giardina ?

— Par cette route, je dirais un quart d'heure.

— Alors, allons-y prendre un café. Vous voulez que je vous en apporte ?

— Oh que non, merci, répondirent en chœur Fazio et Galluzzo qui devaient encore avoir dans la bouche les saveurs du pain et du fromage.

— Je t'ai dit de pas foncer !

— Et qui fonce ?

Et de fait, après avoir avancé à quatre-vingts pendant une dizaine de minute, *comu fu e cornu non fu*, c'est-à-dire d'une manière ou d'une autre, la voiture s'atrouva le capot enfoncé dans un fossé grand comme la draille elle-même et les deux roues arrière qui tournaient quasiment en l'air.

La manœuvre de dégagement, *amutta tu che amutto io* et que je pousse moi et que tu pousses toi, tantôt Gallo au volant et tantôt Montalbano, entre jurons et cris, et 'ne suée qui détrempe les chemises, dura une demi-heure. En plus, le pare-boue gauche s'était déformé et grinçait contre la roue. Gallo fut enfin obligé de rouler doucement.

En somme, entre une chose et l'autre, ils revinrent à Spinoccia qu'il s'était passé plus d'une heure.

Tout le monde était là, sauf le proc' Tommaseo. Montalbano s'inquiéta de son absence. Celui-là, va savoir quand il se pointerait, il leur ferait perdre la matinée au complet. Il conduisait pire qu'un

aveugle, il allait cogner contre tous les arbres qu'il rencontrait.

— On a des nouvelles de Tommaseo ? demanda-t-il à Fazio.

— Mais le *dottor* Tommaseo est déjà reparti !

Et qu'est-ce qu'il était devenu, Fangio dans sa carrière mexicaine ?

— Heureusement, il s'est fait conduire par le *dottor* Pasquano, poursuivit Fazio, il a donné le feu vert pour l'enlèvement du corps et s'est fait raccompagner à Montelusa par Galluzzo.

La Scientifique avait fini de prendre la première série de photos, Pasquano fit retourner le cadavre. L'homme devait avoir une cinquantaine d'années ou peut-être un peu moins. Sur la poitrine, il n'y avait pas trace de sortie du projectile qui l'avait tué.

— Tu le connais ? demanda le commissaire à Fazio.

— Oh que non.

Le Dr Pasquano finit d'examiner le *catafero* en jurant contre les mouches qui passaient du mort à son visage et vice versa.

— Qu'est-ce que vous me dites, docteur ?

Pasquano fit semblant de ne pas l'avoir entendu. Montalbano arépéta la question en faisant à son tour semblant de croire que le docteur n'avait pas entendu. Alors Pasquano regarda méchamment Montalbano en ôtant ses gants.

— Qu'est-ce que je dois vous dire ? Que c'est une belle journée.

— Magnifique, pas vrai ? Qu'est-ce que vous me dites du mort ?

— Vous êtes plus chiant que ces mouches, vous savez ? Mais putain, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ?

Il avait dû perdre au poker, la veille au soir, au cercle. Montalbano s'arma de sainte patience.

— Faisons comme ça, docteur. Pendant que vous parlez, moi, je vous essuie la sueur, je chasse les mouches et de temps en temps, je vous baise le front.

Pasquano ne put s'empêcher de rire. Et puis il dit, dans un seul souffle :

— On l'a abattu d'une seule balle dans le dos. Et ça, je n'avais pas besoin de vous le dire, moi. Le projectile n'est pas ressorti. Et ça non plus, ce n'était pas nécessaire que je vous le dise. On ne lui a pas tiré dessus ici, passque, et ça vous pouvez aussi le comprendre tout seul, personne ne va se promener en caleçon sur une draille pourrie comme celle-là. Il doit être mort, et là-dessus encore vous avez assez d'expérience pour le comprendre, depuis vingt-quatre heures minimum. Et quant à la morsure au bras, même un crétin comprendrait que c'est un chien. En conclusion, il était inutile que vous m'obligiez à parler en me faisant perdre le souffle et en me cassant solennellement les burnes. Je me suis expliqué ?

— Parfaitement.

— Et alors, bien le bonjour à toute la belle compagnie.

Il tourna le dos, monta en voiture et partit.

Vanni Arquà, le chef de la Scientifique continuait à faire gaspiller inutilement des rouleaux de photos. Sur mille qu'il prenait, seules deux ou trois auraient de l'importance. Le commissaire en avait marre, il décida de rentrer. De toute façon, qu'est-ce qu'il avait à faire ?

— Moi, je m'en vais, dit-il à Fazio. On se voit au commissariat. Gallo, on y va ?

Il ne salua pas Arquà, du reste Arquà ne l'avait pas non plus salué quand il était arrivé. On ne pouvait certes pas dire qu'ils éprouvaient de la sympathie l'un pour l'autre.

En se démenant pour sortir la voiture du fossé, la poussière ne lui avait pas seulement sali les vêtements, elle lui était aussi entrée dans la chemise et la sueur l'avait collée dans ses poils.

Il ne se sentait pas de passer la journée au commissariat dans cet état. Du reste, il était presque midi.

— Conduis-moi à Marinella, dit-il à Gallo.

En ouvrant la porte de chez lui, il comprit tout de suite qu'Adelina avait fini la besogne et qu'elle s'en était allée.

Il marcha droit à la salle de bains, se déshabilla, prit une douche, jeta ses affaires sales dans le panier, puis alla dans sa chambre et ouvrit *l'armuàr* pour se choisir un vêtement propre. Il s'aperçut que parmi les pantalons, il y en avait encore un dans l'emballage de nylon du pressing ; manifestement Adelina l'avait retiré le matin même. Il adécida de se mettre celui-là, accompagné d'une veste qui lui était sympathique et d'essayer une des chemises qu'il s'était achetées.

Puis il se remit en voiture et alla chez Enzo.

Étant donné qu'il était encore tôt, dans la salle, il n'y avait qu'un seul client, à part lui. La télévision était en train d'annoncer la découverte du corps dans une cannaie de la campagne Spinoccia. D'après la police, il s'agissait d'un crime parce que sur le cou de l'homme avaient été découvertes des traces de strangulation. Il semblait, mais ce n'était pas confirmé, que l'assassin se soit acharné avec une férocité animale sur le cadavre en le déchirant avec les dents. Le commissaire Montalbano s'occupait de l'enquête. Plus de détails dans le prochain bulletin.

Et cette fois encore, la télévision avait rempli sa tâche qui était de communiquer 'ne nouvelle en l'assaisonnant de détails et de précisions complètement erronés ou totalement faux ou de pure invention. Et les gens marchaient. Pourquoi le faisaient-ils ? Pour rendre plus affreux un meurtre qui déjà l'était assez tout seul ? Il ne suffisait plus d'annoncer la nouvelle d'une mort, il fallait susciter l'horreur. Du reste, l'Amérique n'avait-elle pas déclenché une guerre en se basant sur les boniments, les conneries, les mystifications brandis sous serment des hommes les plus importants du pays devant les télévisions

du monde entier ? Lesquelles télévisions, ensuite, de leur côté, en avaient remis des louches. À propos : et l'histoire de l'anthrax, comment s'était-elle terminée ? Comment se faisait-il que d'un jour à l'autre, on n'en avait plus entendu parler ?

— Si l'autre client n'est pas contre, tu pourrais éteindre la télévision.

Enzo alla vers l'autre client, lequel, se tournant vers le commissaire, déclara :

— Vous pouvez la faire éteindre. Moi, j'en ai rien à foutre.

C'était un gros quinquagénaire qui s'empiffrait d'une triple portion de spaghettis aux coques.

Le même plat que celui du commissaire. Ensuite, il se fit faire les habituels rougets.

Quand il sortit de la trattoria, il jugea que la promenade au môle n'était pas nécessaire et donc s'en retourna au bureau, vu qu'il avait une montagne de papiers à signer.

Il finit une grande partie de la besogne bureaucratique qu'il était cinq heures passées depuis peu. Le reste, il décida de le faire le lendemain. Il posa son stylo-bille et le téléphone sonna. Montalbano le fixa d'un air soupçonneux. Depuis quelque temps, il était de plus en plus convaincu que tous les téléphones étaient dotés d'une coucoude autonome et pensante. Il n'expliquait pas autrement que les téléphones, de plus en plus souvent, se signalent soit au moment opportun, soit dans un moment inopportun, jamais dans les moments où on ne faisait rien.

— Ah, *dottori dottori* ! Il y aurait qu'il y a Mme Estera Manni. Je vous la passe.

— Oui. Salut, Rachele. Comment va ?

— Très bien. Et toi ?

— Moi aussi. Où es-tu ?

— À Montelusa. Mais je suis en partance.

— Tu retournes à Rome ? ! Mais tu avais dit...

— Non, Salvo, je vais à Fiacca.

L'élancement de jalousie qu'il éprouva soudain n'était pas autorisé. Pire, même : il était injustifié. Il n'y avait pas de raison au monde pour l'avoir éprouvé.

— Je vais avec Ingrid pour une liquidation, poursuivit-elle.

— Une liquidation de lots ? Chaussures ? Vêtements ?

Rachele rit.

— Non. Une liquidation sentimentale.

Et cela ne pouvait signifier qu'une chose : qu'elle allait remettre à Guido sa feuille de congé.

— Mais on rentre ce soir même. On se voit demain ?

QUINZE

À peine cinq minutes plus tard, le téléphone sonna.

— Ah, *dottori* ! Il y aurait qu'il y a le Dr Pasquano.

— Au téléphone ?

— Oh que oui.

— Passe-le-moi.

— Comment se fait-il que vous ne m'ayez pas encore cassé les burnes ? attaquas Pasquano avec la gentillesse qui le distinguait.

— Pourquoi aurais-je dû ?

— Pour savoir les résultats de l'autopsie.

— De qui ?

— Montalbano, voilà un signe évident de vieillesse. Le signe que vos cellules cérébrales se délitent toujours plus vite. Le premier symptôme est la perte de mémoire, vous savez ? Par exemple, il ne vous est pas encore arrivé de faire une chose et un instant plus tard, d'avoir oublié que vous l'aviez faite ?

— Non. Mais vous, docteur, vous n'avez pas cinq ans de plus que moi ?

— Oui, mais l'âge ne signifie rien. Il y a des gens qui à vingt ans sont déjà vieux. En tout cas, je crois qu'il apparaît évident à tout le monde que de nous deux, le plus gâteux, c'est vous.

— Merci. Mais vous voulez bien me dire de quelle autopsie il s'agit ?

— Du mort de ce matin.

— Eh non, docteur ! Je pouvais tout imaginer sauf que vous feriez si vite cette autopsie ! Le mort vous était sympathique ? Chaque fois, vous laissez passer des journées entières avant de...

— Cette fois, j'ai eu à ma disposition deux heures de libres et je me suis débarrassé de cet emmerdement avant déjeuner. Par rapport à ce que je vous ai déjà dit ce matin, il y a deux petites nouveautés. La première est que j'ai récupéré le projectile et l'ai tout de suite envoyé à la Scientifique qui, naturellement, se manifestera avant la prochaine présidentielle.

— Mais la dernière remonte à peine à trois mois !

— Exactement.

Vrai, c'était. Il s'arappela qu'il leur avait envoyé les barres de fer avec lesquelles on avait tué le cheval pour relever les empreintes digitales et qu'ils ne lui avaient pas encore arépondu.

— Et la deuxième nouveauté ?

— J'ai trouvé des traces de coton hydrophile dans la blessure.

— Ce qui signifie ?

— Ça signifie que celui qui lui a tiré dessus n'est pas le même que celui qui est allé le jeter dans la campagne.

— Vous pouvez mieux vous expliquer ?

— Bien sûr, je le fais volontiers, surtout en considération de l'âge.

— Quel âge ?

— Le vôtre, très cher. La vieillesse entraîne aussi une certaine lenteur de la comprenette.

— Docteur, mais pourquoi vous n'iriez pas vous faire élargir le...

— Plût au ciel ! Si ça se trouve, j'aurais plus de chance au poker ! J'étais en train de vous expliquer que querqu'un a tiré sur le futur mort en le blessant gravement. Un ami, un complice, ou je ne sais qui, l'a emmené chez lui, l'a déshabillé et a essayé de contenir le sang qui sortait de la blessure. Mais l'autre a dû mourir peu après. Alors, celui qui l'avait secouru a attendu l'obscurité pour le charger dans sa voiture et aller le décharger en pleine campagne, le plus loin possible de chez lui.

— C'est une hypothèse plausible.

— Merci d'avoir compris sans qu'il soit besoin d'explications ultérieures.

— Écoutez, docteur, des signes particuliers ?

— Des cicatrices d'opération de l'appendicite.

— De qui ?

— Du mort, non ?

— Le mort n'a jamais été opéré de l'appendicite !

— Mais vous venez juste de me le dire !

— Très cher, voyez-vous, ça aussi c'est un autre signe de vieillesse. Vous avez posé la question de manière tellement confuse que j'ai cru que vous vouliez connaître mes signes particuliers.

Il déconnait, il galéjait. Il se régalait à faire venir les nerfs à Montalbano.

— Très bien, docteur, le malentendu éliminé, je vous répète la question de manière linéaire, comme ça vous ne devrez pas faire un effort mental excessif qui pourrait être fatal : le corps du mort dont vous avez fait l'autopsie présentait-il des signes particuliers ?

— Je dirais bien que oui.

— Mais on peut savoir ?

— Non. C'est une chose que je préfère mettre par écrit.

— Et votre rapport, quand est-ce que je l'aurai ?

— Quand j'aurai le temps et l'envie de l'écrire.

Et il n'y eut pas moyen de le persuader de changer d'idée.

Il resta encore une heure au bureau puis, vu que ni Fazio ni Augello ne s'étaient manifestés, il s'en retourna à Marinella.

Peu de temps avant qu'il aille se coucher, Livia lui téléphona. Et cette fois encore, la discussion entre eux, si elle ne finit pas

nouvellement en engueulade, s'en approcha de très près.

Avec les mots, désormais, ils ne se touchaient plus, ne se comprenaient plus : c'était comme si les mots qu'ils allaient chercher dans le même dictionnaire, avaient déjà deux définitions opposées selon que c'était lui ou Livia qui les utilisait. Et cette double signification était une occasion continue d'équivoques, de malentendus, de prises de bec.

Mais s'ils s'atrouvaient ensemble et aréussissaient à garder le silence, les choses changeaient complètement. C'était comme si leurs corps acommençaient d'abord par se flairer, se humer à distance, puis à parler entre eux en se comprenant très bien dans un langage muet, fait de petits signaux comme une jambe qui se déplaçait sur quelques centimètres pour se retrouver plus près de l'autre, une tête qui se tournait très légèrement vers l'autre tête. Et inévitablement, les deux corps, toujours muets, finissaient par s'embrasser désespérément.

Il dormit mal et eut même un cauchemar qui le réveilla au milieu de la nuit. À y repenser, il fut pris d'hilarité. Mais comment était-il possible que pendant des années, il n'eût jamais pinsé le moins du monde aux chevaux, aux courses, aux écuries et que maintenant, il en rêvait ?

Il s'atrouvait dans un hippodrome avec trois pistes parallèles. Avec lui, il y avait le questeur Bonetti-Alderighi impeccablement vêtu en cavalier. Lui, la barbe longue et les cheveux décoiffés, portait en fait d'affreuses nippes, avec une manche de la veste déchirée. On aurait dit un misérable qui demandait l'aumône. La tribune était pleine à craquer de pirsonnes qui poussaient des cris et agitaient les bras.

— Augello, mettez-vous les lunettes avant de monter ! lui ordonnait Bonetti-Alderighi.

— Je ne suis pas Augello. Montalbano, je suis.

— Ça n'a pas d'importance, mettez-les pareil ! Vous ne voyez pas que vous êtes aveugle comme une taupe ?

— *Non li pozzo mittiri, li persi vinenno qua, aiu la sachetta sfunatta* (je peux pas les mettre, je les ai perdues en venant, j'ai la poche trouée), répondit-il, honteux.

— Pénalisé ! Vous avez parlé en dialecte ! disait une voix au haut-parleur.

— Vous voyez ce que vous me combinez ? le réprimandait le questeur.

— Excusez-moi.

— Prenez le cheval !

Il se retournait pour le prendre et s'apercevait que le cheval était en bronze, à demi agenouillé exactement comme celui de la RAI7.

— Comment je fais ?

— Tirez-le par la crinière !

Dès que sa main touchait la crinière, le cheval enfilait la tête entre ses jambes, la relevait avec lui dessus, le soulevait, le faisait glisser le long de son cou, se le chargeait et lui, il s'aretrouvait en train de le monter à l'envers, le visage vers le cul de la bête.

Il entendait rire dans les tribunes. Alors, vexé, il se retournait avec peine et s'agrippait à la crinière du cheval du plus fort qu'il pouvait, car le cheval, était devenu maintenant de chair et de sang et n'avait pas de rênes. Querqu'un tirait une espèce de coup de canon et le cheval s'élançait en direction de la piste du milieu.

— Non ! Non ! criait Bonetti-Alderighi.

— Non ! Non ! répétaient les gens dans les tribunes.

— Ce n'est pas la bonne piste ! lui hurlait Bonetti-Alderighi.

Et tous lui faisaient des gestes qu'il ne distinguait pas passqu'il ne voyait que de confuses taches de couleur, étant donné qu'il avait perdu ses lunettes. Il comprenait que le cheval faisait quelque chose d'erroné, mais comment on fait pour dire à un cheval qu'il se trompe ? Et puis : pourquoi cette piste n'était-elle pas la bonne ?

Il le comprit un instant plus tard, quand la bête accommença à avancer avec peine. Le fond de la piste était fait de sable, comme celui de la *pilaja*. Mais très fin et profond, au point que les pattes du cheval, à chaque pas, s'y enfonçaient profondément. C'était une piste de sable. C'est vraiment à lui que ça devait arriver ? Alors, il tentait de déplacer la tête de la bête vers la gauche, de manière qu'elle prenne l'autre piste. Mais à ce moment, il s'apercevait que les deux pistes parallèles avaient disparu, ainsi que l'hippodrome et les clôtures et la tribune, et aussi la piste sur laquelle il s'atrouvait n'était plus là parce que tout était adevenu un océan de sable.

Maintenant, à chaque pas pénible qu'il faisait, l'animal soufflait davantage, et en conséquence le sable lui arrivait d'abord en haut des jambes puis au ventre et puis au poitrail. Puis, au-dessous de lui, il sentit que le cheval n'avavançait plus, mort étouffé dans le sable.

Il tentait de se dégager de la bête mais le sable le retenait prisonnier. Alors il comprenait qu'il allait mourir dans ce désert et tandis qu'il acommençait à pleurer, à querques pas de lui se matérialisait un homme duquel, toujours à cause du manque de lunettes, il ne parvenait pas à voir le visage.

— Tu le sais comment sortir de cette situation, lui disait l'homme.

Il voulait arépondre, mais dès qu'il ouvrait la bouche, le sable y entrait, commençant à l'étouffer.

Dans une tentative désespérée de retrouver son souffle, il s'aréveilla.

Il avait fait une espèce de marmelade d'inventions et de faits qui lui étaient arrivés. Mais qu'est-ce que ça voulait dire, qu'il courait sur la mauvaise piste ?

Il arriva au bureau plus tard qu'à l'ordinaire, passqu'il avait dû aller à la banque, étant donné qu'il avait trouvé dans la boîte une lettre qui le menaçait de lui couper l'électricité pour défaut de paiement de la dernière facture. Mais il avait chargé la banque de s'occuper de ça ! Il se tapa une queue de près d'une heure, remit la lettre à l'employé, lequel acommença à faire des recherches et il apparut que la facture avait été payée en temps voulu.

— Il y a eu une erreur, *dottore*.

— Et qu'est-ce que je dois faire, moi ?

— Ne vous inquiétez pas, nous nous en occupons.

Depuis longtemps, il méditait de réécrire la Constitution. Vu que n'importe qui le faisait, pourquoi il le ferait pas lui aussi ? L'article premier serait ainsi rédigé : "L'Italie est une république précaire fondée sur les erreurs."

— Ah, *dottori, dottori* ! Cette enveloppe, la Scientifique vous l'envoya à l'instant.

Il l'ouvrit en allant dans son bureau. Elle contenait quelques photographies du visage du mort de la campagne Spinoccia avec les données relatives à l'âge, la taille, la couleur des yeux... Aucune indication de signes particuliers.

Il était inutile de les passer à Catarella en lui demandant de chercher dans la liste des pirsonnes disparues une tête qui lui ressemblerait. Il était en train de les remettre dans l'enveloppe quand entra Mimì Augello. Il les ressortit et les lui tendit.

— Tu l'as déjà vu ?

— C'est le mort trouvé à Spinoccia ?

— Oui.

Mimì prit ses lunettes. Montalbano s'agita, mal à l'aise, sur sa chaise.

— Jamais vu, dit Augello en posant enveloppe et photos sur le bureau et en rempochant ses lunettes.

— Tu me les fais essayer ?

— Quoi ?

— Les lunettes.

Augello les lui donna, Montalbano se les mit et tout adevint comme une photo floue. Il les ôta et les redonna à Mimì.

— Avec celles de mon père, je vois mieux.

— Mais tu peux pas demander à tous les gens que tu rencontres d'essayer leurs lunettes ! Tu dois vraiment aller chez l'oculiste ! Lui, il te visite et il te prescrit...

— Bon, bon. Un jour ou l'autre, j'y vais. Comment ça se fait qu'à hier, je ne t'ai pas vu de la journée ?

— Mais à hier, j'ai été toute la matinée et l'après-midi sur l'affaire du minot, Angelo Verruso.

Un minot qui n'avait pas six ans, en rentrant de l'école, avait acommencé à pleurer et n'avait pas voulu manger. Finalement, après avoir longtemps insisté, sa mère avait réussi à se faire dire que le maître d'école l'avait fait entrer dans un débarras et lui avait fait faire des choses sales. La mère avait demandé des détails et le minot lui avait raconté que le maître l'avait sortie et se l'était fait toucher. Mme Verruso, femme de bon sens, ne pensait pas que le maître, un quinquagénaire père de famille, fût capable d'un acte pareil et par ailleurs, elle ne se sentait pas de ne pas croire son fils.

Comme elle était amie de Beba, elle lui en avait parlé. Et Beba, à son tour, en avait parlé à son mari Mimì. Lequel avait tout rapporté à Montalbano.

— Comment ça s'est passé ?

— Écoute, vaut mieux avoir affaire à un délinquant qu'à un de ces minots. Tu n'arrives jamais à comprendre quand ils disent la vérité et quand ils racontent des calembredaines. Et puis, je dois y aller prudemment, je ne veux pas démolir le maître, il suffit que le bruit commence à circuler et il est foutu...

— Mais ton impression, c'est quoi ?

— Que le maître n'a rien fait. Je n'ai pas entendu le moindre bruit sur lui. Et puis dans le débarras dont parle le minot, il entre tout juste un balai et un seau.

— Mais alors pourquoi le minot a sorti c't'histoire ?

— D'après moi, pour se venger du maître qui le traite mal, à ce que je crois.

— Par parti pris ?

— Mais jamais de la vie ! Tu veux savoir le dernier exploit d'Angelo ? Il a fait caca dans un journal, a confectionné un paquet et l'a glissé dans le tiroir du bureau du maître.

— Mais pourquoi ils l'ont appelé Angelo ?

— Les parents, quand il est né, ne savaient pas quelle belle réussite serait leur rejeton.

— Il continue à aller à l'école ?

— Non. J'ai conseillé à la mère de le porter malade.

— Tu as bien fait.

— Bonjour, *dottori*, dit Fazio en entrant.

Il vit les photos du mort.

— Je peux m'en prendre une ? Je veux les montrer à droite et à gauche.

— Prends-toi-la. Qu'est-ce que t'as fait à hier après-midi ?

— J'ai continué à demander des renseignements sur Gurreri.

— Tu as été parler avec sa femme ?

— Pas encore. Mais j'y vais dans la journée.

— Qu'est-ce que tu as appris ?

- *Dottore*, ce que nous a raconté Lo Duca en partie tient debout.
- À savoir ?
- Que Gurreri a quitté la maison il y a un peu plus de trois mois. Tous les voisins l'ont entendu.
- Pourquoi ?
- Il gueulait contre sa femme en la traitant de salope et de radasse et en disant qu'il ne reviendrait jamais dans cette maison.
- Il a dit qu'il voulait se venger de Lo Duca ?
- Ils ne l'ont pas entendu le dire. Mais ils ne peuvent pas jurer qu'il ne l'ait pas dit.
- La voisine t'a raconté autre chose ?
- La voisine, non, mais don Minicuzzu, oui.
- Et qui est don Minicuzzu ?
- Un type qui vend des fruits et légumes juste devant la porte d'entrée des Gurreri et qui voit qui entre et qui sort.
- Qu'est-ce qu'il t'a dit ?
- *Dottore*, selon Minicuzzu, Licco n'a jamais franchi cette porte. Et donc comment il faisait pour être l'amant de la femme de Gurreri ?
- Mais lui, il le connaît bien, Licco ?
- Bien ? C'était à lui qu'il payait l'impôt du racket ! Et il m'a dit aussi une autre chose importante. Une nuit, il lui est venu l'idée qu'il n'avait pas bien fermé le rideau de fer de sa boutique. Alors, il s'est levé, il est sorti de chez lui et il est allé vérifier. Quand il est arrivé devant le magasin, la porte des Gurreri s'est ouverte et il en est sorti Ciccio Bellavia que lui aconnaissait bien.
- Imaginez si n'allait pas sortir des égouts Ciccio Bellavia !
- Et quand est-ce que c'est arrivé ?
- Il y a un peu plus de trois mois.
- Et donc notre hypothèse fonctionne. Bellavia va chez Gurreri et lui propose un pacte. Si sa femme fournit un alibi à Licco, en disant qu'elle est sa maîtresse, Gurreri sera embauché de manière stable chez les Cuffaro. Gurreri y réfléchit un peu et puis accepte, en faisant la comédie qu'il quitte pour toujours la maison vu que sa femme lui met les cornes.
- Il faut reconnaître qu'ils ont bien combiné le truc, commenta Mimì. Mais Minicuzzu est disposé à témoigner ?
- Il n'y pense même pas, dit Fazio.
- Alors, on a abouti nulle part, conclut Augello.
- Mais il y a 'ne chose qu'il faudrait approfondir, reprit Montalbano.
- À savoir ? demanda Fazio.
- Nous ne savons rien de la femme de Gurreri. Elle a accepté tout de suite passqu'on lui a offert de l'argent ? Ou ils l'ont menacée ? Et comment réagirait-elle devant la possibilité de finir en prison pour

faux témoignage ? Elle le sait qu'elle court ce risque ?

— *Dottore*, dit Fazio, d'après moi, Concetta Siragusa est 'ne femme honnête qui a eu le malheur de se marier à un délinquant. Sur la manière dont elle se comporte, je n'ai entendu aucune rumeur malveillante. Je suis certain qu'ils l'ont obligée. À coups de poing et de pied, avec les mornifles de son mari et ce que lui aura dit Ciccio Bellavia, la malheureuse ne pouvait qu'accepter.

— Tu sais quoi, Fazio ? C'est peut-être une chance que tu ne lui aies pas encore parlé.

— Pourquoi ?

— Passqu'il faut se trouver une idée pour la mettre en difficulté.

— Je pourrais y aller, moi, proposa Mimì.

— Et qu'est-ce que tu lui racontes ?

— Que je suis un avocat envoyé par les Cuffaro pour bien la préparer sur ce qu'elle doit dire au procès et comme ça, en parlant...

— Mimì, et si ça a déjà été fait et que tu réveilles ses soupçons ?

— Ah oui, c'est vrai. Alors, envoyons-lui une lettre anonyme !

— Je suis sûr qu'elle ne sait ni lire ni écrire, dit Fazio.

— Alors, faisons comme ça, insista encore Mimì. Je me déguise en curé et...

— Tu veux bien arrêter de raconter des conneries ? Pour l'instant, personne ne va voir Concetta Siragusa. On y pinse un peu et quand il nous vient une bonne idée... On n'est pas si pressés que ça.

— Mais l'idée du curé était bonne, objecta Mimì.

Le téléphone sonna.

— Ah, *dottori dottori* ! Ah, *dottori dottori* !

Quatre fois ? Ça devait être M. le questeur.

— C'est le questeur ?

— Oh que oui, *dottori*.

— Passe-le-moi, dit-il en mettant le haut-parleur.

— Montalbano ?

— Bonjour, M. le questeur, je vous écoute.

— Vous pourriez venir me voir tout de suite ? Excusez-moi de vous déranger mais il s'agit d'une chose très sérieuse dont je ne veux pas parler au téléphone.

Ce fut le ton de la voix du questeur qui lui fit répondre oui aussitôt.

Il raccrocha et ils se regardèrent.

— S'il a parlé comme ça, ça doit être un truc vraiment sérieux, observa Mimì.

SEIZE

Dans l'antichambre du questeur, inévitablement, il rencontra le *dottor* Lactes, le prélatesque et cérémonieux chef de cabinet. Mais comment faisait-il pour se trouver toujours à rousiner dans l'antichambre ? Il avait du temps à perdre ? Il n'avait pas de bureau ? Il ne pouvait pas aller frotter ses cornes dans son cabinet ? Rien qu'à le voir, Montalbano sentait monter la nervosité. Dès qu'il le vit, Lactes fit la tête de celui qui vient d'apprendre à l'instant qu'il a gagné à la loterie.

— Quel plaisir de vous voir ! Mais quelle joie ! Comment va, comment va, très cher ?

— Bien, merci.

— Et votre dame ?

— Elle fait aller.

— Et les enfants ?

— Ils grandissent, grâces en soient rendues à la Madone.

— Rendons-lui toujours grâces.

Lactes s'était mis en tête que le commissaire était marié avec au moins deux enfants. Après une centaine de vaines tentatives pour lui expliquer qu'il était célibataire, Montalbano avait renoncé. Et la phrase « grâces soient rendues à la Madone » était obligatoire avec Lactes.

— M. le questeur m'a...

— Frappez et entrez.

Tuppio e trasi il frappa et entra.

Mais il resta un moment pétrifié sur le seuil en voyant Vanni Arquà assis devant le bureau du questeur. Qu'est-ce qu'il faisait là, le chef de la Scientifique ? Lui aussi participait à la rencontre ? Et pourquoi ? Le niveau d'antipathie qu'il ressentait à l'égard d'Arquà atteignit en une seconde la jauge maximale.

— Entrez, fermez et asseyez-vous.

En d'autres occasions, Bonetti-Alderighi l'aurait laissé exprès debout. Pour qu'il puisse mesurer la distance qu'il y avait entre lui, questeur, et un commissaire d'un négligeable commissariat. Cette fois, il se comportait de manière différente. Un instant avant que Montalbano s'assoie, il se leva carrément et lui tendit la main. Le commissaire commença à avoir carrément la frousse. Qu'est-ce qui avait pu se passer pour que le questeur le traite avec gentillesse, comme 'ne pirsonne normale ? Est-ce que d'ici cinq minutes il allait lui lire l'arrêt de sa condamnation à mort ? Avec Arquà, ils se saluèrent d'un léger hochement de tête. Étant donné leurs rapports,

c'était déjà beaucoup.

— Montalbano, j'ai voulu vous voir parce qu'il s'agit d'une affaire très délicate qui me préoccupe beaucoup.

— Je vous écoute, M. le questeur.

— Voilà, comme vous le savez peut-être, le Dr Pasquano a exécuté l'autopsie du cadavre découvert campagne Spinoccia.

— Oui, je le sais. Mais le rapport n'est pas encore...

— Je l'ai demandé, en fait. Je l'aurai dans l'après-midi. Mais le point n'est pas là. Le fait est que le Dr Pasquano, avec un zèle admirable, a envoyé à la Scientifique le projectile à peine extrait du cadavre.

— Il m'a dit cela aussi.

— Bien. Le *dottor* Arquà, en l'examinant, a eu la surprise... mais peut-être vaut-il mieux qu'il continue.

Mais Vanni Arquà n'ouvrit pas la bouche. Il se limita à sortir de sa poche un sachet de nylon jaunâtre scellé et le tendit au commissaire. Le projectile qui se trouvait à l'intérieur était bien visible, il était très déformé, ça oui, mais substantiellement bien conservé.

Montalbano n'y trouva rien de bizarre.

— Eh ben ?

— C'est un calibre 9 mm parabellum, dit Arquà.

— Je l'ai vu tout seul, dit Montalbano un peu agacé. Et alors ?

— C'est un calibre qui est exclusivement en dotation à notre corps, insista Arquà.

— Non, je me permets de te corriger. Pas seulement à la police. Il est aussi en dotation aux carabinieri, à la Financière, aux forces armées...

— Ça va, ça va, l'interrompit le questeur.

Mais le commissaire fit semblant de ne pas avoir entendu.

— ... et aussi à tous les délinquants, et ils sont nombreux, la majorité, je dirais, qui ont réussi à avoir, d'une manière ou d'une autre, des armes de guerre.

— Ça, je le sais très bien, dit Arquà avec un petit sourire à lui flanquer tout de suite des baffes.

— Et alors, où est le problème ?

— Procédons par ordre, Montalbano, intervint le questeur. Ce que vous dites est très juste, mais il faut absolument déblayer le terrain de tout soupçon possible.

— Soupçon de quoi ?

— Que ce soit un des nôtres qui l'a tué. Vous avez entendu parler d'un échange de coups de feu dans la journée de lundi dernier ?

— Il ne me semble pas.

— Et ça, je le crains, ça complique les choses.

— Pourquoi ?

— Parce que si quelque journaliste vient à l'apprendre, vous vous imaginez combien de soupçons, combien d'insinuations, combien de boue sur nous ?

— Il suffit de ne pas le faire savoir.

— Ce n'est pas si simple. Et puis, si cet homme a été tué par un des nôtres pour des motifs, disons, personnels, je veux le savoir. Cela me bouleverse, cela me plonge dans la douleur et me répugne de penser que parmi nous il y a un assassin.

À ce point, Montalbano s'aréveille.

— Je comprends ce que vous éprouvez, M. le questeur. Mais puis-je savoir pourquoi j'ai été convoqué, moi seulement ? Vous pensez peut-être qu'un assassin devrait se trouver exclusivement dans mon commissariat et pas ailleurs ?

— Parce que le mort a été trouvé dans une zone entre Vigàta et Giardina et aussi bien Vigàta que Giardina sont territorialement de ta compétence, dit Arquà. Donc, il est logique de supposer que...

— Mais ce n'est logique en rien ! Ce mort, on peut l'avoir amené là de Fiacca, de Fela, de Gallotta, de Montelusa...

— Ne montez pas sur vos grands chevaux, Montalbano, intervint le questeur. Ce que vous dites est sacro-saint, mais il faut bien commencer quelque part, non ?

— Mais pourquoi est-ce que vous vous êtes fout... pourquoi est-ce que vous vous obstinez à penser que ça peut être quelqu'un de la police ?

— Je ne le pense nullement, dit le questeur. Mon but est de démontrer de manière indiscutable que ce n'est pas quelqu'un de la police qui l'a tué. Et avant que commencent les rumeurs malveillantes.

Il avait raison, là-dessus, il n'y avait pas de doute.

— Ça sera long, quand même.

— Tant pis. Nous prendrons tout le temps qu'il faudra, personne ne nous attend, dit Bonetti-Alderighi.

— Comment dois-je procéder ?

— Pour commencer, vous devez vérifier, avec beaucoup de discrétion, naturellement, si dans les chargeurs des pistolets en dotation aux hommes de votre commissariat, il manque quelques cartouches.

À ce moment précis, sans faire le moindre bruit, la terre s'ouvrit d'un coup sous Montalbano et il y disparut avec sa chaise. Il lui était revenu quelque chose en tête. Mais il réussit à ne pas broncher, à ne pas suer, à ne pas blêmir. Il réussit même, par un effort qui lui coûta un an de vie, à faire un petit sourire.

— Pourquoi souriez-vous ?

— Parce que l'inspecteur Galluzzo, lundi matin, a tiré deux coups de feu contre un chien qui m'avait attaqué. Galluzzo m'avait accompagné

en voiture chez moi à Marinella et à peine descendu du véhicule, ce chien... L'inspecteur-chef Fazio était aussi présent.

— Il l'a tué ? s'informa Arquà.

— Je ne comprends pas la question.

— S'il l'a tué, essayons de le récupérer, extrayons le projectile et nous nous rendrons compte que...

— Que signifie ce « si » ? Que mes hommes ne savent pas tirer ?

— Répondez-moi à moi, Montalbano, intervint le questeur. Il l'a touché, oui ou non ?

— Non, il l'a manqué et puis il n'a plus pu tirer parce que l'arme s'est enrayée.

— Je pourrais l'avoir ? demanda Arquà, glacial.

— Quoi ?

— L'arme.

— Pourquoi ?

— Je veux faire une vérification.

Si Arquà faisait la vérification, en tirant un coup avec ce pistolet, ils étaient tous complètement foutus, lui, Galluzzo et Fazio. Il fallait à tout coup l'empêcher.

— Redemande-la à l'armurerie. Je crois qu'elle s'y trouve encore.

Puis il se leva, le visage blême, les mains tremblantes, les narines dilatées, les yeux de fou, et d'une voix qui se brisait de fureur, il dit :

— M. le questeur, le *dottor* Arquà m'a profondément offensé.

— Allons, Montalbano !

— Oh que oui, monsieur, profondément offensé ! Et vous en avez été témoin, M. le questeur ! Et je vous appellerai à témoigner ! Le *dottor* Arquà, avec sa demande, a mis en doute mes paroles. Le pistolet est à sa disposition mais lui, le *dottor* Arquà, à son tour, doit se mettre à ma disposition.

Arquà eut vraiment peur d'être défié en duel.

— Mais je n'entendais pas... commença-t-il.

— Allons, Montalbano... répéta Bonetti-Alderighi.

Montalbano serra les poings jusqu'à ce qu'ils blanchissent.

— Non, M. le questeur, je suis désolé. Je me considère comme offensé à mort. Je ferai toutes les vérifications que vous m'avez ordonnées. Mais si le *dottor* Arquà doit demander de nouveau l'arme de mon inspecteur, vous recevrez en conséquence ma démission. Avec toute la publicité qui s'en suivra. Bien le bonjour.

Et avant que Bonetti-Alderighi ait le temps de répliquer, il tourna le dos aux deux hommes, ouvrit la porte et sortit, en se félicitant de la bonne réussite de sa scène de grand tragédien. À Hollywood, il aurait sûrement fait carrière. Et peut-être qu'il aurait décroché un oscar.

Il avait besoin tout de suite d'une confirmation. Il monta en voiture

et alla au bureau de Pasquano.

— Le docteur est la ?

— Oui, il est...

— J'y vais.

La salle ou Pasquano besognait avait 'ne porte avec deux hublots de verre.

Avant d'entrer, il mata Pasquano en train de se laver les mains, la chemise ensanglantée. La table sur laquelle il faisait les autopsies était vide. Il poussa la porte. Le docteur le vit et se mit à jurer.

— Mais putain de bordel de merde ! Même ici, je dois vous voir vous pointer ? Installez-vous sur cette table, que je m'occupe tout de suite de vous.

Et il agrippa une espèce de scie à couper les os. Montalbano recula d'un pas, avec Pasquano il valait toujours mieux être prudent.

— Docteur, un oui ou un non et je m'en vais.

— Vous le jurez ?

— Je le jure. Le mort de Spinoccia, on l'avait trépané ou quelque chose de ce genre ?

— Oui, dit Pasquano.

— Merci, dit le commissaire.

Et il fila. Il avait eu la confirmation qu'il voulait.

— Ah, *dottori* ! Je voulais vous signaler que...

— Tu me le diras après. Envoie-moi tout de suite Fazio et ne me passe pas de coups de fil ! Je n'y suis pour personne !

Fazio arriva en courant.

— Qu'est-ce qu'il y a, *dottore* ?

— Entre, ferme la porte et assois-toi.

— Je vous écoute.

— Je sais qui est le mort de Spinoccia.

— C'est vrai ?!

— Gurreri. Et je sais aussi qui l'a tué.

— Qui ?

— Galluzzo.

— Merde !

— Exactement.

— Alors, le mort serait Gurreri ? Et ce serait un des deux qui voulaient mettre le feu chez vous ?

— Oui.

— Mais vous en êtes sûr ?

— Tout à fait sûr. Le Dr Pasquano m'a dit qu'on a trouvé les traces de l'opération à la tête, celle d'il y a trois ans.

— Mais à vosseigneurie, qui le lui a dit que le mort était Gurreri ?

— Personne. J'en ai eu l'intuition.

Et il lui raconta la rencontre avec le questeur et Arquà.

— Ceci signifie qu'on est dans la merde, *dottore*, fut la considération finale de Fazio.

— Non, on n'en est pas loin, mais pas encore dedans.

— Mais si le Dr Arquà s'est foutu dans la tête de récupérer le pistolet...

— Je ne crois pas qu'il le fera, le questeur lui aura certainement dit de laisser tomber. J'ai fait une scène terrible. Mais... Excuse-moi, les armes à réparer, on les envoie à Montelusa, pas vrai ?

— Oh que oui.

— Celle de Galluzzo, on l'a déjà envoyée ?

— Oh que non, pas encore. Je m'en suis aperçu par hasard ce matin. Je voulais remettre un pistolet, celui de l'agent Ferrara qui s'est aussi enrayé, mais comme il n'y avait ni Turturici ni Manzella, qui sont les employés...

— Ce pédé d'Arquà n'aura pas besoin de me la demander, l'arme. Vu que j'ai dit qu'elle s'est enrayée, il va contrôler tous les pistolets qui arrivent de notre commissariat. Il faut absolument qu'on le baise avant qu'il nous baise.

— Et comment ?

— Il m'est venu une idée. Tu l'as encore le pistolet de Ferrara ?

— Oh que oui.

— Attends, que je passe un coup de fil.

Il souleva le combiné.

— Catarella ? Appelle-moi M. le questeur et passe-le-moi.

Il eut tout de suite la communication et mit le haut-parleur.

— Je vous écoute, Montalbano.

— Monsieur le questeur, je veux vous dire avant tout que je suis profondément mortifié de m'être laissé aller, en votre présence, à un incontrôlable accès de nervosité qui...

— Je suis heureux que...

— Je voulais aussi vous informer que j'envoie sans délai au *dottor* Arquà l'arme en question susdite...

L'arme en question susdite, c'était pas mal.

— ... pour toutes les vérifications qu'il retiendra nécessaires de faire. Et je vous prie encore, M. le questeur, de bien vouloir me pardonner et d'accepter mes plus profondes...

— Acceptées, acceptées. Je suis content qu'entre vous et Arquà tout soit réglé au mieux. Au revoir, Montalbano.

— Mes respects, M. le questeur.

Il raccrocha.

— Mais qu'est-ce que vous voulez faire ? demanda Fazio.

— Prends l'arme de Ferrara, enlève deux cartouches du chargeur et cache-les bien. Elles nous serviront après. Puis tu la mets dans une

boîte bien empaquetée et tu la portes au *dottor* Arquà avec mes hommages.

— Et à Ferrara, qu'est-ce que je lui dis ? S'il ne remet pas le pistolet enrayé, ils ne lui en donnent pas un autre.

— Fais-toi donner par ceux de l'armurerie aussi le pistolet de Galluzzo en disant que j'en ai besoin. Trouve moyen de leur dire que tu m'as aussi donné l'arme de Ferrara, comme ça, ils lui en donnent une en remplacement. Si Manzella et Turturici me demandent des explications, je dirai que je veux les porter moi-même à Montelusa pour protester. L'important est de laisser passer trois ou quatre jours.

— Et avec Galluzzo, comment on se comporte ?

— S'il est là, envoie-le-moi.

Cinq minutes plus tard, arriva Galluzzo.

— Vous me vouliez, *dottore* ?

— Assieds-toi, assassin.

Quand il eut fini de parler avec Galluzzo, il regarda sa montre et s'aperçut qu'il était trop tard, Enzo le restaurateur avait baissé le rideau de fer.

Alors, il décida de faire maintenant, sans perdre plus de temps, ce qu'il lui restait à faire. Il choisit une photo de Gurreri, l'empocha, prit la voiture et partit.

La rue Nicotera n'était pas vraiment une rue, mais plutôt une ruelle étroite et longue du quartier Lanterna. Le numéro 38 était une bicoque en mauvais état à deux étages avec une porte d'entrée fermée. En face, il y avait le magasin de fruits et légumes, qui devait être celui de don Minicuzzu mais, vu l'heure, il était fermé. La bicoque s'était offert le luxe d'un interphone. Il pressa le bouton à côté de la plaque Gurreri. Au bout d'un petit moment, sans que personne ne lui ait rien demandé, il entendit le claquement de la porte d'entrée qui s'ouvrait.

Il n'y avait pas d'ascenseur, du reste la maison était petite. À chaque étage, il y avait deux appartements. Gurreri habitait au dernier. La porte était ouverte.

— On peut entrer ?

— Allez-y.

Une entrée minuscule avec deux portes, une donnant sur la salle à manger et une sur la chambre à coucher. Aussitôt, Montalbano sentit la puanteur d'une pauvreté qui serrait le cœur. Une trentenaire, mal vêtue, dépeignée, l'attendait debout dans la salle à manger. Elle avait dû se marier toute minote avec Gurreri et ça avait sûrement été une bien belle petiote si encore, malgré tout, sur son visage et dans son corps, il restait quelque chose de la beauté perdue.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle.

Et Montalbano lut la peur dans ses yeux.

— Je suis commissaire, Mme Gurreri. Je m'appelle Montalbano.

— Moi, j'ai tout dit aux carabinieri.

— Je le sais, madame. Pourquoi on ne s'assied pas ?

Ils s'assirent. Elle au bord de la chaise, tendue, prête à fuir.

— Je sais que vous avez été appelée à témoigner au procès Licco.

— Oh que oui.

— Mais je ne suis pas venu pour cela.

D'un coup, elle parut un peu soulagée. Mais la peur restait au fond de ses yeux.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez ?

Montalbano se retrouvait à un tournant. Il ne se sentait pas de la traiter avec brutalité, elle lui faisait trop peine. Maintenant qu'il l'avait devant lui, il était sûr que cette pauvre femme avait été convaincue de se déclarer la maîtresse de Licco non pas avec de l'argent, mais à force de coups, de violences, de menaces.

D'autre part, avec les demi-mesures et la gentillesse, il n'obtiendrait peut-être rien. Peut-être le mieux était-il de lui infliger un choc.

— Depuis quand vous ne voyez plus votre mari ?

— Trois mois, à un jour près.

— Vous n'en avez plus eu de nouvelle ?

— Oh que non.

— Vous n'avez pas d'enfant, pas vrai ?

— Oh que non.

— Vous connaissez quelqu'un qui s'appelle Ciccio Bellavia ?

La peur lui revint, animale, dans les yeux. Montalbano s'aperçut qu'elle avait maintenant un léger tremblement de la main.

— Oh que oui.

— Il est venu ici ?

— Oh que oui.

— Combien de fois ?

— Deux fois. Toujours avec mon mari.

— Il faudrait que vous veniez avec moi, madame.

— Maintenant ?

— Maintenant.

— Où ça ?

— À la morgue.

— C'est quoi ?

— Là où on emmène les gens qu'on a tués.

— Et pourquoi ?

— Il faudrait que vous fassiez une reconnaissance.

Il tira de sa poche la photographie.

— C'est votre mari ?

— Oh que oui. Quand est-ce qu'on la lui a faite ? Mais pourquoi je devrais venir ?

— Parce que nous sommes convaincus que Ciccio Bellavia a tué votre mari.

Elle se leva d'un bond. Elle tremblait, son corps vacillait et elle se tenait appuyée à la table.

— Maudit ! Maudit Bellavia ! Il m'avait juré qu'il ne lui ferait rien !

Elle ne put poursuivre. Ses jambes se plièrent et elle tomba à terre, évanouie.

DIX-SEPT

— Attention que j'ai très peu de temps. Et ne prenez pas la mauvaise habitude de venir chez moi sans rendez-vous, dit le proc' Giarrizzo.

— Je sais, excusez-moi pour l'irruption.

— Vous avez cinq minutes. Parlez.

Montalbano regarda sa montre.

— Je suis venu vous raconter le deuxième épisode, très intéressant, des aventures du professeur Martinez.

Giarrizzo le regarda, étonné.

— Et qui est Martinez ?

— Vous l'avez oublié ? Vous ne vous souvenez pas de l'hypothétique commissaire duquel vous-même m'avez hypothétiquement parlé l'autre fois ? Celui qui s'occupait de l'affaire Salinas, le percepteur du *pizzo* qui avait tiré et blessé un commerçant, etc., etc. ?

Giarrizzo, se sentant un peu pris pour un con, lui jeta un sale regard. Puis il dit, très froid :

— Je me rappelle maintenant. Je vous écoute.

— Salinas déclarait avoir un alibi, mais il ne disait pas lequel. Vous avez découvert que ses défenseurs soutiendraient à l'audience qu'à l'heure à laquelle Alvarez fut...

— Oh mon Dieu ! C'est qui, Alvarez ?

— Le commerçant blessé par Salinas. Donc, les défenseurs soutiendraient que Salinas à cette heure se trouvait chez une certaine Dolores, qui était sa maîtresse. Et ils feraient témoigner le mari de Dolores et Dolores elle-même. Mais vous m'avez dit que le parquet estimait pouvoir démonter l'alibi, sans en être certain cependant. Sinon que le commissaire Martinez se trouve à devoir s'occuper de l'affaire d'un assassinat dont il découvre que la victime s'appelle Pepito, un petit délinquant enrôlé par la Mafia et mari de Dolores.

— Et qui l'a tué ?

— Martinez suppose qu'il a été flingué par un mafieux, un certain Bellavia, pardon, Sanchez. Depuis un bon moment, Martinez se pose la question : pourquoi Dolores a-t-elle fourni un alibi à Salinas ? Elle n'en était certainement pas la maîtresse. Alors pourquoi ? Pour de l'argent ? Parce qu'elle a été menacée ? Il lui vient une belle idée. Il va chez Dolores, lui montre la photo du mari Pepito assassiné et lui dit que c'est Sanchez qui l'a tué. À ce point, la femme a une réaction imprévue qui fait comprendre à Martinez une vérité incroyable.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire que Dolores a agi par amour.

— De qui ?

— De son mari. Je répète : cela paraît incroyable. Pepito est un vaurien, il la maltraite, la frappe souvent, mais elle l'aime et supporte tout de lui. Sanchez lui a dit, en tête à tête, que ou bien elle fournit son alibi à Salinas ou bien ils tuent Petito qu'ils séquestrent. Quand Dolores apprend de Martinez que, malgré le fait qu'elle ait obéi au chantage, Pepito a été tué, elle s'effondre, décide de se venger et avoue. Et voilà tout.

Il fixa sa montre.

— J'ai mis quatre minutes et demie.

— Oui, mais vous voyez, Montalbano, Dolores a confessé a un hypothétique commissaire qui...

— Mais elle est disposée à tout répéter à un proc' concret et non pas hypothétique. Et ce proc', on peut l'appeler par son nom, c'est-à-dire Giarrizzo ?

— Alors, tout change. Je téléphone aux carabinieri, dit Giarrizzo. Et je les envoie...

— ... dans la cour.

Giarrizzo s'étonna.

— Quelle cour ?

— Celle du palais de justice. Mme Siragusa, pardon, Dolores, est dans une voiture de mon commissariat, sous la garde de l'inspecteur en chef Fazio. Martinez n'a pas voulu la laisser un instant seule, maintenant qu'elle a parlé, il craint pour sa vie. Elle a avec elle une petite valise avec quelques effets personnels. À vous, *dottor* Giarrizzo, il est facile de comprendre que cette femme ne peut plus rentrer chez elle, ils la liquideraient tout de suite. Le commissaire Martinez espère que Mme Siragusa, pardon, Dolores, sera protégée comme elle le mérite. Bonne journée.

— Mais où allez-vous ?

— Je vais au bar manger un sandwich.

— Et comme ça, Licco est définitivement foutu, dit Fazio pendant qu'ils rentraient au commissariat.

— Eh oui.

— Vous n'êtes pas content ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que nous sommes arrivés à la vérité après beaucoup trop d'erreurs.

— Quelles erreurs ?

— Je t'en dis une seule, d'accord ? Gurreri, la Mafia ne l'a pas vraiment enrôlé, comme tu as dit, et comme j'ai dit à Giarrizzo en sachant que ce n'était pas vrai, mais elle l'a gardé en otage en lui

faisant croire qu'elle l'avait enrôlé. Il était en fait constamment surveillé par Ciccio Bellavia qui lui disait ce qu'il devait faire. Et si sa femme ne témoignait pas comme eux le voulaient, ils le tuaient sans perdre de temps.

— Et ça, qu'est-ce que ça change ?

— Tout, Fazio, tout. Par exemple, le vol des chevaux. Ça ne peut pas être Gurreri qui l'a imaginé, au maximum il y a pris part. Et donc l'hypothèse de Lo Duca, à savoir qu'il s'agissait d'une vengeance de Gurreri, s'effondre. Et moins que jamais, ça peut avoir été lui qui a téléphoné à Mme Esterman.

— C'était peut-être Bellavia ?

— Peut-être, mais je suis persuadé que Bellavia aussi est un exécutant. Et je suis certain que de ces deux personnes qui voulaient mettre le feu à ma maison, l'autre, celle qui a tiré sur Galluzzo, c'était Bellavia.

— Et alors, derrière tout cela, il y aurait les Cuffaro ?

— Maintenant, je n'en doute plus. Augello avait raison quand il disait que Gurreri n'était pas assez malin pour organiser un truc machiavélique de ce genre, tu avais raison toi quand tu soutenais que les Cuffaro voulaient qu'au procès, je me comporte d'une certaine manière. Mais eux aussi, ils ont peut-être commis une erreur. Ils ont réveillé le lion qui dormait. Et le lion, c'est-à-dire moi, il s'est réveillé et il a mordu.

— Ah, *dottore*, j'oubliais de vous demander : comment il l'a pris, Galluzzo ?

— Bien, tout compte fait. De toute façon, il a tiré en état de légitime défense.

— Excusez-moi, mais vosseigneurie a dit à Mme Siragusa que c'est Bellavia qui a tué son mari.

— Si c'est que ça, je l'ai dit aussi au proc' Giarrizzo.

— Oui, mais nous savons que ce n'est pas lui.

— Tu te fais ce genre de scrupules pour un délinquant comme Bellavia dont nous savons qu'il a au minimum trois meurtres à son actif ? Trois et un font quatre.

— Je ne fais pas de scrupules, *dottore*, mais lui, il dira que ce n'était pas lui.

— Et qui le croira ?

— Mais s'il raconte comment l'histoire s'est vraiment passée ? Que c'est quelqu'un de la police qui a tiré sur Gurreri ?

— Alors, il devra dire comment et pourquoi. Il devrait dire qu'il était venu chez moi dans l'intention de la brûler pour influencer mon comportement au procès Licco. En d'autres termes, il devrait mettre en cause les Cuffaro. Ce serait bon pour lui ?

Tandis qu'il s'en retournait à Marinella, la faim l'attaqua, une faim de loup. Au réfrigérateur, il y avait une assiette débordante de caponata qui parfumait l'âme et un plat d'asperges sauvages, de celles qui sont amères comme le poison, assaisonnées juste à l'huile et au sel. Dans le four, il y avait une miche de pain de froment. Il mit le couvert sur la petite table de la véranda et se régala. La nuit était épaisse. À peu de distance de la rive, il y avait une barque avec le lamparo. Il la fixa et se sentit soulagé, passque maintenant, il était sûr que sur cette barque-là, il n'y avait pirsonne qui l'observait.

Il alla se coucher et se plongea dans l'un des livres suédois qu'il venait d'acheter. Il avait comme personnage principal un collègue, le commissaire Martin Beck, dont la manière de conduire les enquêtes lui plaisait beaucoup. Quand il l'eut fini, il éteignit la lumière, il était 4 heures du matin.

En conséquence, il s'aréveilla à 9 heures, mais seulement passqu'Adelina avait fait du bruit dans la cuisine.

— Adeli, tu m'apportes le café ?

— Il est prêt, *dutturi*.

Il se le but peu à peu, en le savourant et puis s'alluma 'ne cicarette. Quand elle fut finie, il se leva et alla à la salle de bains. Ensuite, vêtu et prêt à sortir, il passa à la cuisine pour se boire, comme d'habitude, la deuxième tasse.

— Ah, *dutturi*, dit Adelina en dialecte, j'arrête pas d'oublier de vous donner une chose.

— Quoi ?

— On me l'a donnée au pressing quand je suis allée retirer le pantalon. Ils l'ont trouvée dans une poche.

Son sac à main était posé sur une chaise et elle l'ouvrit, prit la chose et la tendit au commissaire.

C'était un fer à cheval.

Tandis que le café se renversait sur sa chemise, Montalbano sentit de nouveau la terre s'ouvrir sous ses pieds. Deux fois en vingt-quatre heures, franchement, c'était trop !

— *Dutturi*, qu'est-ce qu'il fut ? La chemise, vous vous êtes sali.

Il ne pouvait ouvrir la bouche, l'œil écarquillé, il continuait à fixer le fer à cheval, il était '*nzallamuto*, *strammato*, '*mparpagliato*, *sturduto*, *ammammaloccuto*, soit : abasourdi, éberlué, étonné, pantois, bouche bée.

— *Dutturi*, ne me faites pas peur ! Qu'est-ce que vous avez ?

— Rin, rin, aréussit-il à articuler.

Il prit un verre, le remplit d'eau, se le but d'un coup.

— Rin, rin, arépéta Adelina qui continuait à le mater, inquiète, fer à cheval en main.

— Donne-le-moi, dit-il en ôtant sa chemise. Et prépare-moi une autre cafetière.

— Mais ça ne vous fait pas mal, tout c'te café ?

Il ne lui répondit pas. En marchant comme un somnambule, il gagna la salle à manger et, toujours sans lâcher le fer, souleva d'une main le combiné, fit le numéro du commissariat.

— Alli allô ! Commiss...

— Catarella, Montalbano je suis.

— Qu'est-ce qu'il fut, *dottori* ? Vous avez une voix bizarre !

— Écoute, ce matin, je ne viens pas au bureau. Fazio est là ?

— Oh que non, il ne se trouve pas sur les lieux.

— Quand il vient, dis-lui de m'appeler.

Il alla ouvrir la porte-fenêtre, sortit sur la véranda, s'assit, posa le fer sur la table et se mit à le mater comme une chose qu'il n'aurait jamais vue de sa vie. Peu à peu, il sentit que sa tête se remettait à fonctionner.

Et la première chose qui lui revint à l'esprit, ce furent quelques paroles du Dr Pasquano.

Montalbano, voilà un signe évident de vieillesse. Le signe que vos cellules cérébrales se délitent toujours plus vite. Le premier symptôme est la perte de mémoire, vous le savez ? Par exemple, il ne vous est pas encore arrivé de faire une chose et, un instant plus tard, d'avoir oublié que vous l'aviez faite ?

Ça lui était arrivé. Et comment que ça lui était arrivé ! Il avait pris le fer à cheval et se l'était mis dans la poche en l'oubliant immédiatement. Mais quand ? Mais où ?

— Voilà le café, dit Adelina en posant sur la table un plateau avec la cafetière, la tasse et le sucre.

Il se but une tasse bouillante amère, en *contemplant la plage vide*.

Et tout à coup, sur la *pilaja*, apparut un cheval mort, couché sur le flanc. Et il se vit lui-même couché sur le ventre devant la bête, il se vit qui allongeait la main et *touchait le fer presque complètement détaché qui pendouillait, retenu par un seul clou déjà à moitié sorti du sabot...*

Que s'était-il passé ?

Il s'était passé que quelque chose... quelque chose... Ah ! Voilà ! Fazio, Gallo et Galluzzo étaient apparus sur la véranda et il s'était relevé *en glissant machinalement le fer dans sa poche*.

Ensuite, il était allé se changer le pantalon qu'il avait jeté dans le panier à linge sale.

Ensuite encore, une fois la douche prise, il avait bavardé avec Fazio et quand les astronautes étaient arrivés, la carcasse n'était plus là. Du calme et du sang-froid, Montalbano. Tu as besoin d'une autre tasse de café. Donc, commençons par le commencement. Pendant qu'on le massacre, le pauvre cheval moribond aréussit à l'échapper et en

courant comme un fou dans le sable...

Oh mon Dieu ! Tu veux voir que la vraie piste de sable du cauchemar était précisément celle-là ? Et qu'il avait mal 'interprété le rêve ?

... arrive sous sa fenêtre et s'effondre, mort. Mais ceux qui l'ont tué doivent le faire disparaître. Alors, ils s'organisent avec un chariot à main et un fourgon, une camionnette, ce genre. Quand ils arrivent, au bout d'un moment, pour prendre la carcasse, ils s'aperçoivent que lui, il s'est aréveillé, qu'il a vu le cheval et qu'il est sorti sur la plage. Alors ils se cachent et attendent le bon moment. Qui arrive quand Fazio et lui vont dans la cuisine, qui n'a pas de fenêtre donnant sur la mer. Ils envoient un homme en avant-garde. L'homme les voit en train de bavarder tranquillement dans la cuisine et fait signe aux autres que la voie est libre, tout en continuant à les surveiller. Et en un tournevire, la carcasse disparaît. Mais alors...

Est-ce qu'il y avait une autre tasse ?

Il n'y avait plus de café dans la cafetière et il n'eut pas le courage de demander à Adelina de lui en préparer encore une. Il se leva, entra, alla prendre la bouteille de whisky et un verre et voulut retourner sur la véranda.

— De bon matin, *dutturi* ? le bloqua la voix réprobatrice d'Adelina qui l'observait depuis le seuil de la cuisine.

Cette fois encore, il n'arépondit pas. Il se versa le whisky et commença à le boire.

Mais alors, si ces types étaient en train de le surveiller pendant qu'il regardait de près la bête, ils s'étaient certainement aperçus qu'il avait pris le fer et se l'était empoché. Et cela signifiait...

... que tu t'es trompé sur toute la ligne, mais vraiment toute, Montalbano.

Ce n'est pas ton comportement dans le procès Licco qu'ils voulaient influencer, Montalbà. Putain, le procès Licco a que dalle à y voir.

Ils voulaient le fer à cheval. C'était le fer qu'ils cherchaient quand ils ont perquisitionné la maison. Et ils lui avaient même rendu la montre pour lui faire comprendre qu'il ne s'agissait pas de voleurs.

Mais pourquoi ce fer avait-il tant d'importance ?

La seule réponse logique était : parce que tant qu'il était en sa possession, le déplacement de la carcasse restait inutile.

Mais si pour eux, c'était si important, pourquoi est-ce qu'après la tentative d'incendie, ils n'avaient plus essayé ?

Simple comme le jour, Montalbà. Passque Galluzzo avait tiré sur Gurreri et il était mort. Un contretemps. Mais ils allaient certainement se représenter d'une manière ou d'une autre.

Alors, il s'adécida à prendre de nouveau le fer et à l'examiner. C'était un fer tout à fait normal, comme il en avait vu des dizaines.

Qu'est-ce qu'il avait de si important pour qu'il ait coûté la vie à un

homme ?

Il leva les yeux pour fixer la mer et un éclair de lumière l'aveugla. Non, il n'y avait aucune barque avec querqu'un qui le surveillait à la jumelle. La lumière s'était allumée dans sa coucourde.

Il se leva d'un bond, courut à l'appareil, fit le numéro d'Ingrid.

— Allô ? Qui est à l'appareil ?

— Mme Rachele est là ?

— Toi attendre.

— Allô ? Qui est à l'appareil ?

— Montalbano, je suis.

— Salvo ! Quelle belle surprise ! Tu sais que j'allais t'appeler ? On a pensé, Ingrid et moi, t'inviter à dîner ce soir.

— Oui, d'accord, mais...

— Où veux-tu qu'on aille ?

— Venez chez moi, je vous invite, moi. Je dirai à Adelina de... mais...

— C'est quoi, tous ces « mais » ?

— Dis-moi une chose. Ton cheval...

— Oui ? fit aussitôt Rachel, très attentive.

— Les fers de ton cheval avaient quelque chose de particulier ?

— En quel sens ?

— Je ne sais pas, je n'y connais rien, tu le sais... Sur les fers, il y avait quelque chose de gravé, un signe quelconque...

— Oui. Mais pourquoi tu veux le savoir ?

— Une idée à la noix. Quel signe y a-t-il ?

— Pile au centre de la courbe, en haut, est gravé un petit w. Ils sont fabriqués spécialement pour moi, à Rome par un maréchal-ferrant qui s'appelle...

— Pour ses chevaux, Lo Duca se sert du même...

— Mais jamais de la vie !

— Dommage ! dit-il en affectant la déception.

Et il raccrocha. Il ne voulait pas que Rachele commence à lui poser des questions. La dernière pièce du puzzle qui avait commencé à se former dans sa tête depuis le soir où il avait été à Fiacca venait de se placer au bon endroit et avait donné un sens à tout le dessin.

Il lui vint l'envie de chanter. Et qui l'en empêchait ? Il attaqua *Che gelida maninas* à pleins poumons.

— *Dutturi ! Dutturi !* Mais qu'est-ce qui se passe, ce matin ? demanda la bonne en jaillissant de la cuisine.

— Rin, Adeli. Ah, écoute, pour ce soir, prépare des bonnes choses. J'ai deux personnes à dîner.

Le téléphone sonna. C'était Rachele.

— La ligne a été coupée, dit aussitôt le commissaire.

— Ecoute, à quelle heure on vient ?

- Ça vous irait, à 9 heures ?
— Très bien. À ce soir.
Il raccrocha et le téléphone re-sonna.
— C'est Fazio.
— Ah, non, j'ai changé d'idée. Je viens. Attends-moi.

Il chanta sur tout le chemin, ces notes et ces paroles ne lui sortaient plus de la tête, maintenant. Et au point où il ne se rappelait plus, il reprenait du début.

« *Se la lascia riscaldare...* »

Il arriva, se gara, passa devant Catarella qui resta captivé, bouche bée, en l'entendant chanter.

« *Cercar che giova...* »

— Catarè, dis à Fazio de venir tout de suite dans mon bureau.

« *Ma per fortunaaa...* »

— Qu'est-ce qui fut, *dottore* ?

— Fazio, ferme la porte et assois-toi.

Il tira de sa poche le fer à cheval et le posa sur le bureau.

— Regarde-le bien.

— Je peux le prendre en main ?

— Oui.

Pendant que Fazio examinait le fer, il continuait à chantonner à voix basse.

« *E una notte di luuuna...* »

Fazio le regarda d'un air interrogateur.

— C'est un fer très banal.

— Justement, c'est pour ça qu'ils se sont démenés comme des beaux diables pour l'avoir ; ils sont entrés chez moi, ils ont tenté de brûler la maison, Gurreri y a laissé sa peau...

Fazio écarquilla les yeux.

— C'était pour ce fer que... ?

— Oh que oui monsieur.

— C'est vosseigneurie qui l'avait ?

— Oh que oui monsieur. Et je l'avais complètement oublié.

— Mais c'est un fer complètement dépourvu de particularité !

— Justement, c'est là sa particularité : de ne pas en avoir.

— Mais qu'est-ce que ça signifie ?

— Ça signifie que le cheval tué n'était pas celui de Rachele Esterman.

Et il reprit à voix basse :

« *Vivo in poovera mialieta...* »

DIX-HUIT

Mimì Augello arriva tard et le commissaire dut lui répéter tout ce qu'il avait déjà raconté à Fazio.

— Tout compte fait, fut l'unique commentaire d'Augello, le fer à cheval t'a porté bonheur. Il t'a fait comprendre l'histoire.

Ensuite, Montalbano exposa aux deux hommes la pensée qui lui était venue : fabriquer un *sfunnapiedi*, un piège à fosse, complet, mais il devait fonctionner avec une précision d'horlogerie. Si ça marchait, ils ramèneraient le filet débordant de poissons.

— Vous êtes d'accord ?

— Tout à fait d'accord, dit Mimì.

Mais Fazio parut quelque peu dubitatif.

— *Dottore*, ça doit forcément se passer au commissariat, là-dessus il n'y a pas de doute. Mais au commissariat, il y a aussi Catarella.

— Eh ben ?

— *Dottore*, Catarella est capable de faire tout merder. Si ça se trouve, il va conduire Prestia dans mon bureau et Lo Duca dans le vôtre. Vosseigneurie comprendra qu'avec lui sur le dos...

— Très bien, fais-le venir ici. Je l'envoie en mission secrète. Tu passes les coups de fil que tu dois passer et tu reviens. Toi aussi, Mimì, organise-toi.

Tous deux sortirent et un millième de seconde plus tard, Catarella surgit.

— Catarè, entre, ferme la porte à clé et assois-toi.

Catarella s'exécuta.

— Écoute-moi bien passque je dois te confier une tâche très délicate que personne ne doit savoir. Tu ne dois pas en dire un mot.

Catarella, ému, accomença à s'agiter sur sa chaise.

— Tu dois aller à Marinella et tu dois te poser dans une maison en construction qu'il y a derrière là où j'habite, mais de l'autre côté de la route.

— J'aconnais les lieux de l'allolocalité, *dottori*. Et après que je me suis aposté, qu'est-ce que je fais ?

— Tu t'emmènes une feuille de papier et un stylo. Tu prends note de tous ceux qui passent sur la *pilaja* devant ma maison, et tu écris si ce sont des hommes, des femmes, des petiots... Quand il fait nuit, tu rentres au commissariat avec la liste. Ne te fais voir de personne ! C'est une chose très très secrète ! Vas-y tout de suite.

Sous le poids de cette énorme responsabilité et ému aux larmes de la confiance manifestée par le commissaire, Catarella se leva, rouge comme un coq de combat, sans réussir à parler, fit le salut militaire en

claquant des talons, eut de la peine à tourner la clé dans la serrure et à ouvrir la porte, mais enfin réussit à sortir.

— Tout est fait, dit Fazio en revenant au bout d'un moment. Michilino Prestia vient à 4 heures et Lo Duca à quatre heures et demie pile. Et voilà l'adresse de Bellavia.

Il tendit un bout de papier à Montalbano qui l'empocha.

— Maintenant, je vais dire à Gallo et Galluzzo ce qu'ils doivent faire, poursuivit Fazio. Le *dottor* Augello m'a dit de vous faire savoir que tout est en place et qu'à 4 heures, il sera prêt sur le parking.

— Alors, tu sais quoi ? Je vais manger.

Il chipota un peu de hors-d'œuvre, ne voulut pas de pâtes, se mangea deux marbrés en se forçant. Son estomac lui paraissait serré comme un poing. Et l'envie de chanter lui était passée. D'un coup, l'inquiétude pour l'affaire de l'après-midi l'avait saisi. Ça fonctionnerait ou pas ?

— *Dottore*, aujourd'hui, vous ne me donnez pas satisfaction.

— Excuse-moi, Enzo, mais ce n'est pas le jour.

Il mata sa montre. Il avait à peine le temps d'une balade jusqu'au phare, mais sans s'arrêter sur les rochers.

À la place de Catarella, il y avait l'agent Lavaccara, un jeune malin.

— Tu sais ce que tu dois faire ?

— Oh que oui, monsieur, Fazio me l'a expliqué.

Il entra dans son bureau, ouvrit la fenêtre, se fuma 'ne cicarette, referma la fenêtre, revint s'asseoir et à ce moment, on frappa à la porte. Il était quatre heures et demie.

— Entrez !

Lavaccara apparut.

— *Dottore*, il y a M. Prestia.

— Fais-le entrer.

— Bonjour, commissaire, dit Prestia en entrant.

Tandis que Lavaccara refermait la porte et retournait à son poste, Montalbano se levait, lui tendait la main.

— Asseyez-vous. Je suis sincèrement désolé de vous avoir dérangé, mais vous savez comment ça se passe, dans certains cas...

Michele Prestia avait passé la cinquantaine, il était bien vêtu, avec des lunettes à monture d'or et un petit air d'honnête comptable. Il semblait très calme.

— Vous pouvez patienter cinq minutes ?

Il lui fallait prendre du temps. Il fit mine de continuer à lire un document, tantôt laissant échapper un petit rire, tantôt fronçant le sourcil. Puis il le mit de côté et regarda longuement Prestia sans mot

dire. Fazio avait dit que cet homme était un *quaquaraquà*, un jouet entre les mains de Bellavia. Mais il devait avoir les nerfs solides. À la fin, le commissaire s'adécida.

— Nous avons reçu une plainte de votre femme contre vous.

Prestia fut déconcerté. Ses cils battirent. Peut-être, comme il n'avait pas la conscience tranquille, s'attendait-il à quelque chose d'autre. Il ouvrit et ferma la bouche avant de pouvoir enfin parler.

— Ma femme ?! Elle a porté plainte contre moi ?!

— Elle nous a écrit une longue lettre.

— Ma femme ?!

Il n'arrivait pas à se reprendre de son ébahissement.

— Et de quoi m'accuse-t-elle ?

— Maltraitance continue.

— Moi ?! Moi, je l'aurais...

— M. Prestia, je vous conseille de ne pas continuer à nier.

— Mais c'est une histoire de fous ! Je me sens pris par les Turcs ! Je peux voir la lettre ?

— Non. Nous l'avons déjà envoyée au procureur.

— Ecoutez, commissaire, il y a là sûrement une erreur. Je...

— Vous êtes Prestia Michele ?

— Oui.

— 55 ans ?

— Oh que non, 53.

Comme saisi d'un doute soudain, Montalbano plissa le front.

— Vous êtes sûr ?

— Tout à fait sûr !

— Bah ! Vous habitez 47, via Lincoln ?

— Non, moi, j'habite 32, via Abate Meli.

— Vraiment ?! Vous pouvez me montrer un document d'identité, s'il vous plaît ?

Prestia prit son portefeuille et lui tendit sa carte d'identité, que Montalbano examina longtemps et soigneusement. De temps en temps, il levait les yeux, fixait Prestia et les rabaisait sur le document.

— Il me paraît clair que... commença Prestia.

— Rien n'est clair. Excusez-moi. Je reviens tout de suite.

Il se leva, sortit de la pièce, ferma la porte, alla voir Lavaccara. Dans son réduit, il y avait aussi Galluzzo qui l'attendait.

— Il est arrivé ?

— Oh que oui. Je viens de l'accompagner chez Fazio, dit Lavaccara.

— Galluzzo, viens avec moi.

Il revint dans son bureau, suivi par Galluzzo, en arborant une mine mortifiée. Il laissa la porte ouverte.

— Je suis extrêmement désolé, M. Prestia. Il s'agit d'un cas d'homonymie. Excusez-moi pour le dérangement que je vous ai infligé.

Allez avec l'inspecteur Galluzzo qui vous fera signer le formulaire libératoire. Bonne journée.

Il lui tendit la main. Prestia murmura quelque chose et sortit, précédé de Galluzzo. Montalbano se sentit devenir une statue, c'était le moment critique. Prestia fit deux pas dans le couloir et se retrouva face à face avec Lo Duca qui, de son côté, sortait du bureau de Fazio, suivi de ce dernier. Montalbano vit ses deux visiteurs s'immobiliser un instant, paralysés. Galluzzo eut un coup de génie et lança d'une voix de flic :

— Alors, Prestia ? On bouge, oui ?

Prestia se remit en marche. Fazio poussa légèrement Lo Duca, qui était resté comme hébété. Le mécanisme avait fonctionné à la perfection.

— *Dottore*, il y a M. Lo Duca, annonça Fazio.

— Je vous en prie, je vous en prie. Et toi, Fazio, reste aussi. Asseyez-vous, M. Lo Duca.

Lo Duca s'assit. Il était blême et visiblement, il ne s'était pas encore remis d'avoir vu Prestia sortir du bureau du commissaire.

— Je ne sais pas pourquoi vous avez une telle urgence... attaqua-t-il.

— Je vais vous le dire dans un instant. Mais avant, je dois vous le demander officiellement : M. Lo Duca, vous voulez un avocat ?

— Non ! Quel besoin j'aurais d'un avocat ?

— Comme vous voulez. M. Lo Duca, je vous ai convoqué parce que je dois vous poser quelques questions relatives au vol des chevaux.

Lo Duca eut un petit sourire forcé.

— Ah, pour ça ? Allez-y donc.

— Le soir où nous nous sommes parlé, à Fiacca, vous m'avez dit que le vol des chevaux et l'assassinat de celui que vous présumiez être la monture de Mme Esterman, étaient une vengeance d'un certain Gerlando Gurreri qu'il y a quelques années, vous avez frappé avec une barre, le rendant invalide. C'est pourquoi le cheval de Mme Esterman a été tué à coups de barre. Une espèce de loi du talion, si je me rappelle bien.

— Oui... il me semble que je me suis exprimé ainsi.

— Très bien. Qui vous l'a dit, à vous, que pour tuer le cheval, on a utilisé des barres de fer ?

Lo Duca parut désorienté.

— Mais... Mme Esterman, je pense... ou peut-être quelqu'un d'autre. En tout cas, quelle importance ?

— C'est important, M. Lo Duca. Parce que moi, à Mme Esterman, je ne lui ai pas dit comment a été tué son cheval. Et personne d'autre ne pouvait le savoir, je ne l'avais dit qu'à une seule personne, mais vous n'êtes pas en rapport avec elle.

— Mais c'est une chose tellement secondaire qui...

— ... qui m'a fait venir mes premiers soupçons. Je le reconnais, vous avez été très habile, ce soir-là. Vous avez joué en finesse. Non content de me livrer le nom de Gurreri, vous m'avez même exprimé des doutes sur le fait que le cheval tué soit celui de Mme Esterman.

— Écoutez, commissaire...

— Vous, écoutez-moi, plutôt. Un deuxième soupçon m'est venu quand j'ai su par Mme Esterman que c'était vous qui aviez insisté pour héberger son cheval dans votre écurie.

— Mais c'était un geste d'élémentaire courtoisie !

— M. Lo Duca, avant que vous poursuiviez, je dois absolument vous dire que je viens d'avoir un long et fructueux entretien avec Michele Prestia. Lequel, en échange, disons, d'une certaine bienveillance à son égard, m'a fourni de précieuses informations sur le vol des chevaux.

Touché ! Dans le mille ! Lo Duca blêmit encore davantage, commença à suer, s'agita sur son siège. Il avait vu de ses propres yeux Prestia après qu'il avait parlé avec le commissaire et il l'avait entendu traité grossièrement par l'agent. Donc, il crut au boniment. Mais tenta quand même de se défendre.

— Moi, je sais pas ce que cet individu peut...

— Laissez-moi continuer. Vous savez quoi ? J'ai finalement trouvé ce que vous cherchiez.

— Moi ? Et qu'est-ce que je cherchais ?

Il plongeait la main dans sa poche, tira le fer à cheval, le posa sur le bureau. Ce fut le coup de grâce. Lo Duca vacilla tellement qu'il menaçait de tomber de sa chaise. De sa bouche ouverte coula un filet de bave. Il avait compris qu'il était fini.

— Ceci est un très banal fer à cheval, sans marques particulières. Je l'ai enlevé moi-même du sabot du cheval mort. Les fers du cheval de Mme Esterman portaient eux un w gravé. Qui pouvait connaître ce détail ? Certes pas Prestia ou Bellavia ou le pauvre Gurreri, mais vous, oui, vous le connaissiez. Et vous avertissez vos complices. Et alors, outre la carcasse, il fallait absolument récupérer le fer que j'avais pris, parce que, avec ce fer, on pouvait prouver que le cheval tué n'était pas celui de Mme Esterman, comme vous vouliez faire croire à tout le monde, mais le vôtre qui, par ailleurs, était très malade, destiné à mourir ou à être abattu. Il y a un instant, Prestia m'a expliqué qu'un cheval comme celui de Mme Esterman fera gagner des milliards aux organisateurs des courses clandestines. Vous, vous ne l'avez certainement pas fait pour de l'argent. Et alors, pourquoi ? Ils vous faisaient chanter ?

Lo Duca, qui ne pouvait plus parler et était trempé de sueur, baissa la tête en faisant signe que oui. Puis il prit sa respiration et dit :

— Ils voulaient un de mes chevaux pour les courses clandestines et

comme je m'y refusais... ils m'ont fait voir une photographie... je suis avec un gamin.

— Suffit comme ça, M. Lo Duca. Je poursuis. Alors, vu que le cheval de Mme Esterman ressemblait beaucoup à un des vôtres, destiné à mourir bientôt, vous avez pensé au faux vol et à la féroce mise à mort de votre cheval pour la faire passer pour une vengeance. Mais comment avez-vous eu le cœur de faire ça ?

Lo Duca se cacha le visage dans les mains. Des grosses larmes coulèrent entre ses doigts.

— J'étais désespéré... Je me suis enfui à Rome pour ne...

— Bien, dit Montalbano. Ecoutez-moi. C'est fini. Je vous pose une seule question et vous êtes libre.

— Libre ?!

— Je ne suis pas chargé de l'enquête. Vous avez porté plainte à la questure de Montelusa, non ? Donc, je me fie à votre conscience. Agissez comme il vous semble le mieux. Mais écoutez mon conseil : allez tout raconter à mes collègues de Montelusa. Ils essaieront d'étouffer l'histoire de la photo, j'en suis sûr. Si vous ne le faites pas, vous vous remettrez pieds et poings liés aux Cuffaro qui vous presseront comme un citron avant de vous jeter. Maintenant, la question est la suivante : vous savez où Prestia cache le cheval de Mme Esterman ?

Cette question, Montalbano le savait très bien, était le point faible de tout ce qu'il avait combiné. Si Prestia avait parlé, il aurait dû aussi dire où il cachait le cheval. Mais Lo Duca était trop bouleversé, trop anéanti pour noter l'étrangeté de la demande.

— Oui, dit-il.

Fazio dut aider Lo Duca à se lever de sa chaise, il dut le soutenir jusqu'au parking.

— Mais vous vous sentez de conduire ?

— Ou... i.

Il le regarda partir en manquant de rentrer dans une autre voiture et retourna dans le bureau du commissaire.

— Qu'est-ce que vous en dites, il ira à la questure ?

— Je crois que oui. Appelle Augello et passe-le-moi.

Mimì arépondit tout de suite.

— Tu es en train de suivre Prestia ?

— Oui. Il se dirige vers Siliana.

— Mimì, on a la certitude qu'il garde le cheval caché justement quatre kilomètres après Siliana, dans une écurie, à la campagne. Il a sûrement laissé quelqu'un de garde. Combien d'hommes te suivent ?

— Quatre dans une jeep et deux avec la camionnette.

— Fais gaffe, Mimì. Et s'il y a quoi que ce soit, téléphone à Fazio.

Il raccrocha.

— La voiture avec Gallo et Galluzzo est prête ?
— Oh que oui.
— Alors, tu restes là, dans mon bureau. Avertis Lavaccara qu'il te passe tous les coups de fil. On se réfère à toi. Répète-moi l'adresse que je ne la trouve pas.

— 10, via Crispi. C'est un bureau au rez-de-chaussée avec deux pièces. Dans la première, il y a le garde du corps. Lui, quand il est pas sorti pour tuer querqu'un, il est toujours là, dans la deuxième pièce.

— Gallo, entendons-nous bien. Et attention que cette fois, je parle sérieusement. Je ne veux ni sirène ni bruit de pneus. On doit le prendre par surprise. Et ne t'arrête pas devant le 10, mais un peu avant.

— Mais vosseigneurie ne vient pas avec nous ?

— Non, je vous suis avec ma voiture.

Il leur fallut une dizaine de minutes pour arriver. Galluzzo vint à sa rencontre.

— *Dottore*, Fazio m'a donné l'ordre de vous faire prendre le pistolet.

— Je suis en train de le prendre.

Il ouvrit la boîte à gants, saisit l'arme et se la mit en poche.

— Gallo, tu restes dans la première pièce et tu tiens le garde du corps à l'œil. Toi, Galluzzo, tu entres avec moi dans la deuxième pièce. Il n'y a pas de sortie sur l'arrière, donc il ne peut pas s'échapper. Moi, j'entre en premier. Et j'insiste : le moins de barouf possible.

Sur la rue, qui était courte, étaient garées une dizaine de voitures. Il n'y avait pas de boutiques. Un homme et un chien étaient les seuls êtres vivants en vue.

Montalbano entra. Un trentenaire, assis derrière un bureau, lisait un journal sportif. Il leva les yeux, vit Montalbano, l'areconnut, se leva d'un bond en ouvrant sa veste avec la main droite pour prendre le revolver qu'il gardait glissé dans la ceinture du pantalon.

— Fais pas de connerie, dit Gallo à voix basse en le braquant.

L'homme posa la main sur le bureau. Montalbano et Galluzzo se regardèrent, puis le commissaire tourna la poignée de la porte de la deuxième pièce et l'ouvrit, puis entra suivi de Galluzzo.

— Ah ! fit le quinquagénaire chauve, en manches de chemise, visage sombre, œil en lame de rasoir, en posant le combiné du téléphone qu'il avait en main. Il ne s'était montré en rien étonné.

— Le commissaire Montalbano, je suis.

— Je vous connais très bien, commissaire. Et lui, dit l'homme, ironique, les yeux fixés sur Galluzzo. J'ai l'impression que nous nous sommes déjà vus, avec ce monsieur.

— Vous êtes Francesco Bellavia ?

— Oui.

— Je vous déclare en état d'arrestation. Et je vous avertis que quoi que vous direz pour votre défense, on ne le croira pas.

— C'est pas ça, la bonne formule, objecta Bellavia et il se mit à rire.

Puis il se calma et dit :

— Sois tranquille, Galluzzo, je dirai pas que c'est moi qui ai tué Gurreri, mais je dirai pas non plus que c'est toi. Alors, pourquoi vous voulez m'arrêter ?

— Pour le vol des deux chevaux.

Bellavia se remit à rire de plus belle.

— Vous imaginez la frousse que ça me file ! Et quelles preuves vous avez ?

— Lo Duca et Prestia ont avoué, dit Montalbano.

— Beau couple ! Un qui va avec les petiots et l'autre qui est une demi-chaussette !

Il se leva, tendit les poignets à Galluzzo.

— Allez, passe-moi les menottes, comme ça, la farce sera complète !

Galluzzo, sans croiser le regard que l'autre gardait fixé sur lui, lui passa les manettes.

— Où on l'emmène ?

— Au proc' Tommaseo. Pendant que vous allez à Montelusa, je l'avertis de notre arrivée.

Il retourna au commissariat. Entra dans son bureau.

— Il y a du neuf ?

— Encore rin. Et vous ?

— On a arrêté Bellavia. Il n'a pas opposé de résistance. Je vais téléphoner à Tommaseo du bureau de Mimì.

Le proc' était encore au bureau. Il protesta que le commissaire ne lui ait absolument rien dit.

— *Dottor* Tommaseo, tout s'est passé en quelques heures, on n'a absolument pas eu le temps de...

— Et sous quelle accusation l'avez-vous arrêté ?

— Vol de deux chevaux.

— Ben, pour un personnage comme Bellavia, c'est vraiment une accusation misérable.

— *Dottor* Tommaseo, vous savez comment on dit par chez moi ? Que le moindre caca de mouche peut servir. Et puis, je suis certain que c'est lui qui a tué Gurreri. Si vous le travaillez bien, mais attention que c'est un dur, il finira bien par admettre quelque chose.

Il retourna à son bureau et atrouva Fazio au téléphone.

— Oui... oui... très bien. J'en réfère tout de suite au commissaire.

Il posa le combiné et dit à Montalbano :

— Le *dottor* Augello m'a dit qu'ils ont vu Prestia entrer dans 'ne maison à côté d'une écurie. Mais comme devant la maison, il y a

quatre voitures garées, en plus de celle de Prestia, le *dottor* Augello pense qu'il y a une réunion. Comme il veut éviter les coups de feu, il dit qu'il vaut mieux attendre que les autres s'en aillent.

— Il a raison.

Une bonne heure passa sans qu'arrive aucun coup de fil. Visiblement, la réunion était longue. Montalbano n'y tint plus.

— Appelle Mimì et demande-lui ce qui se passe.

Fazio parla avec Augello.

— Il dit qu'ils sont encore en réunion et que dedans la maison, il y a minimum huit personnes. Il faut attendre encore.

Montalbano regarda sa montre et se leva. Il était déjà huit heures et demie.

— Écoute, Fazio, moi, je dois absolument aller à Marinella. Dès que tu as des nouvelles, tu m'informes.

Il arriva en courant, ouvrit la porte-fenêtre, dressa la table sur la véranda.

Il avait à peine fini qu'on sonnait à la porte. Il alla ouvrir. C'était Ingrid et Rachele chargées de trois bouteilles de vin, deux de whisky et un paquet.

— C'est une cassate, expliqua Ingrid.

Donc, elles étaient venues avec des intentions sérieuses. Montalbano alla en cuisine déboucher les bouteilles et entendit le téléphone sonner. C'était certainement Fazio.

— Répondez, vous, dit-il.

Il entendit la voix de Rachele qui disait :

— Allô ?

Et puis :

— Oui, vous êtes chez le commissaire Montalbano. Mais qui est à l'appareil ?

Tout à coup, il lui vint un doute qui le glaça. Il se précipita dans la salle à manger. Rachele venait de raccrocher.

— C'était qui ?

— Elle ne me l'a pas dit. Elle a raccroché. Une femme.

Il ne s'enfonça pas sous terre comme les autres fois, mais sentit que le plafond de la pièce lui tombait sur la tête. C'était sûrement Livia qui avait appelé ! Et maintenant, comment faire pour lui expliquer que c'était quelque chose d'innocent ? Maudit soit le moment où il lui était venu en tête de les inviter ! Il se prédisait une nuit amère, passée au téléphone. Il s'en retourna fort mécontent dans la cuisine et le téléphone sonna de nouveau.

— J'y vais ! J'y vais ! cria-t-il.

Cette fois, c'était Fazio.

— *Dottore* ? C'est fait. Le *dottor* Augello a arrêté Prestia et l'emmène chez le proc'. Ils ont récupéré le cheval de M^{me} Esterman. Il paraît en

excellent état. Ils l'ont mis dans le fourgon.

— Où ils l'emmènent ?

— Dans l'écurie d'un ami du *dottor* Augello. Le *dottor* Augello a aussi averti les collègues de Montelusa.

— Merci, Fazio. On a fait vraiment de la bonne besogne.

— C'est vous qui avez été fort.

Il gagna la véranda. S'appuya à la porte-fenêtre et dit aux deux femmes :

— Quand on aura dîné, je vous raconterai une histoire.

Il ne voulait pas se gâcher le repas qui l'attendait avec tout le tracassin des embrassades, larmes, émotions, remerciements.

— Allons voir ce que nous a préparé Adelina, dit-il.

Nota Bene

Comme tous les romans qui ont pour protagoniste le commissaire Montalbano, celui-ci a été suggéré par deux faits divers : un cheval retrouvé tué sur une plage de Catane et le vol de quelques chevaux dans une écurie de la province de Grosseto.

Je crois qu'il est désormais inutile de répéter, mais je le fais quand même, que les noms des personnages et les situations dans lesquelles ils se retrouvent sont totalement de mon invention et n'ont donc aucun rapport avec des personnes réellement existantes.

Si par hasard quelqu'un s'y reconnaissait, cela signifierait qu'il est doté d'une imagination supérieure à la mienne.

Notes

[←1]

Tu che a Dio spiegasti l'ali, Lucia di Lammermoor, acte III, scène 3.

[←2]

Vendeurs à la sauvette d'origine africaine, surnommés ainsi d'après la prononciation qu'on leur attribue de « *vuoi comprare* ? », « tu i veux acheter ? ».

[←3]

Minable, pauvre type, expression rendue célèbre par Sciascia B *Le jour de la chouette*.

[←4]

Voir Un été ardent, Fleuve Noir, 2009 et Pocket, 2010.

[←5]

Minuscule poisson nouveau-né.

[←6]

En français dans le texte.

[←7]

Allusion à une célèbre statue placée devant le siège de la RAI, à me.

[←8]

« Quelle petite main gelée », *La Bohème* de Puccini, acte 1.

Mezza quasetta, traduction sicilienne de *mezza calzetta*, « demi-chaussette » : pauvre type. Rappelons que pour les Italiens élégants (il en reste) les chaussettes courtes, à la française, sont le comble du mauvais goût.

Table of Contents

Avertissement du traducteur

UN

DEUX

TROIS

QUATRE

CINQ

SIX

SEPT

HUIT

NEUF

DIX

ONZE

DOUZE

TREIZE

QUATORZE

QUINZE

SEIZE

DIX-SEPT

DIX-HUIT

Notes